Digitized by Google

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala O.S.

~~Q VIII 32~~
1 IX 1 (32

III 1 IX 1 132

# VOYAGES

## *IMAGINAIRES,*

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES,

*SUIVIS DES*

## SONGES ET VISIONS,

*ET DES*

## ROMANS CABALISTIQUES.

## *CE VOLUME CONTIENT:*

Les SONGES & VISIONS Philoſophiques par M. MERCIER.

79736

# VOYAGES

## *IMAGINAIRES,*

## SONGES, VISIONS,

## ET

## ROMANS CABALISTIQUES.

*Ornés de Figures.*

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

Seconde classe, contenant les *Songes & Visions.*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A AMSTERDAM,

*Et se trouve à PARIS,*

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

# SONGES ET VISIONS

## PHILOSOPHIQUES,

PAR M. MERCIER.

# DE L'AMOUR,

## *SONGE PREMIER.*

LE triſte mois du Sagittaire annonçoit déjà l'hiver aux cheveux blancs; le flambeau des cieux ne jetoit plus qu'un éclat pâle, & la nuit plus longue ſuccédoit rapidement au jour. Adieu les plaines riantes, les bois ombragés, les ruiſſeaux tranquilles. Le froid vieillard qui s'aſſied ſur les orages, tout hériſſé de glaces & de frimats, chaſſoit l'automne expirante. Il falloit retourner à la ville, à cette ville tumultueuſe, où toutes les paſſions fermentent, & ſemblent de leur ſouffle impur corrompre l'air qu'on y reſpire. J'abandonnois à regret ces belles campagnes, où ſix mois s'étoient écoulés comme un ſeul beau jour. Au milieu de ma route je m'arrêtai ſur le ſoir dans une hôtellerie pour y paſſer la nuit. Aſſis auprès d'un large foyer, d'où jailliſſoit un feu brillant, je réchauffois mes mains

engourdies, lorſque je vis entrer une jeune femme d'une figure intéreſſante ; ſon geſte & ſa démarche ennobliſſoient la ſimplicité de ſes habits ; elle tenoit dans ſes bras un paquet mollement preſſé contre ſon ſein. A peine fut-elle à mes côtés, qu'elle l'ouvrit & développa d'entre pluſieurs langes le plus bel enfant qui ait jamais frappé mes regards. Cette ſcène, quoique naturelle & commune, me toucha vivement par les graces, la nobleſſe, la dignité de celle qui la repréſentoit. Reſpectueux admirateur de la tendreſſe maternelle, je la conſidérai néanmoins avec beaucoup d'attention. Les traits les plus fins ſe deſſinoient avec fierté dans les contours d'une phyſionomie douce & touchante ; ſes yeux étoient pleins de feu, mais la modeſtie en tempéroit la vivacité ; ſa parole étoit ferme, quoiqu'un peu agitée ; & cet enſemble formoit un tableau qui m'attachoit tout entier. Encore plus excité par un intérêt tendre que par un penchant curieux, je me haſardai à lui demander d'où elle venoit, & ſi elle avoit encore loin à marcher, chargée d'un tel fardeau. Ce n'eſt point un fardeau, me répondit-elle d'une voix douce ; mon enfant m'eſt trop cher pour peſer dans mes bras ; ils ne ſe repoſeront de l'avoir porté, que lorſqu'ils l'auront remis dans les bras d'un père tendrement aimé. Puiſſé-je toucher à cet inſtant heureux ! Mais ſi le ſort l'éloigne, l'eſpérance

Tom 32 pag 2

n. L'amour. Songe premier.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI
BIBLIOTECA LUCCHESI PALI
Google

courageuſe ſaura me donner la fermeté de l'attendre. Ces mots prononcés avec quelque véhémence ; m'inſpirèrent le deſir d'en apprendre davantage. Je la queſtionnai avec ce ménagement, ce reſpect, qui invitent l'ame par l'accent de la droiture, ſans aucune autre eſpèce de violence. Son cœur naif ſe trouvant d'abord un peu embarraſſé dans le chemin de la ſincérité, héſitoit à chaque réponſe ; mais enfin, ſoit que ma façon de parler lui inſpirât quelque confiance, ſoit qu'elle trouvât un ſoulagement ſecret à me faire un aveu que je paroiſſois deſirer, elle me parla ainſi : Vous reconnoîtrez aiſément à mon accent que je ne ſuis pas de cette province ; je ſuis née à * * *. Je perdis ma mère de trop bonne-heure ; bientôt je me trouvai à cet âge où tout paroît ſéduiſant, & où on le devient ſoi-même. Parmi tant d'yeux qui cherchoient à fixer les miens, il s'en trouva deux auxquels il fallut répondre. Je ne pus m'en défendre ; car, en les regardant, je crus voir le bonheur qui y brilloit d'une flamme pure ; elle acheva d'embraſer mon cœur. Nous fûmes bientôt d'accord ; nous nous entendîmes ; nos cœurs n'en formèrent plus qu'un ; & forcés de cacher notre amour, il n'en devint que plus violent. J'appartenois à des parens aiſés, mais d'un caractère tyrannique. Mon amant étoit jeune, bien fait, ſpirituel, vertueux ; mais ſa fortune étoit de beau-

coup inférieure à la mienne. On refuſa de me le donner pour époux ; un homme riche, ſans graces & ſans mérite, vient, me demande en mariage, comme on demanderoit un bijou pour lequel on auroit quelque fantaiſie ; l'occaſion parut ſi avantageuſe, qu'on n'accorda à mes larmes que deux jours pour me décider. On a beau dire, une fille jeune & timide, accoutumée à la ſoumiſſion, ne peut ſe refuſer à la main d'un père qui, d'un air impérieux, la traîne à l'autel. Je ne me ſentois point cette force ; je conſultai mon amant, comme ce que j'avois de plus cher dans le monde, & je lui dis : Je ne vois que la mort qui puiſſe me ſouſtraire aux ordres d'un père qui ſemble plutôt tonner que commander. Que faire ? Fuyons, me dit-il, ſi vous m'aimez ; la fuite eſt néceſſaire. Il me ſerra dans ſes bras ſans parler. D'autres pays, pourſuivit-il, nous offrent des aſyles contre la tyrannie ; partons ; la terre nourrit dans ſa vaſte étendue tous ſes enfans laborieux. Dieu nous a donné des cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre ; c'eſt à ſa providence qu'il faut nous confier. Venez ; c'eſt déſormais à mon bras à guider vos pas. Sa voix douée d'un charme irréſiſtible m'entraîne : l'amour nous prête ſes aîles, mais auſſi ſon imprudence ; dans notre ivreſſe, nous aurions été, je crois, juſqu'au bout du monde, ſi le manque d'argent ne nous eût tout-à-coup

arrêtés. Surpris, nons nous regardâmes, & déjà endettés dans ce même endroit où vous me voyez, il ne nous étoit plus permis d'en ſortir. Je portois dans mon ſein cet enfant qui charme vos yeux & les miens. Quelle ſituation pour une mère, pour un époux ! Je l'appelle mon époux, & il l'eſt en effet; nos ſermens mutuels ſont montés au tribunal auguſte de la divinité: ils n'avoient qu'elle pour témoin; mais aucun de nous n'eſt aſſez vil pour les rompre. Mon époux, dans ſa misère, ſe ſouvint d'un oncle dont il avoit toujours entendu vanter l'humanité bienfaiſante. Il occupoit un poſte lucratif, non loin de cette contrée. Te réſous-tu, me dit-il, à me laiſſer partir ſeul, pour toucher un parent qui peut nous ſecourir ? car je meurs de honte & de douleur de voir l'état où je t'ai réduite. Les travaux de mes mains ſeroient aujourd'hui inſuffiſans. Reſte ici en otage, & ne crains rien.... Va, lui répondis-je, en le baignant de mes larmes; moi douter de ton cœur? Jamais; ce ne ſera point ta main qui me portera le coup de la mort, non.... Il part. Depuis trois mois je n'ai eu aucune nouvelle de lui. D'autres ſoupçonneroient ſa fidélité, mais je ſuis loin de cette horrible penſée; mon époux n'eſt point mort, car le ciel eſt juſte; je ne ſais où il eſt, mais je l'attends chaque jour. Cependant j'ai été livrée aux douleurs de l'enfantement loin d'une vue ſi chère, & qui auroit

pu les diminuer ; il n'a point reçu ſon fils dans ſes bras, il ne l'a point embraſſé. O ciel ! dans quelle inquiétude doit-il être plongé ? En quelqu'état qu'il ſoit, il ſouffre, & l'image de ſes maux aggrave les miens. Rien ne me manque encore ici, il eſt vrai ; les gens de cette maiſon ſe ſont intéreſſés à mon ſort ; ils n'ont point ſuſpecté mon honneur, ma probité, mais la naiſſance de cet enfant accumule mes dettes. Qu'il eſt dur de devoir de pareils ſervices à la pitié d'autrui ! Quel ſeroit mon déſeſpoir, ſi la religion ne ſoutenoit mon courage ! Je pleure en baiſant mon enfant, lorſque je ſonge que le premier aliment qu'il reçoit eſt à titre de grace : je tremble que l'infortune qui s'élève à ſa première aurore ne l'accompagne le reſte de ſes jours. Dieu, protecteur de l'innocence, aie pitié de lui ! Mon époux, en partant, m'a conjuré de l'attendre ici, de n'en point ſortir, ſurtout de ne point m'inquiéter, quelque retard qu'il puiſſe arriver ; j'en crois ſa parole, comme ſi c'étoit la voix du ciel même. J'ai porté long-tems ce ſecret douloureux ſur mon cœur, vous êtes le premier à qui je me ſois haſardée de le découvrir. On détourne ſi promptement les yeux de deſſus une infortunée, on eſt ſi cruellement ingénieux à lui ſuppoſer des fautes ; la pitié de certains hommes eſt ſi outrageante, ſi barbare..... Je remarque qu'on commence à ſe

laſſer des ſecours que l'on m'accorde ; on me demande pourquoi je ne reçois aucune nouvelle de mon époux, s'il reviendra bientôt. Je ne ſais que répondre. Chacun s'étonne de mon courage, mais perſonne n'a mon cœur.

Je gardois le ſilence, eſſuyant une larme qui naiſſoit dans mes yeux. Elle pourſuivit d'un ton plus animé..... Ah ! s'il vivoit il ſeroit à mes côtés ; mais cet enfant, dans qui je l'embraſſe & crois le voir, voilà le lien qui m'attache à l'eſpérance & à la vie. En achevant ces mots, elle le baiſa tendrement, en lui jetant ces inexprimables regards où ſe peint l'énergie de la nature. Elle paſſa modeſtement la tête de cet enfant ſous ſon mouchoir, pour laiſſer librement ſa petite bouche ſucer le lait délicieux de ſon beau ſein. Il étoit d'une blancheur éclatante. J'étois un peu troublé. Qu'elle étoit belle alors ! Ah ! j'ai vu la majeſté des rois aſſis ſur leur trône ; celle d'une mère en cette fonction auguſte eſt bien plus digne de nos reſpects.

Mais tout-à-coup entre avec précipitation un jeune homme un peu en déſordre ; il vole dans les bras de cette tendre mère qui jette un cri ; il la tient long-tems preſſée contre ſon cœur. Il ne faut point demander qui c'étoit. Muette de tendreſſe, d'étonnement, elle lui préſente ſon fils, ce fils qu'il n'avoit point encore vu. En le pre-

nant dans ſes bras, il ne fut plus maître de lui-même; il levoit les yeux vers le ciel, & des pleurs ruiſſeloient le long de ſes joues; il ſignaloit les ſentimens dont ſon cœur étoit plein, par des exclamations mêlées de cris de joie aigus, inarticulés, & qui reſſembloient preſqu'à ceux de la douleur. Emporté par des mouvemens rapides & qui ſe confondoient, il ſerroit tour-à-tour la mère & l'enfant contre ſon ſein; les larmes de cette innocente créature ébranlèrent ſon ame entière; il y répondit par ſes baiſers. Il ne pouvoit ſe détacher de cette partie de lui-même, qui lui étoit plus chère que ſa vie; & tous les témoins ſe ſentirent agités, à ce ſpectacle touchant, de l'émotion la plus vive. Je partageois la volupté dont ils s'enivroient: l'envie de ſe parler plus librement, les entraîna vers leur chambre. Le jeune homme ſoutenoit les pas de ſon épouſe, dont les forces ſembloient épuiſées par l'excès de la joie. Son œil vigilant n'abandonnoit pas un inſtant ſon fils, & d'un bras protecteur il écartoit l'ombre du danger de cette tête innocente. Je les vis s'éloigner à regret; ils emportoient le plaiſir délicieux que je goûtois à contempler leur tendreſſe mutuelle.

On me conduiſit dans une chambre; j'aperçus qu'elle étoit voiſine de la leur. Une porte mal condamnée, ſimplement recouverte d'une tapiſſerie, me laiſſoit diſtinctement entendre leurs

voix. Un ſentiment involontaire me maîtriſe, & me porte à prêter une oreille attentive ; le jeune homme avoit un ton de voix ſi animé, que je ne perdis pas un ſeul mot. Tendre amie, diſoit-il, livrons-nous au plaiſir de nous aimer, puiſque c'eſt le ſeul qui nous reſte, puiſque c'eſt lui qui nous ravit tous les autres biens. Soutiendras-tu avec courage le ſort qui nous eſt réſervé ? Te ſens-tu la force de m'entendre ? — Parle ſans crainte, répondit-elle ; il y a deux heures que j'étois la plus infortunée des femmes, je me ſens la plus heureuſe : tu vis, tu m'aimes ; mon fils dort entre nous deux, nos regards ſe croiſent ſur ſon berceau ; c'eſt une exiſtence nouvelle qui anime mon cœur ; qu'ai-je encore à deſirer ? Si des parens cruels nous refuſent la vie, nous la demanderons à toute la terre ; nous louerons nos bras à des maîtres dont la tyrannie ſe bornera du moins à jouir du fruit de nos travaux. Nous pourrons nous aimer en liberté, vivre, travailler & mourir enſemble.

O Dieu ! reprit le jeune homme, n'eſt-on riche que pour être injuſte ? J'ai volé chez cet oncle, en qui j'eſpérois trouver un père ; il étoit déjà prévenu par le tien. Dès le premier abord, il m'a reproché d'avoir violé les loix les plus ſacrées, d'avoir deſhonoré ſon nom, de m'être rendu digne du dernier ſupplice. Je ne revenois pas de mon étonne-

ment; je crus qu'il avoit perdu le ſens. Il ajouta que celle que j'avois eu l'audace d'enlever ne ſeroit jamais mon épouſe; que ton père en avoit fait le ſerment, & que lui-même avoit promis d'interpoſer ſon autorité pour te remettre entre ſes mains.

Il accompagnoit ce diſcours du geſte de l'indignation & du mépris. Quoique ſenſiblement bleſſé, je déguiſai l'état violent de mon cœur; je lui peignis notre amour tel qu'il avoit été, pur, innocent, imprudent peut-être, mais vertueux. Il m'impoſa ſilence d'un ton menaçant; il me dit que je n'avois point d'autre parti à prendre que de te livrer entre ſes mains ſans aucun délai, & de me ſouſtraire moi-même par une abſence éternelle aux juſtes vengeances d'un père irrité. Je lui répondis que la colère égaroit ſa raiſon & déplaçoit à ſon œil les limites du pouvoir paternel; que tout pouvoit aiſément ſe réparer ſans bruit & ſans violence; que ſi j'avois commis une faute, cette faute étoit excuſable; que c'étoit celle de l'amour; qu'elle obtiendroit grace aux yeux de tout homme ſenſible, n'ayant été ni raviſſeur, ni traître, ni ſéducteur. Comme il ne m'écoutoit point, je voulus abandonner ce parent cruel. Quelle perfidie! On ſe jette ſur moi, on m'arrête, on me conduit dans les priſons, où je ſuis étroitement reſſerré; on ne met d'autre prix à ma liberté que de déclarer le lieu de ta retraite. Je garde un généreux ſilence,

malgré toutes les perſécutions & les inſtances les plus artificieuſes. Ma fermeté s'accroît par tout ce que je ſouffre : mais je ſouffrois pour toi ; & à cette ſeule idée, ma captivité ceſſoit d'être horrible. Ma perſévérance change en fureur la colère de ton père : il arrive, il paroît devant moi, il feint de modérer ſes tranſports, il oſe me promettre ma grace & la tienne, ſi je te remets à lui. C'étoit m'avertir qu'une clôture éternelle t'attendoit ; mais un amant qui craint pour ce qu'il aime, a des yeux trop perçans pour ne pas pénétrer un tel piège. Je lui répondis avec fierté : votre fille n'eſt plus à vous, monſieur ; vous l'avez tyranniſée ; vous méditez en ce moment la perte de ſa liberté ; vous dreſſez le plan de ſon malheur. Elle m'a choiſi pour époux ; je défendrai ſon choix juſqu'à la mort ; c'eſt moi qui dois répondre de ſa liberté, de ſes jours & de ſa félicité : les droits d'un père qui ne reſpire que la vengeance cèdent aux miens. Et comment oſez-vous contredire un choix qui aſſure ſon bonheur ? Comment oſez-vous prétendre un empire ſur des inclinations auxquelles le cœur même où elles ſont nées ne peut commander ? Je recevrai la mort, avant de livrer à votre aveugle courroux une tête ſi chère ; oui, je mourrai avant de manquer au ſecret que je lui dois.

On me laiſſa quelque tems tranquille. L'homme chargé de m'apporter quelque nourriture, parut

s'intéreſſer à mon état : il m'offrit ſes ſervices, & voulut m'engager à lui confier une lettre que j'avois écrite; mais je ne pus jamais me réſoudre à y mettre une adreſſe. Pour vous prouver la ſincérité de mon attachement, me dit-il, ſi vous voulez, dès ce ſoir je vous procurerai les moyens de vous échapper, pourvu que vous en profitiez avec précaution. Je le ſerrai entre mes bras comme un libérateur. Il me tint parole, & la nuit ſuivante vit précipiter mes pas vers toi. J'ai marché trois jours de ſuite ſans prendre aucun repos; & ſi la fatigue m'accabloit, l'amour me prêtoit ſes forces. J'ai tout oublié, tendre amie, maintenant que je repoſe auprès de toi, que tes bras ſont enlacés autour des miens, & que ta douce haleine eſt ſur mon viſage. Cependant, faut-il te le dire? mon amour n'eſt point ſans inquiétude. J'en crois trop peut-être un preſſentiment fatal; mais je crains qu'on ne m'ait laiſſé fuir que pour mieux ſuivre la trace de mes pas, & pour mieux s'aſſurer de l'aſyle qui te recèle. Si c'étoit un ſtratagême! Dieu!... J'ai vu, non loin d'ici, une chaiſe de poſte fermée; je l'ai remarquée dès le premier jour de mon départ, qui ſuivoit la même route que moi. Fuyons, tendre amie, fuyons de ces lieux dès la pointe du jour, & choiſiſſons un aſyle où la providence daigne nous protéger contre nos perſécuteurs. — Mais comment partir, répondit la jeune épouſe, lorſque

nous ſommes engagés par une dette que nous ne pouvons acquitter? L'honneur, la probité nous retiennent ici en eſclavage. Dis-moi, cher ami, trouves-tu quelque moyen de les accorder avec la néceſſité où nous ſommes réduits? — Oui, ſans doute; mais tu n'y voudras jamais conſentir.—Parle. — Je ne crains que pour toi. Si l'on venoit t'enlever de ces lieux, nous ſerions à jamais perdus l'un pour l'autre, & mon déſeſpoir ſeroit ſans bornes. Fuis avec mon fils, cache-toi dans quelqu'endroit où tu puiſſes demeurer inconnue; je reſterai ici pour répondre de la ſomme; je vendrai, s'il le faut, mes habits & les derniers effets qui me reſtent. Peut-être deviendrai-je l'ami d'un cœur compatiſſant & généreux, que nos malheurs toucheront; alors je revolerai vers toi, & nous ne nous ſéparerons plus. Mais le premier de nos ſoins eſt de te ſouſtraire à la pourſuite d'un père; il t'enſeveliroit pour la vie dans une maiſon de douleurs & de déſeſpoir. Mon ſang ſe trouble à cette ſeule penſée..... Cependant, ſi ton cœur ne peut ſe réſoudre à me quitter, demeure; nous mourrons enſemble. — Non, dit-elle; je cauſerois ta perte; il ſuffit de la mienne. Je ne me flatte point de fléchir un père irrité; il m'arracheroit de tes bras. Je fuirai pour mieux aſſurer notre liberté & notre bonheur..... A ces mots, le jeune homme l'embraſſa; ils ne ſe répondirent plus que

par des ſoupirs; & une douleur voluptueuſe, qui avoit ſon prix, abattit ſur eux le doux ſommeil qui les ſurprit inſenſiblement.

Mon cœur ému palpitoit avec violence, je donnois des larmes d'attendriſſement à leur ſort. L'ame plongée dans une douce mélancolie, je me diſois à moi-même : Quel eſt ce mouvement ſympathique, dont l'impulſion, auſſi rapide que victorieuſe, réunit ſi étroitement deux êtres, rend courageux le ſexe le plus timide, & fait ſoupirer le cœur le plus féroce ? O charme invincible de la beauté, ton empire eſt certain, tu ne trouves point de cœur rébelle ! Ne nous le déguiſons pas, cette même femme en cheveux blancs, courbée ſous le fardeau des années, plus à plaindre encore, plus preſſée des beſoins de la vie, n'auroit point excité dans mon ame une ſenſibilité auſſi vive. Je cherchois à définir cette paſſion active dont je me rappelois par-tout les étonnans effets. Eſt-elle donnée à l'homme pour ſa félicité, ou pour ſon malheur ? Je comparois les exemples de crime & de vertu qu'elle a donnés au monde ; je m'endormis peu-à-peu dans un torrent de réflexions : bientôt, égaré dans les illuſions d'un ſonge, mes pieds ne touchent plus la terre ; je me ſens tranſporté dans les nues, au milieu d'un char attelé de colombes qui ſe becquetoient dans le vague des airs, & un objet, auſſi raviſſant qu'admirable, s'offrit tout-

à coup à mes regards. Une femme d'une taille haute & d'une beauté indéfiniſſable, couronnée d'étoiles, planoit au milieu d'un air pur, au-deſſus de la terre, qui ſembloit s'embellir ſous ſes regards, & s'abreuver délicieuſement d'un lait éblouiſſant que ſon ſein répandoit avec abondance. Son ſein étoit enrichi de pluſieurs mamelles fécondes, rangées dans un ordre parfait; d'une main elle tenoit un flambeau dont les flammes étoient extraites des premiers rayons du ſoleil. Elle l'agitoit avec une grace majeſtueuſe, & des millions de petites étincelles brillantes, en forme de dards, ſe précipitoient avec activité dans toutes les parties du monde. De l'autre main, elle tenoit un fil inviſible aux mortels; ce fil, que rien ne pouvoit rompre, paſſoit dans tous les cœurs, & tenoit tous les objets de la terre enchaînés avec des nœuds plus forts que le diamant. Le plus léger mouvement partoit de ce grand principe, & les révolutions les plus prodigieuſes étoient l'effet de ce ſimple reſſort; c'eſt par lui qu'elle développoit le cours des choſes avec une harmonie régulière & conſtante, qu'elle conduiſoit tout avec une magnifique aiſance; ſa robe tachetée embraſſoit le globe de l'univers, & préſentoit une admirable variété de couleurs nuancées à l'infini. Elle ſe ſuffiſoit à elle-même, & jouiſſoit de ſes propres charmes. Dans ſes regards ſe peignoient la

tendreſſe & la ſollicitude maternelles ; je n'eus pas de peine à la reconnoître. O Nature, lui dis-je, eſt-ce toi que j'ai tant cherchée? eſt-ce toi que les mortels veulent méconnoître? eſt-ce toi, beauté pure, qu'ils outragent à chaque inſtant? Elle me jeta un ſourire plein de bonté, & dit : Tous les hommes ſont mes enfans, mais ces enfans ſont volages & rebelles. Ils oublient leur mère; & plus ils s'éloignent de moi, plus leurs yeux deviennent foibles pour m'apercevoir. Je les conduis doucement par ce fil, en leur cachant la main qui les ſoutient; car leur orgueil en ſeroit bleſſé. Je leur préſente de flatteuſes amorces pour qu'ils m'obéiſſent, & je ne les châtie que pour leur bien, lorſqu'ils s'écartent trop de mes aimables loix : ils murmurent ſans ceſſe contre leur mère; elle ne les en chérit pas moins. Je veille ſur tous leurs beſoins véritables; mais je ne me prête point à leurs beſoins factices, qui enflamment & dérèglent leur imagination. Ces feux, que tu vois partir du flambeau de la vie, vont la porter dans les entrailles cachées de la terre; je tends ſans ceſſe au mouvement, à l'exiſtence, au développement de tous les êtres; ces feux brillans ſont autant de germes reproductifs, ſource intariſſable de joie, de plaiſir, de bonheur & d'immortalité. Si je ne fais pas mieux, mon fils, crois qu'il ne m'eſt pas donné de faire davantage.

Elle

Elle me fit ſigne, & je jetai les yeux ſur un vetre concave, d'une large circonférence, étendu à ſes pieds. Quel fut mon raviſſement! Je pouvois apercevoir, à travers ce céleſte microſcope, toute la terre ſous un ſeul point de vue; je pouvois en diſtinguer chaque partie juſques dans les détails les moins perceptibles. Le genre humain m'offroit ce qu'il eſt en effet, une ſeule & même famille; tous ces petits dards enflammés, qui jailliſſoient du flambeau créateur, avoient une activité féconde. Le plaiſir animoit la matière, & elle croiſſoit à vue d'œil ſous cette main fortunée. Les plantes, les fleurs, les arbres penchoient l'un vers l'autre leurs tiges amoureuſes & vivantes; les grands corps ſemés dans l'eſpace, obéiſſoient à ce mouvement univerſel; les atomes ſe pourſuivoient; chaque deſir voloit vers ſon aliment; chaque étincelle enflammoit un objet & le dévoroit comme ſa proie. Le métal vivifié dans la mine étendoit ſes branches & les uniſſoit en ſilence; le caillou le plus dur s'incorporoit à la pierre qu'il faiſoit groſſir; les oiſeaux, aux aîles étendues, cherchoient la volupté dans l'azur des cieux; les habitans des eaux reſſentoient ce feu ſubtil dans leur humide demeure; & parmi les ſables brûlans, le fier lion, les crins hétiſſés, l'œil étincelant, ſuivoit ſa compagne en rugiſſant de plaiſir, tandis que dans le creux des antres ſourds,

la tigreſſe, allaitant ſes petits, ne repréſentoit qu'une mère ſoigneuſe & tendre.

Cette flamme inépuiſable, toujours une & toujours diviſée, multiplioit à l'infini l'amas prodigieux des êtres; mais l'excès de cette population ſeroit devenu effrayant, ſi la main de la deſtruction n'eût arrêté une partie de ce cours intariſſable. La Nature gémiſſoit en voyant la moitié de ſes enfans inceſſamment ſacrifiée à l'autre; elle détournoit les yeux de cette main dévorante qui les précipitoit dans la mort lorſqu'à peine ils étoient nés : mais, fille ſoumiſe du Dieu qui l'a créée, elle adoroit ſa volonté ſans chercher à la comprendre. Les individus ſe détruiſoient, mais l'eſpèce ſurvivoit & ſembloit immortelle. Profite, me dit-elle, des inſtans précieux qui te ſont accordés; n'égare point ta vue ſans fruit ſur cette multitude d'objets dont aucun œil humain ne peut embraſſer les rapports : arrête-toi ſur l'homme, comme ſur le plus parfait, mais auſſi comme ſur le plus ſingulier de mes enfans; c'eſt lui qui doit préférablement t'intéreſſer. Ne diroit-on pas qu'il eſt le terme & le centre de ce monde, tant il a ſu tout aſſujettir à ſes beſoins ou à ſes plaiſirs? Saiſis quelques exemples, car il ne t'eſt donné que le coup-d'œil.

Je portai mes regards avec rapidité, & je découvris, dans de vaſtes contrées qui nous ont été

juſqu'ici inconnues, un ſauvage nu, mais libre, ſe promenant ſur la terre & n'y étant point enchaîné, n'ayant que Dieu & la Nature au-deſſus de ſa tête, jouiſſant des biens qui s'offroient à lui ſans les analyſer, content du préſent, & ne ſe forgeant point dans l'avenir des fantômes imaginaires. Son corps étoit ſouple & robuſte, ſon œil vif & perçant, ſon oreille prompte & sûre, & ſa démarche avoit une fierté dont rien ne nous préſente l'image dans nos climats dégénérés; une étincelle du flambeau créateur avoit volé dans ſon ſein. Embraſé de ce feu, il erre ſur le ſommet d'une montagne; c'eſt là qu'il a prévenu l'aurore: il regarde le ciel, contemple la Nature, & demande à chacun d'eux cette volupté dont ils ont mis le principe brûlant dans ſon cœur. En promenant ſa vue avide, impatiente, il découvre dans le fond d'un vallon l'objet qui lui étoit deſtiné; l'éclair eſt moins prompt; il vole, s'élance en trois bonds, pourſuit à la courſe cette beauté fugitive; il la fatigue bientôt. Laſſe, abattue, elle tombe ſur un lit de verdure: il ſe précipite dans ſes bras, & leur foible réſiſtance annonce les ſecrets deſirs dont elle-même eſt conſumée. Ce n'eſt point le délire de l'imagination qui les unit & les enflamme, ce n'eſt point une paſſion terrible qu'on reconnoît à ſes égaremens ou à ſes excès: c'eſt plutôt l'énergique & chaſte impulſion de la

Nature, qui conſomme avec ſageſſe le mitacle de la reproduction des êtres. Jamais la volupté ne fut plus vive & plus pure; il a dépoſé les feux bienfaiſans de l'amour dans un cœur reconnoiſſant & ſenſible. La pudeur de cette beauté mourante ne conſiſte point dans les grimaces d'une réſiſtance auſſi ridicule qu'involontaire, mais dans cette modération qu'avoue le bonheur. Elle jouit ſans crainte comme ſans remords : on la verra déſormais attachée au pas de celui qu'elle reconnoît pour ſon vainqueur & ſon maître. Ce n'eſt point le lien de l'eſclavage qui la captive, c'eſt le nœud de l'amour & celui du plaiſir : ils errent librement ſur une terre féconde, qui n'eſt point vendue au démon de la propriété. Le jeune ſauvage a plus de grace & de majeſté auprès de ſa compagne; ſon œil eſt plus doux, ſon front plus ſerein. Le moment arrive, où il faut rendre avec douleur le fruit d'une union voluptueuſe : c'eſt aux bords d'une fontaine que ſe paſſe cette ſcène attendriſſante; elle ſurmonte toutes les peines d'une mère pour n'en goûter que les plaiſirs. Le cœur du ſauvage eſt ému d'un ſentiment nouveau & ſupérieur à tout ce qu'il a encore reſſenti; il reçoit dans ſes bras vigoureux ſon enfant qui annonce déjà la force & la ſanté de ſon père; il reconnoît ſon ſang, & il ne lui ſera pas plus poſſible de s'en détacher, que de renoncer au ſentiment intime

de cette liberté qu'il idolâtre, ſans ſavoir qu'il peut la perdre.

Tu vois, me dit la Nature, les enfans qui ſont demeurés les plus fidèles à mes loix; d'autres, bien moins ſenſés ont voulu réaliſer les rêves de leur eſprit. Ils ont rougi de leur nudité & de leur bonheur; ils ont rejeté mes bienfaits, ils ont fait un code biſarre..... Si je les abandonnois à leurs propres loix..... Mais, non, l'inſtinct, leur premier guide, cet inſtinct qui, malgré eux, les porte au bien, veille, en dépit de leur orgueilleuſe folie, à la conſervation de l'eſpèce.

Je reportai la vue dans le verre myſtérieux, & j'apperçus des hommes policés. Ils ſe reſſembloient preſque tous; on ne diſtinguoit plus leur taille, & tous leurs mouvemens ſembloient gênés. La même main qui bâtiſſoit leur coiffure formoit l'intérieur de leur tête, & la penſée étoit devenue moins libre que la mode. Ils ſe croyoient ſages, & n'étoient que malheureux. Les deux ſexes, diverſement habillés, marchoient l'un vers l'autre avec une gravité ſingulière, ſe cachoient d'abord avec grand ſoin l'effet des petites étincelles, ſe parloient pendant long-tems de toute autre choſe que de ce qu'ils vouloient ſe dire, & après s'être trompés réciproquement, la vanité achevoit l'ouvrage du menſonge. Chacun intéreſſoit de ſon côté d'autres gens pour qu'ils conſentiſſent à l'union qu'il avoit

deſſein de former. On s'aſſembloit, on conſultoit, on peſoit ſcrupuleuſement la fortune; & pour peu qu'elle fût inégale, tout étoit rompu. C'étoient des cérémonies ſans fin, on chantoit le matin, on danſoit le ſoir, & on laiſſoit les époux ſeuls, lorſque ſouvent le deſir étoit paſſé. Vois, me dit la Nature : au bout de toutes leurs extravagances, les voilà qui reviennent à moi, comme ils y reviendront tous; ils mettent bas les habillemens dont ils ſont embarraſſés. Mais cette flamme active que je leur envoyai pour leur bonheur, briſée dans ſa direction, n'a plus la même force; elle s'eſt éteinte parmi ces longs débats. J'y perds un enfant fort & vigoureux; je n'ai plus que celui de la gêne & de la contrainte; leur race dépérit, décline en beauté, en vigueur; les ames ſont auſſi foibles que les corps. A peine ſont-ils nés, qu'on leur imprime l'empreinte de l'eſclavage. Les bandes, les entraves ſont toutes prêtes, & on les y ſoumet avec une joie triomphante, à peu près comme dans les priſons on fête le nouveau venu qui vient partager la diſgrace commune. Que d'idées chimériques ils ſe ſont forgées! Que leur génie a été funeſte! Que la raiſon leur a fait ſacrifier de goûts innocens & délicieux! Les remords importuns, les ſombres réflexions, les agitations perpétuelles, voilà l'ouvrage de ces hommes ſuperbes. Il n'y a pas long-tems qu'ils

avoient la folie barbare d'écraſer à coups de pierres ceux qui, cédant aux traits que je leur inſpirois, s'uniſſoient de concert ſans l'avis ni la permiſſion de perſonne. Aujourd'hui ils ſe contentent de les railler ou de les mépriſer, en les enviant ſecrètement. Ils ſe plaiſent à exercer les uns ſur les autres une tyrannie profonde & cruelle. Ils ont tellement étendu le fil de leurs loix ſur toutes les parties de la terre, qu'on rencontre ce fil à chaque pas, & qu'il faut être bien adroit ou bien heureux pour ne le point rompre. C'étoit là le ſecret de faire beaucoup de malhonnêtes gens; & ils l'ont parfaitement perfectionné, en intetdiſant mille choſes légitimes & innocentes. Puis-je regarder ſans frémir ces ſerrails nombreux, peuplés d'eunuques, ſombres perſécuteurs des plus parfaites beautés qui languiſſent dans les horreurs d'un déſeſpoir qui ne finira qu'avec leur vie! Elles attendent d'un deſpote pâle, énervé, un foible ſoulagement qui ne fait que les irriter, tandis qu'un ſerrail d'hommes conviendroit bien mieux à chacune d'elles. Dans d'autres climats, il eſt d'autres ſerrails, où elles ſemblent adorer leur joug, où un ſoupir vers moi eſt une impiété, où dans de longs cantiques elles vantent au créateur le refus qu'elles font de perpétuer la race des hommes. Il faut qu'elles la jugent bien méchante, pour oſer parler ainſi. J'ai mon tour; je les châtie cruelle-

ment; elles ont beau crier dans leurs couches ſolitaires, arroſées de larmes : O Nature! Nature! Je pourſuis mon cours, & leur repentir me venge du mépris qu'elles ont fait de mon pouvoir.

Je n'étends pas moins mon indignation ſur ces débauchés qui ne ſont ſoumis qu'à leurs ſens, qui brûlent leur imagination dans une poéſie laſcive. Malheureux! ils ignorent que le plaiſir, pour être goûté, doit être ſimple, naturel, facile; ils ne connoîtront que le tourment de l'impuiſſance; la coupe de la volupté n'eſt point faite pour leurs lèvres enflammées d'un poiſon mortel. Je proſcris encore ceux qui ſe font un jeu de déchirer un cœur crédule, & ces corrupteurs infames de l'innocence, & ceux qui font un abus déteſté de mes bienfaits, & ces monſtres qui outragent mes loix. Je rejette tous ces enfans pervers; je les accuſerai un jour aux yeux du créateur, & ils ſeront punis; car tout ce qui eſt excès ne vient pas de moi.

Il en eſt d'autres qui voudroient borner ma fécondité. Faux calculateurs des biens de la providence dont ils ſe méfient, ils oſent craindre de mettre au monde un être qui, ſelon eux, ne trouveroit ni aſſez de place ſur la terre, ni cette terre aſſez abondante pour les nourrir. O que les loix qu'ils ont faites ſont mauvaiſes, puiſqu'il eſt ſi difficile de vivre chez ces hommes réunis en ſociété! Mais, quoiqu'ils aient tout gâté, que ne

connoiſſent-ils combien cette ſpéculation intéreſſée eſt outrageante envers moi, & criminelle aux yeux du créateur! Tout leur crie : Qui es-tu? Comment exiſtes-tu? Eſt-ce toi qui fait mûrir les préſens de la terre? Ce pepin que tu enſevelis dans ſon ſein, fais-tu par quelle magie il va croître, s'élever à quatre fois ta hauteur, te couvrir de ſon ombrage, te nourrir de ſes fruits? Eſt-ce toi qui l'as couronné de feuilles? Eſt-ce toi qui donnes la vie? Qu'as-tu donc à tant ſpéculer? Va, marche où la Nature te conduit; c'eſt elle qui répond du reſte.

Si tu t'étonnes encore de voir régner un ordre auſſi admirable parmi ce chaos de fauſſes opinions & de triſtes extravagances, ſonges que c'eſt à ma bonté vigilante que cet ordre eſt dû. Je n'abandonne point mes enfans, quoiqu'ils dreſſent des autels à la Folie; ma tendreſſe ingénieuſe redouble de ſoins. Je me déguiſe ſous le maſque qui les ſéduit, j'amuſe leur foibleſſe, j'emprunte leur langage, je me prête à leurs caprices pour mieux les conduire au but où je veux les mener. Je leur cache juſqu'à mon pouvoir; je tiens toujours leur cœur entre mes mains par ce fil indiſſoluble, mais j'agis ſans violence. J'ai vu qu'ils aimoient les illuſions, les ornemens de l'imagination; je les ai employés pour reſſerrer leurs chaînes heureuſes; j'ai fondu tous les ſentimens du

cœur humain dans ce penchant primitif, puiſqu'ils ne veulent point que leurs plaiſirs ſoient exempts d'alliage. L'eſtime, l'amitié, l'amour-propre, la vanité, & juſqu'à la fortune, ſont venus augmenter le domaine de cette paſſion. De libre & de folâtre qu'elle étoit, elle eſt devenue, il eſt vrai, ſérieuſe & terrible : l'art n'a fait qu'augmenter ſon aſcendant ; elle a produit alors des incendies : mais j'ai préféré quelques déſaſtres à l'anéantiſſement de l'eſpèce. Il s'agiſſoit de la conſerver, doublement opprimée ſous les fers de la ſuperſtition & de la tyrannie. Par mon adreſſe, ſon effet inviſible a ſu braver les regards du plus fier deſpote ; & cette jeune fille, timide & modeſte, ſous le joug de la contrainte, en dit plus à ce jeune homme d'un coup-d'œil, que ſi, dans une entière liberté, elle ſauroit à ſon col, & s'abandonnoit à tous les tranſports de ſon amour.

A préſent, qu'ils gravent des loix bizarres ſur l'airain & la pierre ; que dans leur enthouſiaſme pompeux ils croient me ſubjuguer ; qu'ils entaſſent préjugés ſur préjugés : je me rirai d'eux, je me gliſſerai toujours parmi leurs jeux, leurs badinages, leurs cérémonies. Ils auront beau m'habiller de vingt couleurs différentes, je rirerai le fil ſecret de leurs cœurs. Cet endroit eſt mon ſanctuaire, j'y régnerai quoi qu'ils faſſent ; ils ne pourront m'en chaſſer ſans s'anéantir eux-mêmes.

Et crois-tu, ſans moi, que cette chaîne ſolemnelle que viennent de ſe donner ces deux amans, dans un appareil impoſant, ne ſeroit pas rompue auſſitôt que formée, ſi le plaiſir que leur préparent mes mains, n'ourdiſſoit la trame ſecrète de leur union ? C'eſt la chaîne de la Volupté, & non celle des loix, qui maintient leur intelligence, tandis que cette dernière, dans ſon oſtentation, s'en attribue toute la gloire.

Pendant que la Nature me parloit, mon œil appliqué ſur le verre, voloit d'objets en objets; je contemplois, avec une émotion inexprimable, les effets étonnans de ce flambeau qui vivifioit l'univers. Ces hommes qui ont fait trembler la terre ſous le déluge de leurs armes, qui paroiſſoient des dieux à l'univers épouvanté, les bras rougis de carnage, la foudre dans les mains, tomboient aux genoux d'une beauté timide, abaiſſoient la hauteur inſultante de leurs regards, pour mendier un coup-d'œil. Tous ces cœurs endurcis aux meurtres ſoupiroient; mais quelquefois les vœux des maîtres du monde étoient dédaignés. Un berger l'emportoit ſur un monarque : la beauté vertueuſe préféroit ſon amant à tous les tréſors; & la tyrannie des deſpotes confus reculoit à l'aſpect de la barrière invincible où expiroit leur vaſte puiſſance.

Mais hélas! lorſque ce feu tomboit ſur des ames perfides, accoutumées au crime, alors la rage évo-

quoit les furies de l'enfer; on méditoit les noirs complots; on aiguiſoit le fer; on préparoit les poiſons; on portoit l'embraſement de la haine & de la vengeance parmi les ténèbres paiſibles de la nuit; le chaume étoit dévoré, les palais réduits en cendres, & les monumens affreux de la jalouſie épouvantoient ceux même qui les avoient dreſſés. O Nature! pourquoi ſecoues-tu ce flambeau ſacré ſur ces ames féroces & viles? Elle me fit ſigne, & je vis dans le verre concave les ſerpens, les tigres, les panthères, les inſectes gonflés de venin, les animaux les plus affreux, reproduire leurs ſemblables dans leurs horribles embraſſemens. La Nature détournoit ſon auguſte viſage, & gardoit un profond ſilence.

Et cependant toutes les actions courageuſes, toutes les productions du génie, avoient pour principe ce feu vivifiant; il accéléroit les progrès de l'ame, il agrandiſſoit le cercle des idées, il faiſoit parcourir avec une rapidité ſurprenante une carrière où l'on n'auroit fait que ramper peſamment ſans ce noble aiguillon. Tous les ſacrifices qui tiennent à l'héroïſme lui étoient familiers; toutes les entrepriſes élevées lui étoient naturelles, & dans l'univers il n'étoit point de plus beau ſpectacle qu'un cœur vertueux, échauffé de cette flamme divine. Toutes les vertus de la ſociété naiſſoient de ce ſentiment précieux, comme d'une ſource

épurée. Alors elle n'avoit plus cette activité turbulente qui la rend funeſte; elle étoit douce, modérée, & elle anéantiſſoit les peines de la vie, pour laiſſer régner à leur place cette ſatisfaction intérieure, le plus sûr gage du bonheur.

Mais ce qui me plaiſoit ſurtout, c'étoit de voir cette égalité primitive des hommes, reprendre dans les pays les plus civiliſés ſes droits antiques; les rois deſcendoient du trône, & mettoient bas le ſceptre, la couronne & le manteau royal. Les dignités de toute eſpèce n'étoient plus regardées que comme un fardeau gênant, qui nuiſoit aux embraſſemens de la volupté. Les tiares, les diadêmes, les mitres, les ſimarres, les caſques, les mortiers giſſoient épars, & étoient ſouvent foulés aux pieds dans une impatience amoureuſe; & je me diſois: ils viennent tous nus au monde, ils rentreront tous nus dans la terre; ils quittent tout ornement étranger, pour ſe livrer aux inſpirations ſecrètes de la Nature: & vous ne ſeriez pas tous égaux, ô mortels! Ah! cet appareil momentané, dont quelques-uns d'entre vous ſe décorent, n'eſt que les livrées de la folie, qu'ils dépoſent ſagement lorſqu'ils veulent être heureux.

Je ne concevois pas comment ils pouvoient reprendre ce maſque incommode, importun, qu'ils venoient d'ôter avec tant de délices; mais l'habitude leur rendoit ce devoir indiſpenſable, & ils

étoient contrains de conſerver par orgueil ce qu'ils avoient adopté dans leur premier délire. Leur injuſtice alloit juſqu'à accuſer la Nature des entraves qu'ils s'étoient donnés eux-mêmes, tandis qu'elle ne tendoit qu'à ſupprimer les obſtacles qui nuiſoient à leur félicité.

Alors la Volupté au viſage riant, à la démarche aiſée, s'avança vers la Nature, qui étoit ſa mère. Elle reconnut ſa fille à ſon œil chaſte, à ſon front coloré d'une vive pudeur; elle lui donna en ma préſence une coupe d'or, & lui dit : allez parmi les hommes, qu'ils puiſent le plaiſir dans votre coupe enchantereſſe, qu'ils ſe déſaltèrent, mais qu'ils ne s'enivrent pas. L'orgueilleuſe Ambition ſera elle-même votre eſclave, & plût au ciel qu'elle demeurât toujours enchaînée à votre char! la Volupté deſcendit ſur la terre, & l'homme brava tous les maux pour ſe repoſer un inſtant dans ſes bras. Ce fut pour elle qu'il apprit à combattre, à triompher ou à mourir. Il cueillit des lauriers épineux pour obtenir un ſourire de ſes lèvres. Eh! qui pouvoit réſiſter aux attraits de cette aimable ſouveraine? Mais pourquoi vouloir y réſiſter? Tout étoit engourdi dans le monde, ſi par un rayon du plaiſir elle n'y portoit le mouvement & la vie. Ame des êtres animés, elle repouſſoit inceſſamment la main abſorbante de la mort; c'eſt elle qui entretenoit l'immenſe création. Le farouche miſanthrope pour-

ſuivoit ſon image dans les rêveries de ſa noire mélancolie. Il verſoit des larmes, & blaſphémoit en l'adorant, cette reine de l'univers. Une voix douce fit entendre ces mots dans les airs : mortels, ne combattez point ſes douces amorces; elles tiennent aux ſens de l'homme, à ſon intime & profonde exiſtence. Avouez, ſages atrabilaires, avouez que ſon miel eſt doux. Ce que la Nature aime eſt néceſſairement bon : le plaiſir eſt le baume de la vie, le plaiſir élève dans le cœur un ſentiment de reconnoiſſance pour l'auteur de l'univers. Les cantiques de la raiſon ſont froids; mais lorſque le cœur les féconde & les colore, alors ils ſont brûlans, ils percent la voûte des cieux, ils portent l'encens d'un digne hommage aux pieds majeſtueux de l'éternel. Aimable & ſublime légiſlatrice, douce Volupté! commande, mais ne ſois pas tyrannique. que tes loix gracieuſes n'enfantent point l'ivreſſe, mais un ſentiment réfléchi. Tu n'es pas deſcendue des cieux ſur la terre pour abrurir l'homme, mais pour l'ennoblir; ne viole point ta fin glorieuſe; tu te détruirois de tes mains, & tu deviendrois ton propre bourreau. Cette voix étoit celle de la Modération; elle embraſſa la Volupté, & la Volupté me parut plus radieuſe. Je la vis dans cette paiſible & parfaite jouiſſance qui eſt ſans trouble, ſans inquiétude, ſans emportement ; le plaiſir n'étoit plus ce mouvement machinal qui fatigue les ſens plus

qu'il ne les ſatisfait ; il étoit auſſi durable que modéré ; ſon ivreſſe tranquille ne tranſportant point l'ame, n'empêchoit pas ſes ſublimes fonctions, & aucune loi n'étant violée, la Nature répandoit ſes largeſſes dans l'ame heureuſe qui l'avoit reſpectée.

O tendre ! ô ſoigneuſe mère ! m'écriai-je tout-à-coup en reculant d'horreur ; quel horrible revers ! que vois-je ? quelles ſont ces flammes livides qui tombent de ton flambeau ? Comment oſent-elles ſe mêler & ternir l'éclat des flammes brillantes de la Volupté ? Nature, que ta beauté eſt flétrie ! ciel ! que de malheureux périſſent en ſe livrant à leur ardeur ! cette flamme impure ſort-elle des gouffres infernaux ? Elle en porte avec elle tous les tourmens. L'homme atteint de cette vapeur empoiſonnée, abhorre ſon exiſtence, la perpétue avec horreur, & tranſmet ſon déſeſpoir dans toute ſa race infortunée. Il friſſonne en embraſſant le plaiſir, & il y cède pour ſon malheur. Comment oſes-tu couronner ſon ouvrage, & donner la vie à des innocens qui, un jour maudiront juſtement & leur père & toi ? Je vois l'adoleſcent dans l'âge de l'imprudence, de la fougue & du plaiſir, receler à ſon inſçu ce poiſon dans ſes veines ; il le communique innocemment à ſa tendre amante ; ils périſſent dans la fleur de leurs beaux jours ; ils meurent dans des ſupplices ſolitaires, & le poids de la honte vient aggraver celui de la douleur. Il eſt

d'autres

d'autres fléaux ; mais du moins la peſte s'annonce, & n'a qu'un cours paſſager ; la famine préſente quelques reſſources, & n'anéantit pas l'eſpoir ; l'incendie de la guerre s'arrête ; les volcans tonnent avant de vomir leurs feux : celui-ci, plus épouvantable, ſemble immortel ; il s'eſt répandu ſur toute la terre, ſous l'appât perfide de la Volupté. Feu dévorant & caché, il mine la race entiere des hommes ; il l'infecte en ſilence d'un venin horrible ; il détruit le plaiſir qui eſt plus que la vie ; il corrompt le ſeul bien conſolateur mêlé à la foule de nos maux ; il frappe l'innocence, & dans elle les générations futures. Nous ſerions trop heureux, s'il ouvroit tout-à-coup les abymes de la mort. Mais non ; le lait pur que tu diſtilles ſe tourne dans ton propre ſein en un poiſon lent, & tes mamelles ne ceſſent d'abreuver tes enfans de ce breuvage homicide & douloureux.

Mon fils, me répondit la Nature, n'inſulte pas aux plaies dont je ſuis couverte, & dont je gémis la première. Dieu a permis au mal d'épancher ſon amertume dans mon ſein, & je le ſentis en même tems déchiré en pluſieurs endroits par les dents aigues de ce bourreau renaiſſant. J'avois caché cette peſte dans des îles preſqu'inacceſſibles ; l'imprudente audace des hommes a tout franchi. Que je fus conſternée, lorſque je vis l'avide Eutopéen porter la déſolation au ſein de l'Amérique, & dans

ce même ſang innocent qu'il avoit verſé par torrens, vouloir tranſmettre ſon ſang barbare! il en fut puni, & l'Amérique eſt vengée. Les progrès de la contagion furent auſſi rapides qu'affreux. Je me crus perdue, & j'élevai mes regards vers ce ſéjour, où la Juſtice ſévère & la miſéricorde ſouriante, les bras entrelacés, ſoutiennent enſemble le trône de l'éternel dans tout l'éclat de ſa majeſté. Il daigna faire ſigne à l'eſpérance, & cette avant-courière du bonheur vint, me ſoutint dans ſes bras; le baume de ſes paroles entra dans mes bleſſures. Fille ſenſible de l'éternel, me dit-elle, confie-toi entièrement en ſa clémence; le plan du créateur eſt vaſte, & il ne t'eſt pas permis de tout connoître; la ſoumiſſion & le courage, voilà tes devoirs & tes vertus. Si le fer brûlant de la douleur purifie ta chair, c'eſt l'opération d'un inſtant; elle ſe réduit à une minute imperceptible, en comparaiſon des ſiècles qui doivent s'écouler. Tu es devant Dieu, ô Nature! comme un enfant eſt devant ſa mère; elle ſemble quelquefois l'abandonner un moment, pour voir de quel côté il tournera la tête : mais s'il ſourit, s'il étend vers elle ſes foibles bras, comme vers ſon unique aſyle, alors elle court le reprendre dans ſes bras maternels; elle le preſſe avec plus d'amour contre ſon ſein; elle l'appelle à jamais ſon cher fils, ſon fils bien-aimé, qui l'a reconnue, qui lui a ſouri tendrement &

avec confiance. Encore un inſtant, te dis-je, & tu ſera initiée dans tous les ſecrets de l'Être ſuprême, & tu liras le plan de la création dans ſon ſein lumineux, & tu ne trouveras plus d'ombres ni de nuages, & tu ſaiſiras Dieu lui-même.

Un bruit diſcordant & plaintif ſe fit entendre, & me réveilla tout-à-coup; il partoit de la chambre voiſine, où j'avois laiſſé ces amans malheureux, dont l'aventure m'avoit ſi vivement intéreſſé la veille. J'accours. Quelle ſcène terrible & touchante! un homme enflammé de fureur, que je reconnus pour le père de cette jeune femme, vouloit l'étrangler de ſes mains; ſon amant le retenoit d'un bras vigoureux, & ſembloit, en le ménageant, le contenir de toute ſa force. Tour-à-tour il prioit & combattoit; il paroiſſoit à la fois, & le dieu protecteur de cette femme éplorée, & un fils ſuppliant & ſoumis. Toute la maiſon étoit accourue au bruit, pluſieurs gens, qu'échauffoit la voix de ce père furieux, s'efforçoient de ſe rendre maîtres du jeune homme, tandis que les autres ſpectateurs, émus, attendris, prenoient ſa défenſe. Cependant aux ordres d'un exempt, muni d'un pouvoir redoutable & qu'il fit connoître, au front courroucé d'un père qui réclamoit les droits qu'il avoit ſur ſa fille, tout céda; la force eut ſon effet.

On ſépara les deux amans qui ſe tenoient étroi-

tement embraſſés. Je les vis tomber du comble du déſeſpoir dans le ſilence morne de la douleur; ils paroiſſoient anéantis, & comme deux victimes qu'on va traîner au ſupplice.

J'apperçus l'enfant nouveau né à demi-éveillé par ce tumulte, & qui ſe débattoit dans ſon berceau. Encore agité de mon ſonge, & plein de l'image de la Nature, un mouvement extraordinaire m'inſpire. Tout-à-coup je prends cet enfant dans mes bras, & le préſentant à ce père inflexible: monſieur, lui dis-je d'une voix ferme, voici un enfant qui a beſoin d'un père; c'eſt votre ſang qui fait palpiter ſon jeune cœur, & ce cœur doit un jour bénir celui qui aura pris ſoin de ſa foibleſſe, ou déteſter celui qui l'aura abandonné. Voilà celui dans qui vous devez revivre, & dont la voix fera un jour ou votre gloire ou votre opprobre. Voyez cet innocent que votre barbarie veut priver de tout; voulez-vous qu'il vous maudiſſe? Le crime de votre fille eſt d'avoir cédé à un mouvement qui vous a maîtriſé vous-même plus d'une fois, & que vous n'avez pu domter. Elle a mis au monde, ſans votre aveu, peut-être ſans le ſien, un fils qui ne doit point être coupable à vos yeux. Il ne tient qu'à vous de réparer cette faute, & de légitimer ce fils qui doit vous chérir & vous reſpecter. Des préjugés cruels vous feront-ils ſacrifier ce que vous avez de plus cher au monde?

Quant à ce jeune homme, il aime, il eſt aimé ; il vous offre une main vertueuſe ; quelles richeſſes demandez-vous donc? Ah! le ſourire de cet enfant, avouez-le, a plus de charme & de valeur qu'un triſte monceau d'or. Sa mère eſt votre fille ; c'eſt un cœur nouveau que vous acquérez. Quel autre titre doit porter le père de cet enfant que celui de ſon époux? Il le mérite, puiſqu'il en a rempli les devoirs ; eſtimez ſon courage & cette ame ſenſible & fière, qui vous aime malgré vos rigueurs.

Ce père, encore plus frappé de l'aſpect de cet enfant que de mon diſcours, reſtoit immobile en le contemplant. Il s'étoit débarraſſé d'une partie de ſes langes ; & ſoit l'effet du moment ou d'un heureux haſard, il fixoit ſon aïeul avec la même douceur qu'il fixoit ſa mère. Il lui tendoit même en ſouriant, deux petites mains innocentes. Je me haſardai à le remettre dans ſes bras. Voilà ſon aſyle, m'écriai-je ; il eſt dans le ſein de la Nature, il n'en ſortira pas ; ce ſein ne ſe fermera point à ſes pleurs. Pourroit-il le rebuter?.... Son viſage commençoit déjà à trahir l'émotion de ſon cœur ; il s'efforçoit vainement de la déguiſer. Dans ce premier trouble, il ne put s'empêcher d'approcher cet enfant de ſa bouche, & de le baiſer. La mère déſolée, attentive à tous ſes mouvemens, ſaiſit cet inſtant ; elle ſe

jeta à ſes pieds; & d'une main ſoutenant ſon enfant, le preſſant contre le viſage d'un père, elle prit ſa main de l'autre, & l'arroſa d'un torrent de larmes. Le jeune homme, quoiqu'un peu éloigné, mit lui-même un genou en terre; & moi de bout, les yeux humides, les bras étendus, j'excitois ce père déjà ébranlé, à la pitié, à la commiſération. Il ne tarda pas à porter une main à ſes yeux pour en eſſuyer une larme; & gardant un ſilence qui préſageoit quelque grand évènement: tu m'as vaincu, dit-il tout-à-coup à ſa fille; je ne m'attendois pas à ce coup de tonnerre. Il vient du ciel; c'eſt lui qui conduit tout. Qu'il ſoit béni à jamais! lève-toi! je n'ai plus de courroux, je te pardonne, & je ſens que mes larmes ſe mêlent aux tiennes..... Cet enfant..... Ah!..., laiſſe-moi, tu m'attendris trop..... Prends ton fils, il devient le mien... Aimez-moi tous les deux. Il dit; & baiſant cet enfant avec un nouveau tranſport, il le remit dans les bras de ſa mère. Alors le jeune homme oſa s'avancer, prendre ſa main & la baiſer d'un air reſpectueux; & moi, cédant à la force du moment, je tombai à ſes genoux, comme ſi j'euſſe été ſon propre fils, comme s'il m'eût accordé ma grace. Il ne nous releva point; il pleura long-tems, il pleura abondamment, ſe cachant le viſage, retournant par intervalles au berceau de l'enfant, qu'il

conſidéroit avec des yeux attendris. Tous les témoins de cette ſcène, interdits & touchés, étoient livrés aux divers mouvemens de la ſurpriſe, de la tendreſſe & de la joie.

L'amour & la reconnoiſſance ne ſe manifeſtèrent jamais par des expreſſions plus vives & plus touchantes; autant la fureur éclatoit une heure auparavant, autant le triomphe de la Nature victorieuſe étoit paiſible & attendriſſant. Ce père ſi dur, ſi inflexible, paroiſſoit honteux des excès où il s'étoit livré; ſa confuſion entre un fils, une fille & un petit-fils, formoit un tableau qui demanderoit un autre pinceau que le mien. Ce fut ainſi que le geſte innocent d'un enfant déſarma la colère d'un homme irrité, que tout autre auroit tenté vainement de fléchir. O Nature! Nature! diſois-je tout bas, voilà de tes coups; tu as tiré le fil ſecret qui unit le cœur de tous tes enfans, & tes enfans t'ont obéi! Il faut revenir à toi pour être ſenſible, pour être humain, pour être heureux. Le père ne pouvoit raſſaſier ſa vue de cet enfant chéri, qui avoit fait tomber toute ſa fureur; il revenoit vingt fois le careſſer; le cœur d'une mère jouiſſoit de ce ſpectacle, & n'en perdoit pas une circonſtance. Il ſe promettoit déjà le plaiſir de le préſenter à toute ſa famille. La mère eſſuyoit ſes larmes, mais celles-ci étoient d'alégreſſe. Le jeune homme vint m'embraſſer en ſilence; & moi ſatisfait de la vic-

toire de la Nature, je partis, emportant le plaiſir délicieux d'avoir vu tout changer au gré de leurs vœux & des miens (1).

---

(1) Un comédien nommé Armand, dans une pièce intitulée, *le Cri de la Nature*, s'eſt approprié le plan, les caractères & les expreſſions de l'auteur.

# DE LA GUERRE.

## *SONGE II.*

J'étois ſur les frontières d'une province inondée du paſſage de cent mille hommes : l'ordre qui les raſſembloit, leur marche impérieuſe réglée au ſon éclatant de pluſieurs inſtrumens guerriers, leur farouche obéiſſance, tout m'offroit un ſpectacle impoſant. Je réfléchiſſois ſur le motif qui pouvoit raſſembler tant d'hommes ſous les mêmes étendards. Ah ! diſois-je en moi-même, ſi c'eſt la vertu qui les conduit, s'ils vont frapper quelque tyran & en délivrer la terre, s'ils marchent pour aſſurer la liberté des mortels qu'on opprime, ils méritent nos reſpects & notre amour : ce ſont les défenſeurs ſacrés des droits de l'humanité.

Tout-à-coup cette multitude de ſoldats fit halte & ſe diſperſa de côté & d'autre. La tête échauffée des penſées qu'avoit fait naître cet amas prodigieux de combattans, je ſuivois leurs pas & tâchois de démêler dans leurs geſtes les ſentimens qui les animoient. Quelle fut ma ſurpriſe de voir ces hommes, enfans de la même patrie, revêtus de la même livrée, tirer l'épée l'un contre l'autre avec une opiniâtreté furieuſe ! Je courus à

l'un d'eux ; mais il étoit déjà trop tard : il retiroit ſon épée fumante du cœur palpitant de ſon camarade. O malheureux ! m'écriai-je ; quoi, ton compagnon, ton frère ! Il eſt bien digne de l'être, me répondit-il d'une voix aſſurée ; il eſt mort en brave homme. — Mais que peut-il t'avoir fait, pour le traiter auſſi cruellement ? — Rien. C'eſt un nouvel enrôlé : nous avons eu querelle ; & c'eſt l'uſage de payer ſon entrée par quelque preuve de bravoure non équivoque : il a fait les choſes comme il faut ; cette affaire lui fera honneur, & nous regreterons qu'il ſe ſoit laiſſé tuer. S'il eût forcé un peu plus la parade, il auroit évité le coup, & sûrement nous aurions vécu très-bons amis. — Eſt-il poſſible ? répondis-je ému, étonné. Quelle étrange barbarie ! Mais vous êtes un homme perdu ; fauvez-vous : ſes camarades, ſes ſupérieurs feront forcés de venger ſon ſang. — Bon ! j'ai ſuivi leur exemple, & celui qui s'y refuſeroit ſeroit regardé comme un lâche. Notre gloire eſt de braver en tout tems la mort ; & vous penſez bien que quiconque n'a point craint un adverſaire en tête, ne redoutera point la préſence de l'ennemi : ce ſont-là des échantillons de courage. — Voilà un courage fort utile à la patrie ! — Oh ! cette mort n'eſt rien. Voyez là-bas ces deux compagnies qui ſe battent ; les beaux coups qu'ils ſe portent ! — Pourquoi donc cette férocité

frénétique ? N'ont-ils pris le même uniforme que pour s'égorger ? — Point du tout. C'eſt la couleur des paremens & la différence des boutons qui cauſent leur inimitié. — Mais ils marchent enſemble ſous les mêmes drapeaux ; ils vengent la même querelle. — Oui ; mais en attendant, ils vident leurs débats particuliers. Ils ſe haïſſent entr'eux certainement plus qu'ils ne déteſtent l'ennemi qu'ils vont combattre ; & chaque officier ſe trouve rival & jaloux de l'officier qui occupe un grade au-deſſus du ſien. Bientot nous tournerons nos forces contre ***, & alors nous verrons beau jeu. — Quoi ! vous allez encore chercher dans un autre monde des hommes à tuer ? Mais, ſi vous continuez, vous vous détruirez vous-mêmes avant d'être en préſence de l'ennemi. — Que nous importe ? Nous ne vivons que par la mort ; & pour que l'un s'avance, il faut que l'autre ſoit tué. Voilà tout ce que je ſais. — Quel horrible métier vous faites, mon ami ! Pourquoi vous entr'égorger ? Pourquoi verſer le ſang d'un camarade ? Pourquoi endurcir votre ame gratuitement ? N'avez-vous jamais éprouvé la pitié, la commiſération ? Vous allez de ſang-froid faire des orphelins, des mères gémiſſantes. Ah ! ſi vous écoutiez votre cœur, sûrement il vous condamneroit. — Je n'entends rien à tous ces beaux mots-là ; voici le vrai. J'ai mené une vie aſſez incertaine juſqu'à l'âge où

je me ſuis trouvé haut de cinq pieds ſix pouces. J'étois doué d'un eſtomac d'autruche, & j'avois beaucoup de peine à lui fournir de quoi digérer. Un homme tout galonné, cocarde en tête, canne en main, vint me toiſer; & me montrant au bout d'une longue perche une ample proviſion de gibier, fit réſonner à mes oreilles une trentaine d'écus renfermés dans un ſac. Qui pourroit échapper à de pareilles amorces? Votre prétendue figure de la patrie ſeroit venue toute en pleurs ſe jeter à mes genoux en me priant de la ſecourir, qu'elle n'auroit pas fait ſur mon ame une auſſi touchante impreſſion. Le jour de mon engagement fut le plus beau de ma vie. Je n'avois jamais abſolument contenté mon appétit : j'eus du vin, des filles; je fis grand'chère & du tapage impunément. Les jours ſuivans ne répondirent pas à ce jour fortuné. Je ſentis le poids de l'eſclavage; j'ai déſerté ſept fois en quatre ans, ne tenant à rien, voyant d'un œil égal la victoire ou la défaite, auſſi peu attaché à un gouvernement qu'à un autre, & ne perdant rien en perdant tout. Notre ſort, vous le ſavez, ne change point après vingt victoires : le ſoldat obtient rarement les diſtinctions militaires; des officiers ſupérieurs s'attribuent toute la gloire des armes & s'en réſervent tout le prix. J'entendois la voix de chaque potentat qui me crioit : Je t'accorde du pain, mais à condition

que ton ſang m'appartiendra tout entier, & couleta au moindre ſignal de ma volonté. J'ai donc vendu mon ſang le plus cher qu'il m'a été poſſible.

Je ne vous parle point des rudes travaux que j'ai eſſuyés, des marches longues & penibles que j'ai faites au milieu de l'hivet, combien de fois le froid & la faim ſe ſont unis pour m'accabler, combien de fois je fus réduit à coucher ſur la terre, morfondu par une biſe piquante. J'ai eu quelques bons momens; j'ai ſavouré plus d'une fois le plaiſir délicieux de la vengeance. Un jour, après deux mois de fatigues, entrant dans une ville priſe d'aſſaut, forçant les portes de vingt maiſons, enlevant tout ce que je trouvois, j'apetçus une jeune femme, les cheveux épars, fort jolie, qui ſe cachoit, tenant un enfant dans ſes bras. L'ardeur du pillage cède en ce moment à un appétit luxurieux. Tout eſt permis dans une ville priſe d'aſſaut. Je perce deux de mes camarades qui vouloient me la ravir; j'égorge l'enfant, dont les cris m'importunoient; je viole la mère, & je mets le feu aux quatre coins de la maiſon. — Vous me faites frémir. — Bon! L'eſpèce humaine eſt comme l'herbe des champs; on la fauche, elle renaît: il ne faut qu'une nuit pour réparer le ſac d'une ville. Oh! nous ne laiſsâmes pas ſubſiſter deux pierres l'une ſur l'autre: les ordres étoient ainſi donnés,

Je paſſe ſous ſilence d'autres faits héroïques familiers à nous autres braves gens. Je ne vous dirai point que j'ai paſſé deux fois intrépidement par les baguettes ; que mes propres camarades, transformés en bourreaux, ont fait ruiſſeler le ſang de mes larges épaules. J'ai eu ma revanche ; & mes officiers, tranquilles ſpectateurs, ont loué plus d'une fois la vigueur de mon bras. Enfin je ſuis revenu ſous mon premier drapeau, à la faveur de l'amniſtie ; & quoique je n'y ſois pas mieux qu'ailleurs, j'eſpère faire plutôt ici mon chemin. — Quel chemin, s'il vous plait? — Parbleu ! voilà la première étincelle de la guerre : nous allons ſoigneuſement l'entretenir. Vous voyez ce régiment habillé à neuf, avec ces enſeignes flottantes ? Dans un mois peut-être, il n'en reſtera qu'un ſur cent : vous ſentez bien qu'alors j'entrerai dans ce beau régiment, & que ma paie ſera hauſſée de trois ſols par jour. — Quoi! ſeroit-il poſſible que vous penſaſſiez ainſi ? — Non pas ſeulement moi, mais encore mes camarades, tous nos officiers qui ne demandent qu'à hériter ; & vous ſavez qu'on n'hérite que des défunts.... Je regardai cet homme avec effroi ; je lui fis un petit préſent, en lui recommandant beaucoup d'être humain. Il ſourit à ce mot, & je m'éloignai.

Je rencontrai, chemin faiſant, une compagnie qui s'en alloit tambour battant, & qui murmuroit

hautement. Toûjours trompé par les inſpirations de mon cœur, je crus qu'elle maudiſſoit la guerre. Sans doute, lui dis-je, que l'humanité plaide dans votre ame la cauſe des malheureux que vous allez maſſacrer? — Point du tout, me dit l'un d'eux. On nous envoie dans un miſérable pays, nu, ſtérile, où il n'y aura rien à piller que la ſoupe du payſan; tandis que nous ſortons d'un pays gras, où nous avions de quoi ravager à notre aiſe. Mais notre chef a déplu au miniſtre, & nous en portons tous la peine.

Je me retirai, bien réſolu de ne plus faire de queſtion. De retour chez moi, je voulus me conſoler avec des livres : je cherchois un remède à ce fléau antique qui embraſe la terre. J'ouvris le fameux traité de Grotius : je lus ce grand ouvrage; & à la froideur révoltante qui y règne, aux exemples de barbarie accumulés avec une patience incroyable, à ſes triſtes, inutiles & longues définitions, le dégoût me ſurprit; je l'eſſuyai d'un bout du livre à l'autre. Jamais plus beau ſujet ne fut plus mal traité. Quoi, le globe de la terre couvert de ſang! Quoi, ce métier d'égorger regardé comme le comble de la magnanimité, puni dans le ſcélérat obſcur qui vous attend au coin d'un bois, honoré dans celui qui le commet au bruit des trompettes & des fanfares! Quoi, cette folie injuſte & abominable, qui n'eſt le plus

ſouvent funeſte qu'à l'innocence, au lieu d'allumer entre les mains de ce philoſophe le flambeau de la vérité redoutable, au lieu de pénétrer ſon ame d'une indignation forte & rapide, ne lui inſpire que les moyens de légitimer ce qu'il y a de plus horrible, de commettre le crime avec ordre, & de s'appuyer encore de paſſages auſſi dégoûtans que pédanteſques! Ce ſont bien des autorités qu'il faut! Il faut caſſer toutes les autorités humaines, pour ne faire valoir que celles de la raiſon & de l'humanité. Loin de remonter aux principes, loin de porter le fer & la flamme dans une plaie gangrenée, il uſe de remèdes palliatifs; il couvre d'un manteau de pourpre ce monſtre de la guerre; il met un maſque ſur ſon front, un diadême ſur ſa tête; & lorſqu'il dégoutte de ſang humain, il ſe proſterne & n'aperçoit que la pourpre royale. (1) Ah! diſois-je en moi-même, quel ſera l'homme qui dépouillera ce géant de l'appareil qui ſemble l'ennoblir, pour ne laiſſer voir que l'ogre hideux affamé de la chair des enfans, des foibles, des innocens, & reſpirant avidement l'odeur du carnage & de la mort, à travers l'eſpace des empires & la vaſte étendue du monde? Je brûlai le livre de Grotius, faiſant des vœux pour

(1) Il eſt une guerre légitime, une guerre de défenſe, qui rentre dans le droit naturel.

que

que ce ſiècle ne ſe paſsât point ſans avoir produit un ouvrage approfondi ſur cette importante matière.

Rempli d'une mélancolie profonde, je me jetai ſur mon lit, comme pour oublier ce que j'avois vu, & encore plus ce que j'avois lu. A peine le ſommeil ſe fut-il emparé de mes ſens, que je me trouvai en pleine campagne, & ſous un ciel étranger. Là, plus de quatre-vingt mille hommes s'étoient formé des lits de paille ſous le couvert d'une toile légère & portative. Jamais coup-d'œil plus étonnant, plus ſuperbe, n'avoit frappé mes regards. Voilà, dis-je, les hommes dans leur premier état & dans leur première liberté; les remparts menaçans des villes ne les tiennent point captifs. Mais en examinant de plus près ces hommes, je vis qu'ils portoient des armes meurtrières; j'aperçus une file de trente canons géométriquement pointés : moi-même, ô ſurpriſe! vêtu d'un juſte-au-corps rouge, un havreſac ſur le dos, je me trouvois ſoldat; un long tube de fer qui vomiſſoit la mort étoit entre mes mains pacifiques, & l'infernale baïonnette pendoit à mon côté. Le tambour ſe fit entendre : je jetai bas les armes en philoſophe, comme firent jadis Horace & Démoſthène. Tout-à-coup on m'arrête; on me donne les noms de parjure, de lâche; on me rappelle les ſermens que j'avois faits la veille.

Hier, me dit-on, lorſque vous étiez ivre, vous avez promis... — J'ai promis, moi? Ah! sûrement, meſſieurs, j'étois bien ivre lorſque j'ai promis de tuer mes ſemblables. J'allois faire un beau diſcours pour leur prouver que je ne devois point me battre, lorſqu'il fallut marcher, entraîné par l'exemple & par la foule obéiſſante. En cela je reſſemblois à bien d'autres, qui faiſoient cependant parade de valeur. Le tonnerre des mortels, qui détruit plus d'hommes en un jour que le tonnerre du ciel n'en détruit pendant des ſiècles, donna le ſignal de la bataille. Je vis le firmament tour-à-tour enflammé & obſcurci par des volcans de flamme & des torrens de fumée. Le plomb fatal ſiffloit & voloit de toutes parts; les chefs à grands cris pouſſoient, précipitoient la file preſſée des ſoldats : tous, dans une obéiſſance aveugle, couroient arroſer de leur ſang des monceaux de cadavres. Obligé de faire feu, je dirigeois le bout de mon fuſil dans le vague des airs, aimant mieux mourir que de frapper un être ſenſible. L'horreur pâliſſoit mon front : ceux qui me reprochoient ma peur s'efforçoient de noyer la leur dans une boiſſon forte qui leur égaroit l'eſprit. Quel ſpectacle! Je doute que l'enfer puiſſe jamais en préſenter un auſſi odieux. Des cris lamentables, le fracas du canon, le roulement de cet épouvantable tonnerre

aſſourdiſſant les oreilles & endurciſſant les cœurs; des hommes étendus & mourans, mêlés avec des chevaux; d'autres ſe traînant à demi-écraſés, & pouſſant des hurlemens effroyables qui ne touchoient perſonne; des yeux éteints, immobiles; des viſages pâles & ſanglans, que couvrent des cheveux hériſſés; des voix ſuppliantes invoquant le trépas; toutes les ſcènes de douleur, de ſouffrances, de cruautés; tous les tableaux de la rage, de la fureur, du déſeſpoir, toutes les ſortes de bleſſures, tous les genres de mort, tous les tourmens raſſemblés; la nature & l'humanité mille fois outragées ſans remords; les oiſeaux du ciel fuyant épouvantés; les ſeuls corbeaux marquant leur joie par des croaſſemens, ſuivant les guerriers à la trace & attendant leur proie. Ciel! quels objets de démence & de terreur! J'avançois ſur des corps entaſſés, & les dents d'un moribond expirant dans la rage me déchiroient la jambe, lorſqu'un homme armé de fer, plus fougeux que le courſier qui l'emporte, m'enlève par les cheveux & dreſſe ſon cimeterre pour m'abattre la tête; mais un boulet enflammé vint, & me coupant en deux, diſperſa loin de lui mes membres mutilés.

On ne fut jamais ſi content d'être mort. Bientôt je perdis de vue & le champ de carnage & ces hommes inſenſés qui, dans leur folie hé-

roïque, égorgeoient pour être enſuite égorgés. Je ne diſtinguois plus cette terre déplorable que comme un point foiblement éclairé. Je traverſois rapidement d'humides ténèbres. Au ſortir du bruit affreux & diſcordant des combats, je me trouvois dans un ſilence & dans un calme univerſel. Fragile jouet des airs, je commençois à devenir inquiet ſur mon ſort, lorſque je ſentis mes pas s'affermir ſur une baſe plus ſolide. Je m'aperçus que j'avois pris la forme d'un ſquelete d'une blancheur extrême ; mais je ne conçus aucune horreur de ma nouvelle métamorphoſe. En effet, je ne ſais pourquoi l'on a tant de frayeur de ſes propres os: la charpente d'une belle maiſon eſt peut-être auſſi admirable que la décoration extérieure qui lui ſert d'ornement.

Mon ſquelette blanc ſe trouva donc parmi une multitude d'autres ſquelettes auſſi nus que moi. Nos oſſemens, en ſe choquant dans la preſſe, formoient un cliquetis ſingulier qui reſonnoit au loin. Je ne pouvois maîtriſer un ſaiſiſſement ſecret à la vue de ce triſte ſéjour. Je ne conſidérois pas de bon œil mes compagnons de misère. Tous leurs mouvemens étoient bruſques ; & quoique réduits au plus miſérable état, ils marchoient encore la tête levée & d'un air orgueilleux. Cependant des nuages étincelans rouloient au-deſſus de nous ; ils vomiſſoient les flèches tortueuſes

de la foudre : les éclairs qui partoient de ce ciel menaçant, répandoient une lueur ſombre & effrayante.

Une voix auſſi douce que céleſte retentit à mon oreille, & me dit : Te voilà dans un des vallons où la Juſtice deſcend pour juger les morts coupables ; celui-ci s'appelle la vallée des homicides. O Dieu ! m'écriai-je, ſeroit-il poſſible ? Mon cœur eſt pur, mes mains ſont innocentes. J'ai été ſurpris, entraîné dans la foule des aſſaſſins ; mais je n'ai été l'inſtrument d'aucun meurtre. Raſſure-toi, reprit la voix ; il en eſt d'innocens qui ſe trouvent mêlés, ainſi que toi, avec ces barbares : mais je ſuis ici pour les conſoler en attendant le grand jour, & tu n'es dans ce vallon que pour faire rougir ceux qui ont voulu te forcer au crime. La Juſtice, fille aînée de l'Être ſuprême, vient éclairer ce lieu tous les ſix mille ans : tu n'as plus que cinq cents années à attendre. Je marquois vivement & mon impatience & ma douleur. La voix reprit : Tu t'imagines peut-être que tu te traîneras encore d'années en années, de jours en jours d'heures en heures, comme ſur ce globe que tu as habité. Déſabuſe-toi ; car depuis que je te parle, cinquante années déjà ſont écoulées. A ces paroles, l'eſpérance vint ranimer mon cœur : je me mis à obſerver ces ſquelettes ambulans ; la dureté de leurs cœurs ſembloit s'être commu-

niquée à leurs oſſemens; ils ſe heurtoient rudement entr'eux. Je prêtai l'oreille à certain murmure confus, & je diſtinguai le bruit effrayant & ſourd du torrent rapide des ſiècles, que la main du Tems précipitoit dans le lac immobile de l'éternité. Tout-à-coup ce torrent impétueux ceſſa de couler. La Nature fit comme une pauſe; cent tonnerres furieux crevèrent le flanc des nuages, & voici qu'une pluie abondante de ſang tombe auſſitôt ſur les coupables; c'étoit tout le ſang verſé depuis l'origine du monde qui retomboit ſur chaque meurtrier. Je vis en un moment tous ces ſquelettes couverts de gouttes enſanglantées, qu'ils tâchoient vainement d'effacer. N'appréhende aucune de ces taches, me dit la voix de la Conſolation: elles ne tombent que ſur les homicides. Chaque goutte repréſente un aſſaſſinat. Ce ſang fait leur honte & leur ſupplice; il leur imprime le remords, la douleur & le déſeſpoir. Frémis pour eux! l'inſtant terrible eſt arrivé.

Auſſitôt les nuées s'écartèrent au loin; un jour lumineux deſcendit de la voûte céleſte, & devint peu à peu ſi reſplendiſſant, que toute cette multitude teinte des marques criminelles qu'elle portoit, ſe couchoit ſur la terre & ſembloit vouloir ſe cacher dans ſes abymes. Moi-même, quoiqu'ayant conſervé la blancheur, emblême de mon innocence, je ne pus réſiſter à une frayeur reſpectueuſe:

je tombai proſterné. La Juſtice éclatante parut au milieu des airs, non avec ce front courroucé, ce glaive, ces balances que nous lui donnons ici-bas, revêtue d'un manteau bleu parſemé d'étoiles d'or, elle tenoit d'une main un ſceptre d'un feu blanc, tandis que l'autre ſe portoit avec triſteſſe ſur ſon front, à la penſée des crimes qu'elle étoit obligée de punir. Sur ce front touchant, Dieu même avoit imprimé toute ſa majeſté : les nobles traits de ſon viſage, quoiqu'un peu ſévères, inſpiroient la confiance & ſembloient plaindre les malheureux coupables en les condamnant. Quelle beauté ineffable ! Que ſon aſpect faiſoit naître de regrets & d'amour ! Quels remords affreux dans la race des homicides, d'avoir outragé cette majeſtueuſe déeſſe ! Environnée de toute ſa gloire, aſſiſe ſur ſon trône auguſte, des gémiſſemens s'élevoient au ſouvenir de ſes ſaintes loix méconnues ou violées. Le ſoleil de la vérité lui ſervoit de couronne, & toute cette vaſte ſcène étoit éclairée par la ſplendeur de ſes rayons. Le Tems vint dépoſer ſon horloge aux pieds de la Juſtice; & repaſſant le ſable des années, elles s'écoulèrent une ſeconde fois avec une rapidité inconcevable. Chaque mort y revit avec effroi les inſtans d'une vie dont il devoit rendre compte. A la gauche de la Juſtice, une voix tremblante ſervoit d'interprète aux coupables, & faiſoit tous ſes efforts pour les

juſtifier. Cette foible voix ſe nommoit Politique, Raiſon d'état : tout ce qu'elle diſoit tenoit du délire, de l'inhumanité, de l'extravagance. Une autre voix plus forte & plus éloquente, qui étoit à droite, foudroyoit ſes vains diſcours ; c'étoit l'Humanité. Au ſon de cette voix victorieuſe, les meurtriers étoient ſaiſis de terreur : ils avouoient leurs crimes, & la pleine connoiſſance de la vérité faiſoit leur ſupplice.

Cette multitude, tremblante devant les regards de la Juſtice, cherchoit en vain quelqu'aſyle. Tous ces potentats ſi fameux étoient nus, tremblans comme les autres ; pluſieurs milliers d'hommes en accuſoient un ſeul, & le rendoient reſponſable de tous les meurtres qu'ils avoient commis. La voix du côté gauche prononça ſi fréquemment le nom d'Alexandre pour excuſe, que la Juſtice ordonna qu'il comparût ſeul. Je vis alors un ſquelette de taille médiocre, les vertèbres du col penchées, & tout rouge de ſang, ſortir en tremblant de la foule où il ſe tenoit caché. Le murmure qui ſe fit entendre ſur ſon paſſage augmenta ſa confuſion. Nu, petit, dépouillé, il faiſoit pitié. Quoi ! dit la Juſtice, voilà donc celui qui vous a ordonné le crime, & auquel vous avez obéi préférablement à l'équité, à l'humanité, à votre propre conſcience ? Contemplez la baſſeſſe de votre idole ; elle-même reconnoît ſon néant. Par quel enchan-

tement êtes-vous devenus des eſclaves ſanguinaires, tandis que tout vous crioit que la Nature ne vous avoit pas faits pour ſervir les fureurs orgueilleuſes de ce deſpote?

Pour toi, qui as ſacrifié mes loix au penchant d'une ambition forcenée, tu te vois aujourd'hui l'horreur des complices même de tes forfaits; mais ce n'eſt point aſſez, je vais te faire voir à qui tu peux être comparé. Au même inſtant elle fit ſigne de ſon ſceptre, & un autre ſquelette, à peu près de même taille qu'Alexandre, prit place à côté de lui. Il n'étoit pas tout-à-fait ſi rouge de ſang; mais ſes os étoient fracturés en divers endroits. Je remarquai que les coups du fer, inſtrument de ſon ſupplice, avoient même enlevé les taches principales. Regarde, Alexandre, dit la Juſtice, regarde ton émule; il ne manquoit à ce brigand que la force & la puiſſance pour t'égaler, & il ſe ſetoit ſervi des mêmes moyens que toi pour ravager le monde. Son courage fut auſſi grand que le tien; mais gêné par les obſtacles, il fut réduit à égorger dans l'ombre ſes concitoyens. Ceux qui veillent à l'obſervance de mes loix furent heureuſement aſſez forts pour conduire l'homicide ſur l'échafaud; il y avoua ſes crimes, & ſe jugea digne du ſupplice le plus honteux.

Malheureux! tu ne diffères point de ce brigand; &, plus à plaindre, le châtiment n'eſt

point tombé ſur ta tête. La force a ſoutenu ton bras de fer qui écraſoit les humains; tu brûlas mes loix dans l'incendie des villes; tu forças les mortels effrayés à te dreſſer des autels; tu perças le ſein de l'amitié; le ſcandale de tes victoires a égaré des rois qui, à ton exemple, ſont devenus injuſtes. Approche, cruel Céſar, toi qui pleuras devant la ſtatue de ce meurtrier, dévoré de l'ambition d'en mériter une ſemblable. Tu ne fus arrêté, ni par le génie de Rome, ni par les pleurs de ta patrie. Armé d'un poignard, tu déchiras ſon ſein lorſqu'elle te tendoit les bras. Tu détruiſis la ſageſſe de ſix ſiecles de gloire, pour établir ſur leurs ruines les regnes affreux du deſpotiſme. Va, ton nom commence à devenir en horreur, ainſi que ceux des Tamerlan, des Attila, des Charles XII, des Gengiskan. Les ſages proſcrivent leur génie odieux & funeſte; il n'eſt que la foule aveugle qui ſoit encore ſéduite, & qui, dans ſes idées baſſes, ne puiſſe confondre le criminel puiſſant qui échappe au ſupplice, & le coupable obſcur qui le ſubit juſtement.

Princes, conquétans, généraux, guerriers, quelques noms ſuperbes que vous portiez, vils ambitieux, hommes de ſang, frémiſſez! Vous avez accoutumé les hommes à s'entre-détruire; vous avez fait de la guerre un fléau habituel & renaiſſant; vous avez oſé attacher une gloire au

meurtre; c'eſt vous, ſans doute, qui répondrez des crimes que vous leur avez fait commettre : mais celui qui eſt venu vous offrir une main ſanguinaire, celui qui, pouvant arrêter la cruauté, ou ſe diſpenſer d'en être le complice, a ſervi vos fureurs pour un coupable intérêt, celui-là, dis-je, s'eſt rendu auſſi puniſſable que vous. Eh! de quel droit un mortel oſe-t-il donner la mort? Son exiſtence n'appartient-elle pas au Dieu qui l'a créé? La deſtruction eſt un attentat envers l'Être ſuprême : frémiſſez, homicides, en ma préſence! rien ne peut vous excuſer; le ſang de vos frères crie vengeance. Celui-là même qui n'eſt couvert que d'une goutte ſanglante, ſera tourmenté pluſieurs ſiècles par le feu dévorant du repentir. Vous ſoupirerez encore de regrets, lorſque la clémence du Dieu de miſéricorde voudra bien vous abſoudre; car, faut il vous le dire? cette tache eſt ineffaçable.

Vous n'avez agi que pour mériter l'admiration des races futures. Eh bien! vous êtes condamnés à ſouffrir juſqu'au moment heureux où les peuples éclairés maudiront la guerre & ceux qui en ont allumé l'horrible flambeau. Alexandre! il faut que ton nom ſoit en horreur ſur toute cette terre où tu voulois être déifié; il faut que tous ceux qui ont ſuivi ton exemple, ſoient mis au rang des ſcélérats, avant que tu puiſſes eſpérer quelque par-

don. Puiſſe ce tems n'être pas auſſi éloigné que le demanderoit la réparation de tes forfaits ! Souffre avec patience : on commence déjà à te déteſter ; on attache à tes exploits l'idée d'injuſtice & de barbarie ; des ſages ont frappé d'opprobre tes fougueux imitateurs.

Un autre ſquelette ſortit de la foule, comme pour ſe préſenter aux pieds de la Juſtice, & la voix du côté gauche devint ſon interprète. O ſuprême Juſtice ! dit-il, je ſuis tout couvert d'un ſang qui me tourmente, &, tu le ſais, je n'ai jamais tué perſonne. La voix qui étoit à droite répondit : Tu n'as jamais tué ; mais, malheureux, tu as chanté les héros meurtriers, tu les a excités au carnage : en immortaliſant leur nom, tu as immortaliſé le crime des conquêtes ; tu les nommois des triomphes légitimes ; & poſant hardiment les lauriers ſur une tête barbare, tu n'as pas rougi de montrer la gloire au milieu des villes détruites, des temples & des palais embraſés. Le maſſacre des hommes devoit-il être l'objet du langage des dieux ? Les chants du génie devoient-ils ſervir les attentats de l'ambition ? La colère des rois mérite-t-elle d'être ennoblie ? Ah ! c'étoient des larmes que tu devois verſer ſur le ſort de l'humanité ſouffrante, ou plutôt tu devois employer le génie dont la Nature t'avoit doué, à faire valoir ſes droits éternels & ſacrés : alors

tes vers auroient été plus ſublimes & plus reſpectés. En aviliſſant les combats, en les rendant odieux à toute la terre, en les livrant d'avance à l'horreur de la poſtérité, l'on eût vu la gloire ſanglante renverſée de ſon char, dépouillée de ſes rayons menſongers; l'Humanité t'eût ſerré dans ſes bras en pleurant de joie; l'hommage des mortels ſenſibles & le regard approbateur du ciel auroient été ta récompenſe. Que ta poéſie ſoit lue, admirée, à cauſe de ſon harmonie, tandis que tu expieras ici l'abus que tu as fait des plus précieux talens!

Je l'avouerai en gémiſſant, je vis Virgile, Horace, Ovide, ces rares & beaux génies, mais indignes adulateurs du pouvoir arbitraire, ſuivre les pas de cette ombre déſolée. Ils furent punis, comme le chantre d'Achille, pour avoir careſſé le monſtre qui ſigna les proſcriptions, pour avoir abuſé le monde par des vers auſſi mépriſables qu'ils ſont coulans, pour avoir les premiers donné l'exemple honteux de diviniſer le diadème ſur quelque front qu'il repoſe. Tous ces lâches hiſtoriens qui ont déguiſé la vérité, cette foule de flatteurs qui conſeillèrent le crime qu'ils n'osèrent commettre, ceux qui ont formé le cœur des tyrans, ou qui, plus criminels encore, ont corrompu l'art de parler au genre humain, tous ces pervers, dis-je, étoient traités comme s'ils euſſent

verſé le ſang humain : car ils peuvent être rangés dans la claſſe des plus cruels ennemis de l'homme; & Machiavel n'étoit, la plume en main, que ce que Néron étoit ſur le trône.

La Juſtice fit entendre ſa voix majeſtueuſe, & dit : Paroiſſez à votre tour, héros chéris, qui n'avez combattu que pour aſſurer le repos du monde! vous dont la valeur utile a été la protectrice des foibles & l'aſyle de l'innocence, vous qui avez été auſſi ſupérieurs à vos paſſions par votre ſageſſe, qu'à vos ennemis par votre courage. Approchez, guerriers humains, auſſi braves que ſenſibles, reſpectables ſoutiens des peuples, qui n'avez tiré l'épée que pour arrêter l'homme ſanguinaire qui venoit les égorger! Vous gémiſſez vous-mêmes ſur ce ſang impur que vous avez été forcés de répandre; mais vos regrets ne doivent durer qu'un inſtant : c'eſt un tribut que vous payez à la Nature; elle vous tient quittes dès que je vous juſtifie. Alors on vit paroître les Séſoſtris, les Epaminondas, les Scipion, les Marc-Aurèle, Charlemagne & Henri IV. Ils étoient ſans tache; les rayons lumineux du ſoleil de la vérité reſplendiſſoient autour d'eux, & rendoient plus effrayantes les gouttes enſanglantées qui couvroient les coupables. La Juſtice fit un ſigne & ces derniers furent plongés dans des abymes profonds, pour y être purifiés par les remords. Je me vis parmi

le petit nombre qui pouvoit lever vers les cieux des mains pures. Ma joie fut grande; car je ſouffrois autant d'être auprès de ces homicides, que ſi j'enſſe été moi-même couvert de ſang.

Parmi ces héros, j'aperçus cet homme vertueux qui, embraſſant la cauſe du genre humain dans une affection tendre & ſublime, forma ce beau projet de paix perpétuelle qui ſera toujours la chimère des belles ames. Il étoit conſidéré comme l'écrivain le plus honorable de tous les ſiecles. Un ſentiment profond de bienveillance enflamma ſon ame grande & ſenſible. Les peines de l'homme tourmentèrent ſon cœur généreux : il auroit voulu abolir dans l'univers l'eſclavage, le deſpotiſme, le vice & le malheur, & ſurtout arracher des mains des rois ce glaive terrible qui ſert leur ambition effrénée. Ses ouvrages avoient paru des rêves pendant le ſommeil de la vie; mais ici ils portoient une empreinte lumineuſe qui leur méritoit les regards de la Juſtice.

Ce philoſophe, aſſis entre Henri IV & ce duc de Bourgogne adoré, tenoit entre ſes mains le plan univerſel de la félicité des nations. Il conſultoit ces grands hommes, dont l'humanité ſincère & profonde étoit ſans faſte, ſans vanité, ſans foibleſſe; mais hélas! la Nature leur avoit refuſé de plus longs jours. Mon ame ardente voloit comme pour s'unir à cette ame pure qui chériſſoit l'ordre

& l'harmonie pour le ſeul bien qu'ils font au monde. O quelle joie ! quels momens heureux ! J'eus le bonheur de m'entretenir avec lui ſur des matières également intéreſſantes & profondes. Il avoit encore cer enthouſiaſme que les ames qui ne ſentent rien condamnent, & qui eſt cependant l'unique germe de toutes les grandes choſes.

Tout-à-coup une décharge d'artillerie me réveilla en ſurſaut : elle célébroit la nouvelle d'une victoire. Le peuple, qui ne voit que le moment, étoit dans l'alégreſſe. Pour moi, fuyant le tumulte des réjouiſſances publiques, le bruit du ſalpêtre-enflammé, l'ivreſſe d'une populace aveugle, je me dérobai à la foule, & dans un cabinet ſolitaire j'écrivis ce ſonge.

## DE LA ROYAUTÉ.

# DE LA ROYAUTÉ
## ET DE LA TYRANNIE.

### *SONGE III.*

JE rêvois que j'étois errant, fugitif, déguiſé ſous de vils habits, manquant d'aſyle & preſque de pain. Je traverſois tantôt des villes ſuperbes, tantôt des villages ruinés; je ne tendois point une main ſuppliante, je conſervois ma fierté; le pain dont je me nourriſſois étoit le fruit de mes travaux, & je le mangeois avec le ſecret contentement de ſentir que je me ſuffiſois à moi-même. Dans cet état d'humiliation, & non de baſſeſſe, je méditois ſur les devoirs des ſouverains, ſur les moyens de rendre un peuple heureux. Au ſein du malheur, mes penſées étoient plus élevées, plus droites & plus pures. Souffrant, j'apercevois mieux ce que l'homme doit à l'homme; je contemplois le riche, & je diſois en moi-même: O malheureux! l'or t'a fait une ame métallique! De quelle foule de ſentimens te prive ta triſte opulence! Chaque jour tu t'endurcis, & moi, les larmes que je répands ſont chaque jour plus déli-

cieuſes ; dévore lâchement la ſubſiſtance commune, tandis que l'utile exercice de mes bras affermit la ſanté de mon corps & celle de mon ame. Si jamais tu es doué du don de ſentir, alors tu rougiras en ma préſence.

Las, fatigué, j'entrai ſous le toit d'un laboureur, où quelques indigens, de mœurs ſimples & pures, m'offrirent une natte pour y repoſer. Je me formois ſur ce miſérable lit une douce image d'un véritable roi, rendant ſes peuples heureux, maître de lui-même, & chéri de tous ſes ſujets ; c'eſt le malheureux qui ſonge le plus fréquemment au père de la patrie. Cette aimable chimère me faiſoit oublier mes maux.

Je partis, après avoir remercié mes hôtes, & le lendemain je me trouvai dans une eſpèce de forêt fort rude à traverſer ; je m'égarai. J'errois dans le plus chaud du jour, lorſque j'aperçus ſur une éminence quelques chênes preſſés qui formoient un petit bois touffu. J'y portai mes pas pour tâcher de découvrir de ce lieu quelque route. J'y vis une femme d'un âge avancé, mais d'une ſanté ferme & vigoureuſe : elle étoit aſſiſe ſur une colonne rompue ; ſon front couvert de cicatrices, n'en étoit pas moins fier, moins redoutable ; quelques cheveux blancs épars flottoient ſur ſes épaules, & ſes rides imprimoient le reſpect. Je marchai

vers elle, & j'allois lui adreſſer la parole, lorſqu'elle me dit : Je t'attendois, toi qui connois le courage, toi qui as combattu l'adverſité; ces mains endurcies au travail me plaiſent; ce n'eſt point à des mains efféminées que je dois remettre un pénible emploi; la force de l'ame tient à un corps robuſte. Tu vois auprès de moi l'héritier d'un vaſte empire; il doit être ſouverain d'un riche pays, commander à un peuple docile, vaillant & fidèle. Quels pièges pour ſon orgueil ! Mais il peut aujourd'hui connoître la vérité, & je lui dois un grand exemple. C'eſt toi que les dieux ont choiſi pour le conduire au ſommet de cette montagne eſcarpée que tu découvres d'ici. C'eſt-là qu'un tableau fidèle doit ſe préſenter à ſes regards. A ton approche, tous les obſtacles tomberont; il verra comme il doit régner; & s'il mépriſoit cette leçon vivante.... Mais il ne la mépriſera point.

A ces mots, je pris le jeune prince par la main; il me la tendit lui-même d'un air doux & affable. L'orgueil ne me fit point accepter ce noble emploi; mais je me diſois : Ah ! je puis enfin montrer la vérité à ce prince que j'aime : qui ſait ſi mes paroles ne germeront point dans ſon cœur, s'il ne les oppoſera pas un jour au langage empoiſonné des courtiſans ? Qui ſait ſi je ne pourrai

pas ſauver mes malheureux compatriotes des horreurs de la misère qui m'environne aujourd'hui ? Un ſeul homme peut opérer le bonheur de vingt millions d'autres. O touchante perſpective ! la phyſionomie du jeune prince étoit noble, intéreſſante ; ſon front portoit une certaine empreinte de mélancolie douce qui, à ſon âge, annonçoit une ame forte, peut-être déjà épouvantée de l'étendue de ſes devoirs. Il jeta ſur moi un regard de bonté, & me dit : Ami que les dieux daignent me donner, tu te rends l'interprète du peuple ; je dois t'écouter favorablement ! Tu ſoupires ? Tu me plains, ſans doute, d'être un jour deſtiné à régner ! Je veux, de ce moment, rechercher le commerce des ſages ; je veux puiſer dans leurs leçons la force de commander aux autres & à moi-même : que leur expérience m'inſtruiſe. Apprends-moi de bonne heure à mépriſer la molleſſe, à ſévir contre la flatterie, à la reconnoître, quelque déguiſée qu'elle ſoit. Si je me trouve entraîné malgré moi vers cette pente facile & malheureuſe, où tombent tant de ſouverains, que j'aie le bonheur de trouver un homme ferme & ſenſible, dont l'ame vraiment libre oſe me tirer de mon aſſoupiſſement ; qu'il produiſe à mon oreille l'accent vainqueur de la vérité ; qu'il ne craigne point de me déplaire : je chérirai ſa franchiſe....

Prince, lui répondis-je, lorſque vous ſerez aſſis ſur le trône; il ne ſera plus tems d'entendre cette vérité que vous cherchez; elle ſe voilera ſous le vêtement de l'éloquence même : elle ne ſera plus qu'un vain ſon, qu'un inutile appareil.... Profitez des momens que les dieux vous accordent, & ſongez qu'ils ne reviendront jamais. Qu'eſt-ce que ma foible voix? Eh! lorſque vous percez les flots d'un peuple attentif à lire ſur votre viſage quelques indices de ſes futures deſtinées, conſidérez les regards avides qui fondent ſur vous de toute part : ils vous parlent hautement, ils vous parlent éloquemment, ils vous crient : O toi, qui ſeras dépoſitaire de notre bonheur, daigne étudier tes devoirs pour les remplir un jour! En ce moment, l'homme vertueux vous contemple, & voudroit faire paſſer dans votre ame le feu généreux qui l'anime. L'homme inſtruit voudroit vous donner toutes ſes connoiſſances, le philoſophe ſa modération & ſes lumières, le ſage ſon héroïſme & la ſimplicité de ſes mœurs, & le malheureux dit tout bas : O ciel! donne-lui mon cœur, & l'heureuſe facilité de répandre des larmes. Sentez de bonne heure le prix de ces regards; écoutez cette voix de la multitude; elle doit augmenter dans tout cœur bien né, l'amour de la gloire & la crainte de la honte.

Le jeune prince me ſerra la main ſans me répondre. Nous marchâmes quelque tems, & nous nous trouvâmes au haut d'une montagne élevée : d'un côté, elle étoit bordée de précipices affreux, & ſous nos pieds un fleuve mugiſſant ſe perdoit avec un bruit horrible dans un abyme ouvert, & retentiſſant au loin d'un fracas formidable.

Cette montagne portoit ſon front dans la nue; de ſorte qu'en la conſidérant d'en-bas, on n'y diſtinguoit qu'un ſommet : mais du même pied s'élevoit une double cime, dont l'une étoit ſéparée de l'autre par une fort grande diſtance. D'un côté étoit le ſéjour de la Royauté, de l'autre celui de la Tyrannie. Chacune de ces cimes avoit un ſentier par lequel on y montoit : l'un étoit sûr, ſans péril; les acclamations du peuple accompagnoient les pas de ceux que le ciel avoit choiſis pour le franchir. L'autre étoit pénible, difficile, ſanglant : l'audace, l'imprudence, ſources des plus affreux revers, étoient les ſeuls guides des ambitieux qui, pour leur malheur, oſoient y mettre un pied téméraire.

Ces deux cimes paroiſſoient réunies à l'œil qui les contemploit de loin : mais de près la différence ſe faiſoit ſentir; elles paroiſſoient extrêmement éloignées. Celle de la Royauté s'élevoit dans

un air pur, au-deſſus des nuées, des orages & des tempêtes. L'autre ſe trouvoit dans la région des tonnerres, plongée entièrement dans l'épaiſſeur des nuages ténébreux que perçoient les feux terribles de la foudre.

Je dis au jeune prince que je conduiſois par la main : Le ciel permet que vous aperceviez des différences cachées aux monarques imprudens ; approchez, voyez cette femme d'une taille majeſtueuſe & d'une figure charmante, aſſiſe ſur ce trône éclatant, vétue d'une robe blanche ; ſon ſceptre eſt un caducée de paix. De même que le ſoleil vivifie la terre, ainſi ſes regards protègent les empires, y portent la félicité & l'abondance ; elle eſt adorée des gens de bien, elle leur inſpire la confiance, & les méchans ſont les ſeuls qui la haïſſent.

A ſa vue, le reſpect fit rougir le jeune prince. Il lui rendit ſes hommages, tels qu'un fils bien né les doit à une mère vénérable ; elle étoit pleine de graces & de majeſté, ſon viſage ne changeoit jamais. La colère ou la vengeance n'en défiguroient point les traits ſacrés ; ſon règne étoit celui du ſiècle d'or, la clémence étoit ſa vertu diſtinctive ; elle étoit ſatisfaite d'occuper un trône, parce que c'étoit la plus belle place dans l'univers pour faire le plus de bien poſſible. Elle aimoit les ames

libres, auſſi avoit-elle des héros pour ſujets. L'honneur, le mérite, la vertu, tels étoient ſes courtiſans. Près d'elle on voyoit la gloire & le repos; le fort lion repoſoit à ſes pieds; des monceaux d'or & d'argent environnoient ſon trône; la déeſſe en formoit un fleuve d'un cours libre, qui, également diſtribué, arroſoit les parties les plus éloignées de ſon royaume : mais elle étoit moins touchée de ces métaux, que des beaux fruits de la terre, qu'elle cueilloit avec une joie ouverte; elle les conſidéroit comme les ſeules & véritables richeſſes; & tandis que les monumens pompeux des arts s'offroient en foule à ſes regards, elle les arrêtoit avec bien plus de complaiſance ſur un citoyen qui, appuyé ſur le ſoc de la charrue, traçoit dans les champs un ſillon fertile. Ses ſujets formoient un rempart impénétrable autour de ſa perſonne, & les armées ennemies fuyoient devant eux, comme les corbeaux fuient devant le roi des airs.

Le jeune prince me demanda enſuite quelles étoient les femmes dont la Royauté étoit entourée. Qu'elles ſont belles! s'écria-t-il; qu'elles ont de douceur & de nobleſſe! Celle qui eſt aſſiſe à droite, lui dis-je, dont le regard annonce tant de candeur & de fermeté, c'eſt la Juſtice. Voyez avec quel zèle & quelle promptitude elle ſecourt

cet homme foible contre les attentats de cet homme robuſte ; voyez comme elle punit ce dernier ſans courroux & ſans haine. Conſidérez à ſes côtés cette femme ſi noblement vêtue, à l'air ouvert, au ſourire gracieux ; c'eſt la Paix, l'aimable Paix : aſſiſe ſur un faiſceau de lances briſées, elle préſente un miroir à la Fureur ſanglante, qui frémit en contemplant ſes propres traits. Plus loin, cet homme dont les bras ſont ſi nerveux, dont le corps paroît plein de force & de courage, qui porte des cheveux blancs, s'appelle *Nomos* ; tout ploie ſous ſon ſceptre, grand & petit, riche & pauvre. Inflexible en ſon équité, il traîne au ſupplice ce ſatrape exacteur ; il fait tomber cette tête odieuſe qui n'avoit roulé que des projets ſanguinaires ; il veille ſans ceſſe, & ſon œil ne peut ſe fermer, qu'auſſitôt la confuſion & le trouble ne prennent la place de l'ordre & de l'harmonie. C'eſt le ſeul miniſtre de la Royauté ; elle ne peut en avoir de plus fidèle ; c'eſt le ſeul conſeil qu'elle écoute, elle ne peut en écouter de plus ſage : la déeſſe éclairée s'appuie ſur ſon bras, & n'oſe rien entreprendre ni rien réſoudre ſans lui. Ses oreilles s'ouvrent à la plainte ; elle conſidère moins l'éclat du rang, que l'importance du dépôt, & ſa couronne n'a de majeſté qu'autant qu'elle ſert au bien de l'état.

Le jeune prince contemploit toutes ces choſes avec la plus grande attention. Je le laiſſai ſe remplir de ce ſpectacle, content de voir qu'il imprimoit avec plaiſir dans ſa mémoire ce qui pourroit ſervir un jour à la félicité d'un peuple entier. Au fort de ſes réflexions, je le ſaiſis précipitamment par le bras. Deſcendons, lui dis-je; venez voir cette autre déeſſe, pour laquelle tant d'hommes ſont ſi follement paſſionnés, qu'ils commettent mille forfaits ſans remords, qu'ils s'égorgent miſérablement les uns les autres, qu'ils ſe dreſſent toutes ſortes de pièges, les fils contre leurs pères, les pères contre leurs enfans, les frères contre leurs frères. Inſenſé! ils deſirent comme un bonheur le plus grand des maux, ce pouvoir arbitraire, ſource de tous les égaremens & de tous les malheurs.

D'abord le chemin nous parut bien ouvert; mais à meſure qu'on avançoit, les abymes s'ouvroient à nos côtés; nous nous engageâmes dans des routes tortueuſes, qui toutes aboutiſſoient à d'affreux précipices; les ronces & les épines retardoient notre marche. Bientôt les ſentiers ſe montrerent arroſés de ſang & couverts d'hommes égorgés; le jeune prince voulut reculer. Jamais, dit-il, je ne paſſerai par ce chemin horrible; mon cœur ſe ſoulève..... Les dieux le veulent, lui

répondis-je, vous n'y paſſerez que pour le contempler; & l'émotion terrible & ſalutaire qu'il vous cauſera, vous ſera à jamais utile.

Nous parvînmes au ſommet : nous trouvâmes la Tyrannie aſſiſe ſur un trône qu'elle avoit affecté ridiculement d'exhauſſer. Elle compoſoit ſon viſage & ſon geſte ; & faiſoit tous ſes efforts pour reſſembler à la Royauté. Elle s'imaginoit que ſon diadême étoit plus riche & plus reſpectable, parce qu'il étoit ſurchargé d'or, de diamans, & peint de mille couleurs : elle croyoit ſon trône ſuperbement affermi ſur des colonnes de marbre & d'ivoire ; mais ſa baſe peu ſolide étoit mobile & chancelante ; elle s'enorgueilliſſoit puérilement de ſa pourpre, de ſon ſceptre, de ſa couronne ; elle ne voyoit que cet appareil extérieur qui enfloit ſon cœur, comme un enfant qui, étant paré, s'eſtime plus grand.

Tout reſſentoit autour d'elle l'orgueil, l'oſtentation, la molleſſe, la prodigalité, le luxe inſolent. Elle tenoit un faiſceau de ſceptres, mais avec un effort qui lui donnoit un air de gêne & de contrainte ridicule. Elle voulut nous ſourire gracieuſement ; mais ſon ſourire forcé nous découvrit ſon ame fauſſe, petite & cruelle ; ſon geſte n'avoit rien de noble ; tout en elle, malgré ſes faſtueux habillemens, annonçoit quelque choſe

de bas; la terreur ſe peignoit dans ſon regard effaré. Elle ne faiſoit rien avec aſſurance, rien avec dignité; elle affectoit de traiter avec hauteur & mépris ceux qui l'approchoient, croyant que tel étoit le caractère de la grandeur; mais elle ſe rendoit encore plus odieuſe que redoutable.

Nous la conſidérâmes long-tems; elle ne reſtoit pas un inſtant tranquillement aſſiſe. Tantôt elle ſe levoit, le front pâle, & croyant déjà ſentir le fer vengeur pénétrer dans ſon cœur; tantôt ſes yeux étinceloient d'une rage ſecrète, & elle frémiſſoit elle-même des crimes qu'elle alloit ordonner. Elle accumuloit baſſement l'or dans ſon ſein, puis le répandoit avec profuſion ſur les plus viles créatures, complices & miniſtres de ſes attentats. Le lendemain, elle ſe précipitoit en brigand, ſur une troupe indigente; elle extorquoit la plus vile monnoie, l'enlevant ſans remords, quelque mince que fût la ſomme.

Sa cour étoit celle des furies. Nous vîmes la Cruauté, la Violence, l'Injuſtice & le Fanatiſme ſecouant ſa torche ardente. Ce dernier la favoriſoit pour augmenter ſa propre autorité; & cette autorité une fois établie, il menaçoit la Tyrannie elle-même, & lui diſputoit le ſang des peuples. Toute cette troupe conjurée contr'elle, en ſe déchirant de leurs mains impies, cherchoit à lui

faire ſentir tous les maux dont elle devoit être la victime. La crainte, l'inquiétude, la défiance, la fureur écartoient de ſes yeux les pavots du ſommeil; elle ſacrifioit ſes eſclaves à ſa famille, les finances à ſes fantaiſies, l'état & ſa cour à ſa perſonne. Une tête de Meduſe couvroit ſa poitrine; la moindre aſſociation la faiſoit trembler, & dès que deux citoyens ſe parloient à l'oreille, elle les ſéparoit. La Flatterie, toujours debout, lui parloit à l'oreille, & lui inſinuoit ſon poiſon actif. Plus il étoit groſſier, plus il paroiſſoit fait pour plaire à cette vile déeſſe. J'aperçus Machiavel caché derrière ſon trône, & qui lui parloit tout bas.

Elle frappoit des coups redoublés ſur une multitude enchaînée & gémiſſante. Ces malheureux ſe débattoient toujours, ſur le point de trancher leurs liens avec le fer.

Prince, m'écriai-je, voyez laquelle des deux déeſſes vous ſemble préférable. Ah! la première, me répondit-il, me charme & m'enchante; elle attire avec complaiſance le regard des dieux; elle mérite les hommages des mortels; mais celle-ci me fait horreur, & ſa ſcélérateſſe m'inſpire une indignation ſi forte, que ſi votre bras veut ſeconder mes foibles mains, nous allons la précipiter du haut de ce rocher... O noble tranſport! vertueux héroïſme! Prince, attendez encore, attendez, &

la juſtice des dieux ne tardera pas à ſe manifeſter. Hélas ! quelquefois la vertu nous égare. Nous voulons hâter ce que le ciel conduit avec une ſage lenteur ; il fait deſcendre la Tyrannie ſur la terre pour en châtier les crimes. Mais il n'eſt plus d'Hercule, à qui l'empire de l'univers ſoit confié. Ce demi-dieu, protecteur du genre humain, parcouroit le globe, non pour y exterminer des animaux cruels (car la férocité des lions, des tigres, des panthères, des hiennes n'eſt rien auprès de l'exécrable abus du pouvoir), mais il voyageoit pour terraſſer les tyrans aſſis ſur les trônes, pour frapper ces monſtres couronnés qui corrompent les doux bienfaits de la nature, qui font gémir des milliers d'hommes ſous la voûte éclatante du firmament, au milieu des tréſors de la terre, & parmi les miracles de la création. Par-tout où il trouva la Royauté il l'honora, il la combla de louanges, il apprit aux hommes à la chérir comme la protectrice aimable & ſouveraine des états, comme la rémunératrice de la vertu, comme l'effroi du crime. C'eſt par-là qu'Alcide mérita les reſpects du monde entier ; c'eſt par-là qu'il eſt digne de ſervir de modèle à celui que le ciel favoriſera du bonheur de pouvoir l'imiter.

En deſcendant, je fis remarquer au jeune héros que la côte de la montagne où étoit aſſiſe la pâle

Tyrannie, étoit eſcarpée tout autour, & creuſée en-deſſous juſques ſous le trône. Tout-à-coup nous entendîmes des grands cris, & nous vîmes cette partie peu à peu s'ébranler, ſe détacher & fondre avec un bruit horrible dans les abymes qui l'environnoient, comme un rocher énorme, élevé ſur l'Océan, tombe & perce en un clin-d'œil la vaſte profondeur des mers. La Tyrannie & ſes filles abominables furent écraſées dans cette chûte ſoudaine & rapide. Mille acclamations d'alégreſſe & de joie, élancées vers les cieux, annoncèrent la délivrance de la terre.

Cette route nous avoit beaucoup fatigués. Le jeune prince me dit : mon eſtomac eſt à jeun ; je voudrois pouvoir appaiſer ma faim ; je ne vois que des rochers. Je lui montrai quelques cabanes lointaines. Marchons, lui dis-je, de ce côté ; nous pourrons y trouver ce que nous deſirons. La déeſſe m'avoit fait ma leçon, & j'avois mes vues. Je fis entrer le prince dans la première cabane qui ſe préſenta. Il aperçut trois enfans en bas âge & demi-nus, qui ſuçoient à l'envi l'un de l'autre une pomme ſauvage. Avez-vous du pain à nous donner ? leur demandai-je. Pour toute réponſe, ces enfans répandirent des larmes. Eh quoi ! pourſuivit le prince étonné, interdit, effrayé, point de pain ici ! D'où vient cette affreuſe misère ?

Alors une voix languiſſante ſortit du fond ténébreux de cette chaumière, & dit : nous ſavons bien labourer la terre, en faire ſortir les moiſſons; nous ſavons ſupporter les travaux les plus rudes & qui renaiſſent avec chaque ſoleil; nous entaſſons le bled dans les greniers publics : mais nous ne mangeons point de pain; ou ſi nous en mangeons, il eſt noir, mal pêtri & formé de cette partie groſſière qu'on deſtine aux plus vils animaux.

Eh quoi! dit le jeune prince, ces campagnes ſont abondamment fertiles, le courroux du ciel n'eſt point deſcendu ſur la terre, aucun orage deſtructeur n'a renverſé les épis nourriciers; je vois des pyramides de bled répandues dans ces vaſtes plaines..... Des hommes, reprit la voix gémiſſante, plus cruels que l'intempérie des ſaiſons, nous voient le front pâle, les membres exténués, ſans ſonger à nos beſoins, & ils nous parlent encore de leurs beſoins imaginaires, enfans de leur dure & miſérable vanité. Plus nous ſommes malheureux, plus nous ſommes loin d'eux; ils ne redoutent ni les accès de notre déſeſpoir, ni l'inſtant du trépas qui finira nos peines & nos ſervices, bien sûrs de retrouver dans la foule nombreuſe des indigens, beaucoup plus d'eſclaves qu'ils n'en ſauroient perdre. C'eſt à force de nous ſurcharger de travaux, & de diminuer notre nourriture

nourriture, que ces grands compoſent leur opulence, dont ils jouiſſent ſans remord, & qu'ils conſument dans une amère dériſion ſur notre état.

O ciel! s'écria le jeune prince en pleurant; & il ſe jeta dans mes bras. Où m'as-tu conduit? Sans doute c'eſt parmi les malfaiteurs qui expient les crimes contre la ſociété. Non, ce ne peut être ici que le ſéjour des criminels..... Ils ne ſont point coupables, repris-je; mais l'indigence eſt regardée du même œil que le crime. Voyez cette chaumière ouverte à tous les vents, ces vils meubles échappés à des mains barbares, ce triſte foyer où fument quelques feuilles deſſéchées; approchez, & touchez de vos mains cette paille humide & à demi-pourrie..... Vous friſſonnez. Là repoſe une mère qui a nourri de ſon lait ces mêmes enfans qui un jour verſeront tout leur ſang pour vous..... Arrête; je t'entends, s'écria le jeune prince, en ſe cachant le viſage des deux mains. O ciel! accorde-moi les moyens de réparer d'auſſi funeſtes déſaſtres.

Le ciel, repris-je, favoriſe les deſſeins généreux, il leur prête une force victorieuſe; & le monarque qui poſsède les qualités d'un ſouverain, eſt preſqu'aſſuré de voir ſes projets heureuſement couronnés. Un jour, vous ſerez aſſis ſur le trône;

on vous fatiguera les oreilles de mille maximes politiques ; ſouvenez-vous alors que vous avez eu faim, & que vous avez trouvé des malheureux hors d'état de vous préſenter de quoi l'appaiſer. Établiſſez l'impôt ſur le luxe, & non ſur les beſoins de la vie ; qu'il frappe directement la tête dure du riche, & non la tête ſenſible du pauvre ; que votre objet ſoit de faire jouir chaque particulier de la richeſſe de l'état, & que cette richeſſe ne ſoit point aſſiſe ſur la misère commune. Les moyens s'offrent en foule ; la gloire, la grandeur, la puiſſance d'un royaume, vains mots qui diſparoiſſent auprès des noms ſacrés de liberté, d'aiſance, de bonheur des ſujets. La duplicité cherchera des raiſons ſpécieuſes pour plâtrer la vérité ; elle eſt ici ; elle vous parle entre cette femme mourante & ces innocens qui languiſſent. Que cette image, auſſi forte qu'elle eſt vraie, ne ſorte jamais de votre mémoire ; oppoſez-la ſans ceſſe à ces détours ſubtiles & recherchés, qui ne ſont que l'invention du fourbe & celle du méchant. Dites, en voyant une table faſtueuſe : il eſt des hommes qui ſouffrent la faim ; dites avant de repoſer votre tête ſur le duvet : il eſt des hommes qui n'ont que la terre pour lit, & ces hommes m'ont rendu dépoſitaire de leur bonheur. Alors le trait actif & pur de ce ſentiment généreux qui

naît dans les grands cœurs, embraſera votre ame toute entière; alors la félicité des peuples coulera de votre bouche avec vos paroles vivifiantes, & vous ſentirez la joie de relever une famille obſcure qui vit à deux cents lieues de vous, qui ne vous a jamais vu, & qui vous bénira comme elle bénit l'Être ſuprême, ſur les ſeuls témoignages de ſa bienfaiſance. Songez que vous ſerez un grand roi, & que vous en aurez accompli tous les devoirs, lorſque votre œil aura percé ſous le chaume obſcur où vit l'homme laborieux, & que vous aurez répandu autour de lui la ſubſiſtance qui lui eſt bien due, après avoir aſſuré celle de vos ſujets. Cent batailles gagnées, tous les monumens pompeux des arts, toutes les productions du génie ne vaudront pas, aux yeux de Dieu & des hommes, cette gloire facile, ſimple & pure. Voilà la gloire véritable, & toute autre eſt fauſſe, illuſoire & paſſagère. Que vous dirai-je de plus? l'état eſt une chaîne immenſe dont vous formez le premier anneau; ſi vous ne voulez pas qu'elle ſoit rompue, que votre anneau ſoit uni fortement au dernier; alors nulle puiſſance ne pourra briſer cette étroite alliance; elle triomphera du tems, parce que les générations qui ſuccéderont à la génération préſente, hériteront de ſon amour, de ſon reſpect & de ſon dévouement, ſeuls gages

de votre félicité : une égale & mutuelle confiance du ſouverain & du peuple, telle eſt la baſe éternelle des empires.

J'achevois ces mots, lorſqu'une ombre perça la terre & parut devant nous. Cette ombre étoit voilée; mais elle portoit un diadême. Elle dit à ce jeune héros, d'un ton majeſtueux & qui n'avoit rien d'effrayant : O vous! qui devez occuper le trône que j'ai occupé, écoutez les avis d'un monarque & d'un père.. J'avois de la fermeté dans le caractère, de la hauteur dans l'eſprit, de la grandeur dans les projets : j'étois naturellement fier, paſſionné pour la gloire; mais je n'en avois pas des idées parfaitement juſtes; j'ai pris pour la gloire ce qui n'en étoit que le fantôme; j'ai travaillé pour la ſplendeur de la nation : je l'ai reconnu trop tard, j'ai moins fait pour ſon bonheur. Que n'ai-je préféré l'utilité ! Cette ambition qui ſéduit tous les rois m'a aveuglé. Il me manquoit ces principes de gouvernement que l'orgueil n'a jamais trouvés, & qui ne ſe découvrent qu'à ceux qui ne ſont point nés pour le trône. Que ne ſuis-je né du moins dans le ſiècle éclairé où vous devez régner ! Je n'aurois eu qu'à appliquer au ſyſtême du gouvernement ces principes féconds, tous détaillés, tous préſentés avec cet éclat que ne ſoupçonnoit pas même le ſiècle où je vivois : j'aurois moins

erré ſur le choix des moyens, j'aurois donné moins d'attention à ce qui ne méritoit que le mépris; j'aurois ſenti ma force véritable. Je l'ai ignorée, & cependant j'ai été long-tems vainqueur & redoutable. Les revers m'ont appris ce que les hommes m'avoient caché; j'ai découvert dans l'adverſité ce que ſoixante années n'avoient pu m'apprendre. J'ai vu qu'il falloit au trône une baſe raiſonnée; il étoit trop tard; la mort vint déchirer mon diadême. Si les dieux renouoient le fil de mes jours, au lieu de porter le nom de grand, j'ambitionnerois celui de ſage; je connoîtrois qu'il eſt un art de régner, que cette étude profonde ne ſe puiſe point dans les cours, mais dans les penſées des hommes qui aiment le genre humain & qui ont plaidé ſa cauſe à la face de l'univers. Vous devez être un jour à la tête du plus heureux gouvernement; vous aurez à conduire un peuple actif & docile, quelquefois fier, jamais intraitable, brave, fidèle, toujours bon, adorant ſes rois, même avant de les connoître; c'eſt à vos regards à féconder ſes talens & ſes vertus. Un coup-d'œil de maître ſuffira pour les enflammer d'un feu nouveau; vous n'aurez qu'à vouloir, & vous remuerez tous les cœurs.....

Le jeune prince s'inclina pour embraſſer cette ombre ſacrée; mais auſſitôt elle rentra dans le ſein

de la terre. Tout ému, il ſe rejeta dans mes bras, comme pour recevoir quelque conſolation de l'immenſe fardeau dépoſé entre ſes mains. Je lui dis : Prince, l'hiſtoire fidèle de ce grand roi, bien méditée, eſt un phare lumineux pour tous ſes ſucceſſeurs ; ſes fautes ſont éloquentes. Que puis-je y ajouter ? Vous êtes dans un champ où la raiſon a fait croître de grandes vérités ; les grandes vérités une fois connues excitent dans les cœurs bien nés une certaine chaleur mêlée d'admiration & d'amour. En les adoptant, vous autez préparé à la légiſlation la route la plus sûre & la plus facile. Qui eſt-ce qui parle avec force au peuple ? Qui eſt-ce qui le fait obéir ? Qui lui rend la ſoumiſſion chère & lui en fait un devoir ſacré ? Qui l'oblige à faire ſans effort les ſacrifices les plus tares ? C'eſt la raiſon publique, c'eſt elle qui parle & qui perſuade. Voilà le maître abſolu qui doit monter ſur la tribune ; chaque citoyen ſaiſira pour lors avec avidité ce qui ſera relatif aux intérêts de la patrie, & les eſprits ſeront éclairés, les cœurs puiſſamment remués, & les volontés entraînées par une puiſſance d'autant plus forte qu'elle n'aura rien d'arbitraire.

Conſultez cette volonté générale ; faites ſentir moins votre pouvoir que celui de la loi. Les lumières ſont généralement répandues, & vous

devez vous en féliciter. Rien de ſi facile à bien gouverner qu'un peuple qui penſe ; il a des principes, il connoît ſes devoirs, il eſt une barrière qu'il ne rompt jamais. Vous êtes maître d'exalter en lui le ſentiment vif de l'honneur, & de le porter aux plus grandes choſes ; pour cet effet, que vos regards diſtinguent les talens avant les richeſſes, les vertus avant la naiſſance, le commerce & l'induſtrie avant les arts frivoles. Reſpectez dans chaque citoyen le courage, l'intégrité, & cet enthouſiaſme que lui inſpire l'amour du bien public ; qu'aucun état ne ſoit avili, afin que chaque homme ſoit content. Vous n'aurez guère de triſtes préjugés à combattre ; vous êtes dans un tems où vous pourrez beaucoup oſer ſans porter de préjudice à la vaſte machine de l'état. Le ſiècle a cette maturité où, pour cueillir, on n'a beſoin que de porter la main au fruit. Votre raiſon, ſe joignant à la raiſon publique, aura ſur tout une force extraordinaire. Des tyrans ont adopté cette maxime, « diviſe pour régner » ; adoptez celle-ci, plus juſte & plus vraie, « anobliſſez vos ſujets, » pour qu'ils vous aiment davantage, & que vous » ſoyez plus fort par eux ».

Le génie de chaque ſiècle, dans tous les tems, a maîtriſé juſqu'aux ſouverains. Prince, connoiſſez le vôtre : il eſt aujourd'hui deux maîtres de

l'univers, le Pouvoir & le Génie; vous tenez le premier; l'autre ſe préſente à vous pour vous ſervir : daignez le faire aſſeoir à vos côtés; ayez alors ce deſpotiſme vertueux qui agit avec fierté & ſans reculer d'un pas, lorſqu'il eſt queſtion des intérêts de l'humanité, qu'il faut ſouvent ſervir malgré elle. Je ne vous parle point de récompenſe; il n'en eſt point d'aſſez digne ſur la terre pour l'homme qui fait le bonheur des hommes..... Je m'éveillai en prononçant ces paroles, & dans l'eſpérance de voir mon ſonge ſe réaliſer un jour (1).

(1) J'ai publié ce ſonge en 1768.

# D'UN MONDE HEUREUX.

## *SONGE IV.*

Je crus, en rêvant, me trouver dans un temple ſolitaire, je vis venir à moi une eſpèce de fantôme; mais en s'approchant, ſa taille ſe deſſina & devint plus qu'humaine : ſa robe tomba majeſtueuſement ſur ſes pieds; ſix ailes, plus blanches que la neige, & dont les extrémités étoient dorées, couvrirent une partie de ſon corps : alors je le vis quitter la ſubſtance matérielle qu'il avoit priſe pour ne pas m'effrayer : ſon corps ſe colora comme l'arc-en-ciel. Il me ſaiſit par les cheveux, & je ſentis ſans effroi que je traverſois les plaines éthérées, avec la rapidité d'une flèche qui part d'un arc tendu par un bras ſouple & nerveux.

Mille mondes enflammés rouloient ſous mes pieds; mais je ne pouvois jeter qu'un regard rapide ſur tous ces globes diſtingués par des couleurs frappantes qui les diverſifioient à l'infini.

Tout-à-coup j'aperçus une terre ſi belle, ſi floriſſante, ſi féconde, que je ſentis un vif deſir d'y deſcendre. A l'inſtant mes ſouhaits furent exaucés : je me ſentis porté doucement ſur ſa

ſurface, je fus plongé dans une atmoſphère embaumée, & à la naiſſance de l'aurore je me trouvai aſſis ſur un ſiège de gazon : j'étendis mes bras en ſigne de reconnoiſſance vers l'envoyé céleſte : il me montra du doigt un ſoleil reſplendiſſant, & s'élançant vers lui, il entra & ſe perdit dans ſon diſque enflammé.

Je me levai, & je me crus tranſporté dans le jardin d'Eden. Tout inſpiroit à l'ame une douce tranquillité. La paix la plus profonde couvroit ce globe ; la nature y étoit raviſſante & incorruptible : une fraîcheur délicieuſe tenoit mes ſens ouverts à la joie ; une odeur ſuave couloit dans mon ſang avec l'air que je reſpirois ; mon cœur, qui treſſailloit avec une force inaccoutumée, entroit dans une mer de délices ; & le plaiſir, comme une lumière immortelle & pure, éclairoit mon ame dans toute ſa profondeur.

Les habitans de ce ſéjour heureux s'avancèrent au-devant de moi : après m'avoir ſalué, ils me prirent par la main. Leur phyſionomie noble inſpiroit le reſpect & la confiance : l'innocence & le bonheur ſe peignoient dans leurs regards ; ils levoient ſouvent les yeux vers le ciel ; ils prononçoient un nom que je fus depuis être celui de l'Eternel, & des larmes d'attendriſſement inondoient leurs paupières.

Je me ſentis tout ému en converſant avec ces hommes ſublimes ; leur cœur s'épanchoit avec la tendreſſe la plus ſincère ; & en même tems la voix de la raiſon, voix majeſtueuſe & non moins attendriſſante, ſe faiſoit entendre à mon oreille charmée.

Je reconnus bientôt qu'une telle demeure ne reſſembloit pas à celle que je quittois. Une force divine me fit voler dans leurs bras : je voulus fléchir le genou devant eux ; mais relevé d'une main careſſante, & preſſé ſur le ſein qui renfermoit des cœurs auſſi nobles, je connus un avant-goût de l'amitié céleſte, de cette amitié qui uniſſoit leurs ames & qui compoſoit la plus belle portion de leur félicité.

Jamais l'ange des ténèbres, avec toute ſes ruſes, n'a découvert l'entrée de ce monde : malgré ſa malice vigilante & profonde, il n'a point ſu verſer ſes poiſons ſur ce globe fortuné ; la colère, l'envie & l'orgueil y ſont inconnus ; le bonheur de l'un fait le bonheur de tous ; un tranſport extatique élève ſans ceſſe leurs ames à la vue de cette main prodigue & magnifique qui raſſembla ſur leur tête les plus merveilleux prodiges de la création.

L'aimable matinée, de ſes aîles humides & dorées, diſtilloit les perles de la roſée de deſſus les arbuſtes & les fleurs, & les rayons d'un ſoleil

naiſſant multiplioient les couleurs les plus vives, lorſque je découvris un bois que rempliſſoit une douce clarté.

Là, des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe envoyoient au ciel des cantiques d'adoration; ils ſe rempliſſoient en même-tems de la grandeur & de la majeſté du Dieu qui rouloit preſque viſiblement ſur leur tête; car dans ce monde innocent, il daignoit ſe manifeſter par des traits inconnus à nos foibles yeux.

Tout annonçoit ſon auguſte préſence : la ſérénité de l'air, le coloris des fleurs, l'inſecte brillant, je ne ſais quelle ſenſibilité univerſelle, répandue dans tous les êtres, & qui vivifioient les corps qui en paroiſſoient le moins ſuſceptibles, tout donnoit des marques de ſentiment; & l'oiſeau arrêtant ſon vol au-deſſus de leur tête, ſembloit devenir attentif aux modulations touchantes de leur voix.

Mais quel pinceau exprimera le front raviſſant des jeunes beautés dont le ſein reſpiroit l'amour? Qui peindra cet amour dont nous n'avons point l'idée, cet amour qui n'a point de nom ici-bas, cet amour, partage des pures intelligences, amour divin, qu'elles ſeules peuvent concevoir & ſentir? La langue de l'homme ſe trouve impuiſſante & muette, & le ſeul ſouvenir de ces beaux lieux ſuſpend en ce moment toutes les facultés de mon ame.

Le ſoleil ſe levoit; le pinceau me tombe des mains. O Thomſon, tu n'as point vu ce ſoleil! Quel monde & quelle magnifique ordonnance! Je foulois, comme à regret, les plantes fleuries, douées, comme notre ſenſitive, d'un ſentiment vif & prompt : elles s'affaiſſoient ſous mes pas pour ſe relever plus brillantes, le fruit ſe détachoit mollement de la branche complaiſante; à peine il humectoit le palais, qu'on en ſentoit le ſuc délicieux couler dans ſes veines : alors l'œil plus perçant étinceloit d'un feu plus vif, l'oreille étoit plus gaie; le cœur qui s'épanouiſſoit ſur toute la nature, ſembloit poſſéder & jouir de ſa féconde étendue; le plaiſir univerſel ne cauſoit le tourment de perſonne; l'union multiplioit les délices, & l'on s'eſtimoit moins heureux par ſon propre bonheur que par celui des autres.

Ce ſoleil ne reſſembloit point à la lueur pâle & foible qui éclaire notre priſon ténébreuſe; on pouvoit le fixer ſans baiſſer la paupière; l'œil ſe plongeoit avec une ſorte de volupté dans ſa lumière douce & pure; elle récréoit à la fois la vue & l'entendement; elle paſſoit juſqu'à l'ame. Les corps de ces hommes fortunés en devenoient comme tranſparens : chacun liſoit alors dans le cœur de ſon frère les ſentimens de douceur & de tendreſſe dont lui-même étoit affecté.

De toutes les feuilles des arbriſſeaux que cet aſtre éclairoit, s'élançoient au loin des germes de matière lumineuſe, où ſe peignoient toutes les couleurs de l'iris : ſon front qui ne s'éclipſoit jamais étoit couronné de rayons étincelans que le priſme audacieux de notre Newton n'auroit point ſu décompoſer. Lorſque cet aſtre ſe couchoit, ſix lunes brillantes flottoient dans l'atmoſphère : leur marche, diverſement combinée, formoit chaque nuit un ſpectacle nouveau. Cette multitude d'étoiles qui nous paroiſſent jetées au haſard, ſe découvroient là ſous leur vrai point de vue, & l'ordre éclatant de l'univers apparoiſſoit dans toute ſa pompe.

Quand ſur cette terre heureuſe l'homme s'abandonnoit au ſommeil, ſon corps qui ne participoit en rien aux élémens terreſtres, n'oppoſoit aucune barrière à l'ame ; elle contemploit, dans un ſonge qui tenoit de la vérité, la région lumineuſe, trône de l'Eternel, où elle devoit bientôt s'élever. L'homme ſortoit d'un ſommeil léger, ſans trouble & ſans inquiétude ; jouiſſant de l'avenir par le ſentiment intime de l'immortalité, il s'enivroit de l'image d'une félicité prochaine, plus grande encore.

La douleur, ce réſultat funeſte de la ſenſibilité imparfaite de nos corps groſſiers, ne ſe faiſoit point connoître à ces hommes innocens : avertis

par une ſenſation légère des objets qui pouvoient les bleſſer, la nature les éloignoit du péril, ainſi qu'une mère tendre écarte ſon enfant du foſſé, en le tirant doucement par la main.

Je reſpirois plus librement dans ce ſejour de concorde & d'alégreſſe; mon exiſtence me devenoit chère : mais plus le charme qui m'environnoit étoit vif, plus mes idées ſe reportoient triſtement ſur le globe que j'avois quitté. Toutes les calamités de la race humaine ſe réunirent comme en un ſeul point pour affliger mon cœur, & je m'écriai douloureuſement : hélas, autrefois le monde que j'habite reſſembloit au vôtre, mais bientôt l'innocence, la paix, les plaiſirs purs s'évanouirent. Que ne ſuis-je né parmi vous! Quel contraſte! La terre qui fut ma triſte demeure, retentit ſans ceſſe de cris & de gémiſſemens : là-bas le petit nombre opprime le plus grand; le démon de la propriété infecte & ce qu'il touche & ce qu'il convoite. L'or y eſt un dieu, & l'on fait ſur ſes autels le ſacrifice de l'amour, de l'humanité, des vertus les plus précieuſes.

Frémiſſez, vous qui m'écoutez! Le plus grand ennemi de l'homme, c'eſt l'homme même; ſes chefs ſont ſes tyrans; ils veulent tout ployer ſous le joug de leur orgueil ou de leur caprice : les chaînes de l'oppreſſion s'étendent, pour ainſi dire,

d'un pole à l'autre; un monſtre, prenant le maſque de la gloire, a légitimé ce qu'il y a de plus effroyable, la violence & le meurtre; depuis la fatale invention d'une poudre enflammée, aucun mortel n'y peut dire : demain je repoſerai en paix, demain le bras du deſpotiſme n'écraſera pas ma tête, demain l'affreuſe douleur ne broyera pas mes os, demain les cris d'un déſeſpoir inutile ne ſortiront point de mon cœur oppreſſé, lorſque la tyrannie m'aura plongé vivant dans un cercueil de pierre.

O mes frères, pleurez, pleurez ſur nous! Non-ſeulement les chaînes & les bourreaux nous environnent; mais nous dépendons encore des ſaiſons, des élémens, des plus vils inſectes : la nature entière nous eſt rébelle; & ſi nous la domptons, elle nous fait payer cher les biens que le travail lui arrache. Le pain que nous mangeons eſt arroſé de notre ſueur & de nos larmes; des hommes avides viennent enſuite, & nous en raviſſent une partie pour le prodiguer à leurs complaiſans oiſifs.

Pleurez, pleurez avec moi, mes frères! La haine nous pourſuit, la vengeance aiguiſe dans l'ombre ſon poignard; la calomnie nous flétrit & nous ôte juſqu'au pouvoir de nous défendre; l'ami trahit notre confiance & nous fait maudir ce ſentiment conſolateur, & il faut vivre au milieu de

tous

tous les coups de la méchanceté, de l'erreur, de l'orgueil & de la folie.

Dans le tems que mon cœur donnoit un libre cours à ſes plaintes, je vis deſcendre du ciel des ſéraphins reſplendiſſans, & des cris d'alégreſſe s'èlevèrent dans toute la race de ces hommes fortunés. Comme je reſtois dans l'étonnement, un vieillard me dit : adieu, mon ami; l'inſtant de notre mort approche, ou plutôt l'inſtant d'une nouvelle vie. Ces miniſtres du Dieu clément viennent pour nous enlever de deſſus cette terre; nous allons habiter un monde plus parfait encore... Quoi, mon frère, lui répondis-je, vous ne connoiſſez point les agonies du trépas, cette angoiſſe, ce trouble, cette inquiétude qui accompagnent nos derniers momens?..... Non, mon fils, reprit-il; ces anges du ſeigneur, à une époque marquée, viennent nous enlever tous & nous ouvrir le chemin d'un monde inconnu, mais que nous apercevons par la conviction intime de la bonté & de la magnificence du Créateur, qui n'ont point de bornes.

Tout-à-coup un ſourire lumineux brilla ſur leurs lèvres; leur tête ſembloit déjà couronnée d'une ſplendeur immortelle; ils s'élevèrent légèrement de terre à mes regards; je preſſois pour la dernière fois leur main ſacrée, tandis qu'en ſou-

riant ils abandonnoient l'autre au ſéraphin, qui étendoit déjà ſes aîles pour les porter au ciel.

Ils s'envolèrent tous à-la-fois, comme une troupe de cygnes éclatans qui prennent leur eſſor & s'élèvent d'un vol majeſtueux & rapide au-deſſus du faîte de nos palais. Mes regards triſtement prolongés les ſuivirent dans les airs; leurs têtes vénérables ſe perdirent bientôt dans les nuages argentés; & moi, je reſtai ſeul ſur cette terre magnifique & déſerte.

Je ſentis que je n'étois pas encore fait pour l'habiter; je ſouhaitai de revenir ſur cette terre infortunée & expiatoire; & c'eſt ainſi que l'animal, échappé à ſon conducteur & ſorti de ſa loge, revient ſur ſes pas, ſuit les traces de ſa chaîne, baiſſe un front docile & rentre dans ſa priſon. Le réveil diſſipa une illuſion qu'il n'eſt pas permis à la foibleſſe d'une langue indigente de peindre dans tout ſon éclat : mais cette illuſion me ſera toujours chère; & appuyé ſur la baſe de l'eſpérance, je la conſerverai juſqu'à la mort dans le fond de mon cœur.

# L'ÉGOÏSME,

## *SONGE V.*

JE crus, en dormant, qu'un ſpectre vêtu de blanc me prenoit par la main. Sa main étoit froide, ſi froide, que je fis des efforts pour me dégager; mais le ſpectre plus fort m'entraîna, me fit paſſer ſous une voûte ſouterreine, longue, très-longue, au bout de laquelle ſe trouvoit une entrée étroite & fort baſſe : il me fallut baiſſer la tête ſous cette porte; après avoir rampé ſur les mains, j'entrai dans un endroit très-vaſte, mais ténébreux & lugubre.

Cet immenſe & triſte édifice n'avoit pour toute lumière que trois lampes ſuſpendues fort haut, & qui brûloient dans les voûtes. Auſſi les ténèbres l'emportoient ſur la clarté. En baiſſant les yeux, je vis des ſépulcres, des urnes cinéraires, des cercueils, des mauſolées rangés contre les murailles, & qui en ceignoient le vaſte contour.

Tout-à-coup une eſpèce de ſiège s'éleva au milieu de cette ſalle vide & ſpacieuſe : je vis un fantôme habillé de drap vert, & j'entendis une foule de peuple qui s'attroupoit vers une porte entr'ouverte.

Elle étoit gardée par une figure dont la taille étoit courte, la tête groſſe & peſante, l'air ignoble, les ongles crochus & pleins d'encre; elle parloit en ronflant; un hoquet continuel marquoit que ſa digeſtion étoit laborieuſe : ſur ſon front étoit écrit, Finance. De l'autre côté, une figure timide, sèche & louche, au regard aſſuré, malgré ſa misère & ſa maigreur, tenoit le ſecond battant. On liſoit ſur ſa joue droite qu'elle cachoit, Reſſource.

Toutes deux ouvrirent la porte à la multitude qui ſe preſſoit & ſe coudoyoit : les uns avoient une face enluminée, un ventre prodigieux, des jambes goutteuſes, le cou apoplectique. Les autres étoient maigres, efflanqués, portoient des mines blêmes avec des perruques plates & des manchons pelés.

Auſſitôt chacun de ces individus ſortit un ſac d'argent plus ou moins gros, & l'offrit preſqu'à mains jointes au fantôme, en lui demandant un parchemin paraphé. Chacun crioit : « Après moi » le déluge; je double mon revenu; je vivrai » ſans travailler; je déshérite tout ce qui m'ap» partient; j'augmenterai ma table; je nourrirai » des chevaux, & je ne me marierai point ». Un cri univerſel, qui avoit quelque choſe de lugubre & d'attriſtant, fit entendre de toutes parts : » Moi, » moi, moi, & encore moi, jamais autre que » moi » ! Ce moi terrible déchiroit l'oreille &

l'ame de tout le monde, & chacun le répétoit avec un tranſport effréné.

Les plus honteux ne crioient point, mais ils diſoient tout bas : » Que m'importe autrui? il » faut vivre pour ſoi : je vis pour moi, pour moi ». Et leurs lèvres, interprètes fidèles de leur cœur, répétoient inceſſamment ce monoſyllabe.

Le fantôme vert fit un ſigne, & ce fut à qui ſe précipiteroit vers lui. On verſa l'or & l'argent autour de ſon ſiège; bientôt il en fut environné juſqu'aux épaules, quoiqu'il eût huit coudées de haut. Alors il ſe leva, prit une dixième partie de cet argent, & le rejeta à ceux qui le lui avoient apporté; mais à meſure qu'il diſperſoit ce métal, pluſieurs individus tomboient & mouroient : auſſitôt les voiſins les rangeoient froidement & l'œil ſec dans les ſépulcres qui environnoient la ſalle.

Les ſurvivans ramaſſoient l'argent du décédé, & le rejetoient au tas en criant : « Moi, moi, » moi, rien après moi, ainſi que l'a dit & prati- » qué mon prédéceſſeur; ſuivons ſon exemple! » Ils tiroient en même tems une petite fiole où étoit un élixir, & ils diſoient en buvant : » C'eſt » pour me faire vivre cent années, & pour bien » attraper le fantôme vert ». Ce qui m'étonnoit, c'eſt qu'étant ſi avides de recevoir, ils l'étoient encore plus de remettre au tas qui s'accroiſſoit ſans ceſſe.

Le fantôme tournant ſur lui-même & en douze tems égaux, arroſoit circulairement la multitude d'une pluie d'eſpèces monnoyées; il s'arrêtoit pendant cette fonction, & tâchoit de gagner le plus petit eſpace de tems, car il ſavoit calculer la valeur du retard; mais la foule impatiente crioit: » Ah, que le tour eſt long & meſuré! Malheu» reux que je ſuis d'avoir été baptiſé Zacharie au » lieu d'Abraham! Tournez donc plus vîte »..... Le fantôme, immobile à ces clameurs, liſoit ſans s'émouvoir un petit livre intitulé: *Probabilités de la vie humaine*, avec ſon commentaire particulier; livre que la multitude ne liſoit pas, & qu'elle n'auroit pas ſu lire.

Les eſpèces enlevées du tas énorme deſcendoient ſur la foule expectante qui s'éclairciſſoit à meſure qu'elles tomboient: l'un expiroit tandis que l'écu étoit en l'air; & ſon voiſin, le traînant charitablement au cerceuil, trébuchoit ſur ſon camarade en murmurant: J'ai ſigné ma quittance.

Ils s'enterrèrent ainſi réciproquement, ſans qu'il y eût une larme ſincère de répandue. On fouilloit les poches des morts; elles étoient vides, & on les maudiſſoit. L'écu tombé à leurs pieds, ramaſſé par celui qui étoit le plus proche, par une tendance magique, revoloit toujours au fantôme; de ſorte qu'il ſe trouva enfin ſeul au milieu d'un tas d'or & d'argent d'une groſſeur prodigieuſe.

Il n'y avoit plus que moi de vivant dans la ſalle; & le fantôme me lançant un regard effroyable, me dit : « Qui es-tu ? que fais-tu ? qui t'a » conduit ici ? que veux-tu ? — Eh, jouir, ſans » parchemin, des rayons du ſoleil, des pommes » de terre, & de celles que portent les arbres ». Il ſe tut, voyant qu'il n'avoit rien à me compter; mais il ſembloit me reprocher d'être encore debout parmi ces corps giſſans par terre.

Je contemplois avec terreur ce fantôme, lorſque la robe verte qui le couvroit, tomba à ſes talons. Je vis un ſquelette noir qui monta ſoudain un cheval qui n'étoit lui-même qu'un ſquelette. Je crus relire un verſet myſtérieux de l'Apocalypſe : j'entendis le craquement effroyable de leurs os; le cavalier & le courſier n'avoient pas acquis de l'embonpoint au milieu de cette maſſe d'argent : elle s'envola, elle ſe changea même en ces vapeurs fluides qui montent au plancher; elles percèrent le toit de pierre ſans l'ouvrir : rien ne reſta qu'un tas de petits carrés chargés de parafes.

Tout-à-coup un bourdonnement confus ſe fit entendre : tous les décédés, qui avoient crié pendant leur vie, moi, moi, moi, ſe levèrent; le coude appuyé ſur leur tombe; leurs figures pâles & repentantes ſe regardoient l'une l'autre, en diſant : Mes enfans, mes neveux, mes amis oubliés! Elles firent quelques efforts pour élever la voix,

elles ne purent que murmurer ces mots d'une manière foible & lamentable : « Nous avons joué » contre la mort, ce ſquelette aride & dévorant ! » Nous avons joué contre la mort ! La mort ! elle » a gagné la partie, elle a gagné la partie, la » mort ! elle a eu tout notre argent. La mort ! » moi, moi, moi..... La mort » ! Et à ces mots, ils retombèrent en ſilence dans leurs cercueils.

Me voyant ſeul au milieu de ces ombres plaintives, de ce murmure & de ce ſilence plus effrayant, l'épouvante s'empara de mon ame ; une ſueur froide coula ſur tous mes membres ; je pouſſai un cri perçant, & je me réveillai.

# L'OPTIMISME,

## *SONGE VI.*

J'AVOIS réfléchi un jour entier ſur le bonheur qui eſt le partage du méchant, & ſur l'infortune qui pourſuit l'homme vertueux : la nuit déployoit ſes voiles ; mais qui peut dormir ſur le duvet, tandis que le malheureux ſouffre, & que ſes gémiſſemens plaintifs accuſent notre repos & réveillent dans nos cœurs l'invincible ſentiment de la pitié ? Ce n'eſt point le philoſophe, ou pour mieux le qualifier, ce n'eſt point l'ami des hommes : ſon ame ſenſible eſt trop bien liée au ſort de ſes ſemblables, pour qu'elle s'iſole comme celle du méchant. L'ame de l'homme vertueux ne veut point être heureuſe, ou veut l'être avec l'univers.

Mes ſens affoiblis avoient cédé aux pavots du ſommeil ; mais ma penſée libre & puiſſante n'en ſuivit pas moins le cours de ſes méditations. Je ne perdis point de vue les deſtins de l'infortuné ; mon cœur veilloit & s'intéreſſoit pour lui. J'étois encore irrité, quoiqu'en ſonge, du ſpectacle que m'offroit cette miſérable terre, où le vice inſolent triomphe, où la vertu timide eſt flétrie, perſécutée. J'éprouvois ces tourmens dont ne

peut ſe défendre l'homme qui ne reſſerre point ſon être dans le point de ſon exiſtence. Attriſté, je traverſois d'un pas lent les belles campagnes d'Azora ; mais la tranquillité qui régnoit ſur la face riante de la Nature, ne pénétroit point juſqu'à mon cœur. Toutes les ſcenes d'injuſtice, de forfaits, de tyrannie, s'offrirent vivement à ma penſée. D'un côté, j'entendois les cris de l'indigence affamée, qui ſe perdoient dans les airs ; de l'autre, la joie folle & bruyante d'hommes inſenſibles & barbares, regorgeant de ſuperfluités. Tous les malheurs qui accablent la race humaine, tous les chagrins qui la ruinent & la dévorent, ſe retracèrent en foule à ma mémoire ; je ſoupirai, & la pointe douce & amère de la pitié bleſſa délicieuſement mon cœur. Des larmes brûlantes ruiſſeloient ſur mes joues : j'exhalai mes plaintes, & j'oubliai la ſageſſe, juſqu'à murmurer contre la main puiſſante qui arrangea les évènemens du monde. Dieu ! m'écriai-je, que mon oreille n'entende plus les ſoupirs de la misère & les gémiſſemens du déſeſpoir ; que mes yeux ne tombent plus ſur l'homme égorgeant ſon ſemblable ; que je ne ſois plus témoin du glaive étincelant du deſpotiſme & des chaînes honteuſes de l'eſclavage ; ou donne-moi un autre cœur, afin que je ne ſouffre plus avec un monde de malheureux. Hélas, tu as donné la vie à tant d'innocentes créatures qui ne te

la demandoient pas ! Etoit-ce ſeulement pour les voir naître, ſouffrir & mourir ? La douleur parcourt ce triſte univers comme un ouragant fougueux, tandis que le plaiſir eſt auſſi rare & auſſi léger que l'aile inconſtante du zéphyr.

J'allois continuer mes plaintes, lorſque je me ſentis enlevé dans les airs par une force inconnue, la terre trembloit, le ciel s'allumoit d'éclairs, & mon œil meſuroit avec effroi l'eſpace immenſe qui ſe découvroit ſous mes pieds. Je reconnus que j'avois péché; je criai : « grace, ô mon Dieu ! » grace à une foible créature qui t'adore, mais » dont le cœur a été trop ſenſible aux maux de » l'humanité ! « Tout à coup je ſentis mes pieds affermis ſur un ſol inconnu; je me trouvai dans une obſcurité profonde, j'y reſtai plongé quelque tems, & voici qu'un rayon plus rapide & plus perçant que l'éclair, vint diſſiper les ténèbres qui m'enveloppoient. Un génie revêtu de ſix aîles brillantes ſe préſenta devant moi : à la flamme céleſte qui luiſoit ſur ſa tête, aux caractères de la divinité empreints ſur ſon viſage lumineux, je le reconnus pour un des anges de l'Eternel. Ecoute, me dit-il, d'un ton qui me rendit le courage, « écoute, & » ne cenſure pas plus long-tems la providence, » faute de la mieux connoître : ſuis moi ». Je le ſuivis au pied d'une montagne dont le ſommet fendoit les cieux. Je monte, ou plutôt je gravis.

Figurez-vous des rochers énormes, ſuſpendus les uns ſur les autres, qui à chaque inſtant menacent de tomber & d'écraſer les plaines. Au milieu de ces points de vue effrayans, l'œil cherchoit en vain un arbre ou une plante qui lui rappelât la nature animée; il ne découvroit qu'une chaîne de rocs à moitié calcinés par les éclats de la foudre. Je ſuivois en tremblant mon conducteur; & les hurlemens des tigres & des lions, rendus plus affreux par l'écho, épouvantoient mon oreille: à chaque pas j'avois beſoin du bras de cet ange ſecourable pour me ſoutenir, & je voyois à mes côtés, ô ſpectacle terrible! des compagnons malheureux, qui, voulant eſcalader ces rochers élevés, ſe tenoient ſuſpendus à leurs pointes, mais qui bientôt laſſés de l'effort, chanceloient, appeloient en vain à leur ſecours, rouloient, tomboient écraſés, & devenoient la proie des tigres qui ſe diſputoient dans les vallons leurs membres palpitans.

Je crus qu'un pareil ſort m'attendoit, lorſque l'ange me dit: « Ainſi la providence punit l'au-» dace téméraire des mortels. Pourquoi l'homme » veut-il pénétrer ce qui eſt impénétrable? Son » premier devoir eſt de reconnoître ſa foibleſſe. » Tout roule inviſiblement ſous la main d'un » Dieu; ce Dieu veut te pardonner; il veut plus, » il veut t'éclairer ». A ces mots, il me toucha la

main, & je me trouvai au ſommet de la montagne. Quelle douce ſurpriſe ! Le penchant oppoſé où nous deſcendîmes, étoit un jardin tout-à-la-fois agréable & magnifique, où la verdure, le chant des oiſeaux, le parfum des fleurs enchantoient tous les ſens ; un charme ſupérieur y paſſionnoit l'être le plus indifférent. Mon divin conducteur me montra dans l'éloignement un temple d'étonnante ſtructure ; la route qui y conduiſoit étoit ſi myſtérieuſe, que ſans guide il étoit impoſſible d'y parvenir.

A notre approche, les portes du temple s'ouvrirent ; nous entrâmes, & ſoudain elles ſe refermèrent avec un bruit de tonnerre ſous une main inviſible. « Perſonne ne peut les ouvrir, perſonne » ne peut les fermer, ſi ce n'eſt la voix puiſſante » de Dieu, me dit mon protecteur auguſte. Saiſi » de reſpect, je lus ces mots écrits en lettres » d'or : Dieu eſt juſte, ſa voix eſt cachée ; qui » oſera vouloir approfondir ſes décrets » ? Je jetai un coup-d'œil ſur la hauteur magnifique de ce temple : tout cet édifice majeſtueux repoſoit ſur trois colonnes de marbre blanc ; au milieu s'élevoit un autel ; à la place de l'image de la divinité, montoit une fumée odoriférante, dont la douce vapeur rempliſſoit le temple. A droite de l'autel étoit ſuſpendu un tableau de marbre noir, & vis-à-vis étoit un miroir compoſé du plus pur

criſtal. L'ange me dit: « C'eſt ici que tu vas ap-
» prendre que ſi la providence rend quelquefois
» un homme de bien malheureux, c'eſt pour le
» conduire plus sûrement au bonheur. » Il dit,
& diſparut. Ce n'eſt plus la froide terreur qui glace
mes ſens; c'eſt une joie pure, douce, ineffable,
qui remplit mon ame. Je verſai des pleurs d'atten-
driſſement; mes genoux fléchirent, mes bras ſe
levèrent vers le ciel, & je ne pus qu'adorer en
ſilence la bonté ſuprême. Une voix majeſtueuſe,
qui n'avoit rien de terrible, me dit: « Léve-toi,
» regarde & lis ».

Je portai les yeux ſur le miroir. & j'y vis mon
ami Sadak; Sadak, dont la vertu conſtante &
courageuſe m'avoit ſouvent étonné, qui ſavoit
braver l'indigence & même la faire reſpecter. Je
le vis aſſis dans une chambre dont les murs étoient
dépouillés; il appuyoit ſa tête languiſſante ſur
le dernier meuble qui lui reſtoit, le cœur
conſumé par la faim, & par le déſeſpoir plus
cruel encore. Une ſeule larme s'échappoit de ſa
paupière, larme de ſang! Malheureux, il n'oſoit
pleurer. Quatre enfans crioient à leur père & lui
demadoient du pain; le plus jeune, foible &
languiſſant, couché ſur un reſte de paille, n'avoit
plus la force de gémir; il exhaloit les derniers
ſoupirs d'une vie innocente. La femme de cet
infortuné, aigrie par le malheur, oublioit ſa ten-

dreſſe & ſa douceur naturelles, pour lui reprocher l'excès de leur misère. Ces plaintes cruelles déchiroient ſon cœur, & ajoutoient à ſon ſupplice. Sadak ſe leve; détourne la vue de ſes enfans, &, tout malade qu'il eſt, ſe traîne pour leur chercher quelque ſecours. Il rencontre un homme auquel il avoit ci-devant rendu les plus grands ſervices; cet homme lui devoit l'emploi honnête dont il jouiſſoit. Sadak lui expoſe l'état déplorable où il ſe trouve; il lui peint ſes enfans prêts à expirer dans ſes bras faute d'un peu d'alimens.... Celui-ci rougit d'être forcé de le reconnoître, regarde d'un œil inquiet ſi on ne l'obſetve point parlant à un homme qui porte la livrée de l'indigence; il ſe débarraſſe du pauvre ſuppliant par de vagues promeſſes, des politeſſes froides, & tout-à-coup s'écarte à grands pas. C'étoit au moins pour la dixième fois qu'il traitoit avec inhumanité celui de qui il tenoit tout. Sadak, déſeſpéré, porte ſes pas au haſard, lorſqu'un de ſes créanciers l'arrête, le charge d'injures, raſſemble le peuple autour du malheureux, le menace publiquement, & eſt prêt à le frapper, plus par mépris que par courroux. Enfin, je le vis, errant de porte en porte, tendre une main ſuppliante, tantôt rebuté, tantôt recevant l'aumône qu'on donne à l'importunité. Il achete un pain, le porte, le partage à ſes enfans, pleure de joie en appai-

ſant leur faim, & remercie à genoux la providence des riches bénédictions qu'elle vient de répandre ſur lui.

Je jetai un cri de douleur, d'étonnement & d'effroi. Mes yeux, chargés de pleurs, ſe tournèrent ſur le tableau de marbre noir, & une main inviſible y traca ces mots: « achève de contempler » Sadak, & condamne, ſi tu l'oſes, la providence » qui règle tout ». Je reportai la vue dans le miroir, & j'y revis mon ami Sadak. Mais qu'il étoit changé! que la ſcène étoit différente! Ce n'eſt plus l'indigent Sadak, pauvre, il eſt vrai, mais tendre, vertueux, compatiſſant, plein d'honneur & d'humanité; c'eſt Sadak dans l'abondance, devenu opulent par un héritage inattendu; c'eſt Sadak qui, dans le ſein corrupteur des richeſſes, a mis en oubli les vertus qui lui étoient chères. Aſſoupi dans le luxe, il eſt dur, il commande avec aigreur, & ne ſouffrant plus, il ne ſe ſouvient point qu'il eſt des malheureux, & que lui-même l'a été. Je lus auſſitôt avec une admiration reſpectueuſe ce que le tableau myſtérieux m'enſeignoit. « Souvent la vertu » ſouffre, parce qu'elle ceſſeroit d'être vertu, ſi » elle ne combattoit pas. Lorſque l'auguſte Provi- » dence fait deſcendre la misère ſur la tête d'un » mortel, la patience ſa ſœur l'accompagne, le » courage la ſoutient, & c'eſt par ce don que la » vertu ſe ſuffit à elle-même, & qu'elle devient

» heureuſe

» heureuſe lors même que l'infortune ſemble l'ac-
» cabler ».

Mon œil avide ne tarda point à ſe reporter ſur le miroir. Quel objet plus intéreſſant pour mon cœur! C'eſt ma patrie que j'aperçois, ma chère patrie, la ville heureuſe où j'ai pris naiſſance! Mais ciel, que vois-je! Tout-à-coup une armée formidable a inondé ſes campagnes, a environné ſes fortes murailles, a préparé pour ſa ruine les machines infernales de la deſtruction. Le fer eſt prêt, la vengeance & la rage allument leurs flambeaux. O ſuperbe ville! tu trembles, malgré tes fiers défenſeurs. Tes tréſors enflamment dans le cœur de l'ennemi la ſoif du pillage. Tu veux lui oppoſer une courageuſe réſiſtance. Vains efforts! il monte, il eſcalade tes orgueilleuſes tours; le ſang coule, la mort vole, la flamme ravage; tu n'es plus qu'un triſte monceau de pierres que couvre une épaiſſe fumée. Mes malheureux concitoyens, échappés à l'embraſement, errent dans les bois, mais l'horrible famine les attend dans ces déſerts; elle les dévore lentement, & prolonge leur ſupplice & leur mort. Dieu juſte! m'écriai-je, un million d'hommes tomberont les victimes d'un ſeul ambitieux, les enfans ſeront égorgés ſur le ſein de leurs mères, les cheveux blanchis des vieillards ſeront traînés dans le ſang & la pouſſière, l'innocente beauté deviendra la proie d'une foule meur-

trière, une ville entière diſparoîtra, parce que la cupidité d'un monſtre aura convoité ſes richeſſes! « Un pays rempli de prévaricateurs, répondit le » tableau, mérite le châtiment d'une divinité trop » long-tems mépriſée. Ceux qui n'étoient point » coupables ſont arrachés au danger de le devenir; » & ſi la main de la providence les a frappés, » c'étoit pour les préſerver d'un naufrage bien » plus horrible que ne l'eſt le tourment d'une » mort paſſagère : leur refuge eſt dans le ſein de » la clémence d'un Dieu éternel ».

Le palais du miniſtre Aliacin, dont les pyramides dorées percent la nue, s'élevoit avec trop de magnificence, pour qu'il ne vînt point frapper mes regards. Que de fois l'indignation avoit ſaiſi mon cœur à l'aſpect de ce monſtre heureux qui, avec une ame vénale, un cœur barbare, des mœurs dépravées & un génie deſpotique, avoit comme enchaîné la fortune à ſon char! Son élévation étoit le fruit de ſes baſſeſſes, ſes tréſors le prix de ſa trahiſon. Il avoit vendu ſa patrie pour de l'or. Une province entière gémiſſoit ſous ſon oppreſſion. Tantôt il rioit du foible murmure d'un peuple ployé à l'eſclavage; tantôt il traitoit de cris de révolte ſes gémiſſemens étouffés. Chaque jour il commettoit un nouvel attentat, & chaque jour le ſuccès couronnoit ſon audace.

Cependant l'intérieur de ſon palais n'offroit,

tant ſur la ſoie que ſur la toile, que des traits de généroſité & des exemples de vertus. Les buſtes des grands hommes de l'antiquité ornoient la maiſon du plus lâche ſcélérat; & ces marbres muets, loin de parler à ſon cœur, ne le faiſoient pas même frémir lorſqu'il les regardoit. Je conſidérai ce méchant, revêtu de puiſſance, entouré de flatteurs, redouté de ſes ennemis, encenſé publiquement, & maudit, mais ſeulement tout bas. Mille raretés précieuſes décoroient ſon cabinet, & chacune d'elles ne lui avoit coûté qu'une injuſtice.

La pourpre le couvroit aux dépens de ceux qui alloient nus, & le vin qu'on lui verſoit dans une coupe ornée de pierreries, pouvoit être conſidéré comme un extrait des pleurs qu'il faiſoit répandre.

Il ſort d'une table faſtueuſe, & va mettre aux pieds d'une concubine le patrimoine d'un orphelin. Il ſe tient avec elle à la fenêtre, & de là il voit tranquillement mettre à mort un citoyen ſenſible & courageux, qui a oſé lui repréſenter l'abus de ſon pouvoir. On étrangle l'homme de bien, & un courrier vient, une heure après, annoncer au miniſtre que le ſultan, pour reconnoître ſes ſervices ſignalés, lui fait préſent d'une terre conſidérable. Le monſtre ſourit, & devenu plus puiſſant, il ſonge à ſe rendre plus terrible.

Ma haine, contre cet odieux tyran, devint ſi forte, qu'impatient je tournai à pluſieurs repriſes

mes regards ſur le tableau, comme pour hâter l'arrêt qu'il devoit prononcer; mais rien n'y paroiſſoit encore tracé. Ma vue retombe triſtement ſur le criſtal merveilleux. J'aperçois Aliacin entrant dans un cabinet ſecret. Quelle ſatisfaction pour mon cœur! La nature, les malheureux & la terre ſont vengés. Cet homme puiſſant, qui ſembloit le plus heureux des mortels, lit une lettre, pâlit, tremble, frappe ſon front de cette même main dont il égorgeoit l'innocent. Agité d'un déſeſpoir qu'il ne peut vaincre, il va, vient, erre en furieux, déchiré par la crainte plus que par les remords. Il arrache toutes les marques de ſa dignité, les foule aux pieds, & dans ſa rage il pleure comme un enfant. Je cherchois à deviner le ſujet de ſa fureur, lorſqu'un de ſes favoris, plus vil que ſon maître, perce juſqu'à ſon cabinet; & j'apprends la cauſe de ſon déſeſpoir. Un de ſes confidens, eſpion à la cour, venoit de lui écrire qu'un orage nouveau s'étoit formé; qu'il alloit perdre ſon rang & ſon crédit, s'il ne poſſédoit pas aſſez d'adreſſe pour détourner le coup. Auſſitôt cet honteux favori conſeilla d'une voix ferme à ſon maître ce que tout autre n'auroit pu lui dire impunément. Ce conſeil affreux plut au barbare. Il ordonna qu'on amenât ſa fille en ſa préſence. Nourémi parut; elle étoit belle, & elle avoit des vertus. Dieu! avec quelle horreur elle entendit que

ſon père vouloit la livrer aux deſirs du Sultan, comme une victime immolée à ſon inſatiable ambition! Elle tombe preſque ſans ſentiment aux genoux de ſon père; elle fait parler les pleurs de la beauté, de la nature, de l'innocence..... Un regard ſévère lui commande d'obéir; elle obéit & meurt.

Aliacin en devint-il plus heureux? Je le vis, dans l'aſyle du repos, étendu ſur le duvet, ou plongé dans un bain délicieux. On le croiroit couché ſur des épines. Il craint pour ſa vie, il ſe lève, il parcourt à pas tremblans ſon palais; il trouve ſes eſclaves endormis, & envie leur paiſible ſommeil. Le jour luit: toujours inquiet, toujours ſoupçonneux, il frémit quand il mange, il pâlit lorſqu'il boit, incertain s'il fait couler la nourriture ou la mort dans ſon ſein. Il redoute juſqu'aux careſſes des femmes qu'il tyranniſe, & dont il eſt l'eſclave. Si quelqu'un s'élève, mille ſerpens rongent ſon ſein; c'eſt l'adverſaire qui doit un jour le renverſer; c'eſt l'homme redoutable qui doit s'aſſeoir à ſa place.

Plein d'une attente reſpectueuſe, je conſultai la table des auguſtes jugemens de l'Eternel, & je lus: « la vérité eſt terrible au méchant; elle eſt » ſans ceſſe préſente à ſes yeux; c'eſt elle qui fait » ſon ſupplice; il ne voit que ce miroir redoutable, » où il lit ſon injuſtice & la difformité de ſon ame».

Tout-à-coup un bruit ſourd comme celui d'un tonnerre lointain ſe fait entendre; je tourne la vue ſur le palais d'Aliacin. Ses jardins, ſes pyramides, ſes ſtatues, lui-même, tout étoit diſparu. A la place de ce ſéjour, où toutes les voluptés étoient raſſemblées, on ne voyoit plus qu'un repaire de couleuvres impures, rampant dans des marais fangeux. Tel eſt le fondement des palais que le crime a bâtis. Les mots ſuivans, gravés ſur le marbre noir, me découvrirent ce qu'Aliacin étoit devenu. « Il a été balayé de deſſus la terre comme la vile » pouſſière, & les races futures douteront s'il a » exiſté ».

Cet effrayant tableau ne ſortira jamais de ma mémoire, & depuis ce tems je gémis en voyant un homme puiſſant. On contemple ſes richeſſes, moi je le vois expoſé au bras de la juſtice divine. Mon œil plus attentif revola ſur le miroir, & j'aperçus Mirza & Fatmé, amans tendres, généreux, & dans cet âge où l'on connoît l'enthouſiaſme de la vertu. Ce même jour venoit de les unir, & leur tendreſſe mutuelle leur promettoit une longue ſuite de jours auſſi fortunés. La douce ivreſſe du bonheur brilloit dans leurs regards, leurs mains étoient entrelacées, & leurs ſoupirs ſe confondoient avec une douceur touchante. Fatmé avoit la beauté d'une vierge, ſa pudeur, ſes graces, & ce doux incarnat dont l'éclat eſt ſi fugitif. Le plus beau ſein renfer-

moit le cœur le plus noble. Muet d'amour, l'ame plongée dans un raviſſement inexprimable, Mirza embraſſoit Fatmé, & des mots interrompus étoient les ſeuls & foibles interprètes des mouvemens de ſon cœur. Fatmé récompenſoit la tendreſſe de ſon amant d'un aimable ſourire; ſon front rougiſſoit, & ce rouge adorable étoit l'effet de l'amour le plus pur. Comme leur ſilence exprimoit ce que leur langue ne pouvoit rendre! Mon cœur treſſaillit de joie au ſéduiſant tableau de la vertu couronnée des mains de l'amour. Comment l'ami de l'homme pourroit-il voir deux cœurs heureux, ſans être ému de plaiſir & ſans applaudir à leur bonheur!

Ces deux amans ſe félicitoient d'être unis, parce qu'ils pouvoient faire le bien enſemble. Ils étoient riches & ſatisfaits de l'être, parce qu'ils pouvoient ſoulager la foule des malheureux. Le jour de leur hymen, ils voulurent que des cœurs auſſi ſenſibles que les leurs goûtaſſent la même félicité : ils marièrent de jeunes filles à leurs jeunes amans, lorſque l'infortune étoit le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à leur union. Mirza veut que tous les cœurs ſoient à l'uniſſon du ſien; ſon ame ſublime voudroit ſouffler ſur la nature entière une volupté univerſelle & inaltérable. « Chère Fatmé, diſoit-il, dans le » ſein du bonheur, nous pourrons dire : nous ne » ſommes pas les ſeuls heureux; nous jouiſſons, » & dans ce moment quelqu'un nous bénit; nous

» avons fait deſcendre l'hymen dans de triſtes
» chaumières; des cœurs innocens ſe ſont ouverts
» à la joie; l'amour conſolateur a effacé l'image
» de leur misère; & nous, nous verrons leurs
» enfans ſourire à notre approche. Fatmé, leurs
» careſſes ſeront notre plus douce récompenſe »!

Ces ames tendres & vertueuſes formoient le plan d'une vie utile & bienfaiſante : leurs enfans devoient être élevés dans les ſaintes maximes de la ſageſſe; on devoit leur enſeigner, avant tout, à être ſimples & bons, parce que la ſimplicité & la bonté ſont le principe de toutes les vertus; on devoit nourrir dans leurs ames flexibles & tendres les impreſſions d'humanité & de commiſération, parce qu'il faut être ſenſible, afin d'être homme. Ce couple charmant & reſpectable s'enflammant aux tranſports de leurs cœurs, voyoit déjà leur poſtérité hériter du ſang généreux qui couloit dans leurs veines. Dans ce raviſſement qu'inſpirent l'amour, la vertu, le bonheur, ils tombent à genoux devant l'Être ſuprême. « Grand Dieu! s'écrioient-ils,
» donne-nous des enfans dignes de toi! Qu'ils
» ſoient humains; qu'ils marchent dans les voies
» de ta juſtice : ou s'ils doivent s'écarter des loix
» ſaintes que nous chériſſons, frappe-nous plutôt
» de ſtérilité, & qu'ils ne reçoivent pas une exiſ-
» tence qu'ils aviliroient à nos yeux comme aux
» tiens »! Leurs bras ſupplians étoient entrelacés,

lorſque le plafond de la chambre crie, s'ébranle. Farmé s'évanouir de frayeur. Mirza pouvoit encore ſe ſauver; mais comment abandonner ſa chère Fatmé? Il veut l'enlever dans ſes bras; le mur chancèle, tombe, écraſe & enſevelit ces deux amans. Le monde perd ſon plus digne ornement, & le genre humain, l'exemple des plus rares vertus.

Je cachai mon viſage pour pleurer librement. Je ſouhaitai d'être accablé ſous ces triſtes ruines avec Mirza & Fatmé. Long-tems immobile, je n'oſai haſarder mes regards ſur le tableau; je levai enfin un œil tremblant, & je lus: « L'aveugle » eſprit de l'homme ne voir rien que dans le pré- » ſent; la providence ſeule connoît l'avenir: la » mort la plus ſoudaine a été la récompenſe des » vertus de Mirza & de Fatmé; elle les a fait » paſſer à un état de délices dont ce monde n'offre » point d'idée, en même tems qu'elle les a ſauvés » de l'horreur de mettre au jour des deſcendans » indignes d'eux ».

Je conclus que je ne devois rien décider déſormais, moi, foible atome, dont la vue bornée ne pouvoit embraſſer ma propre exiſtence. En regardant encore l'incompréhenſible miroir, j'eus un nouveau ſujet d'étonnement: j'aperçus Agenor, malheureux jeune homme adonné à toutes ſortes d'excès, & le libertin le plus décidé d'une ville diſſolue. Il étoit pâle, défait, violemment agité;

il ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre, portant en fureur la main à ſon front, & prononçant à voix baſſe quelques imprécations. Il reſte un moment comme irréſolu. Bientôt toute ſa rage éclate, il court à une armoire ſecrete, en tire un papier, verſe dans une taſſe d'une certaine poudre..... Oui, dit-il les yeux enflammés, ce poiſon ſera l'unique reſſource que j'embraſſerai: il me ſauvera de l'opprobre qui m'attend. L'infidelle Roxane me ſacrifie à l'indigne Dabour; mon père ne veut plus payer mes plaiſirs; mes créanciers me menacent chaque jour de la priſon: vengeons nous à la fois de Roxane, de mon père & de mes créanciers. Il portoit la taſſe à ſa bouche, & j'étois peu affligé de voir le monde perdre un débauché furieux, lorſque tout-à-coup il s'arrête. Quoi! s'écrie-t-il d'un ton ſourd & étouffé, je mourrois, & ſans être vengé! Perfide rival! ah! je veux rougir la terre de ton ſang: tu tomberas ſous ma main, & ta mort doit ſatisfaire ma fureur! Il dit, poſe la taſſe, prend ſon cimeterre & ſort. A peine eſt-il dans la rue, que ſon père, vénérable vieillard, monte à la chambre de ſon fils. Hélas! il eût été heureux ſans ce fils. On liſoit ſur ſon front cette douleur vive qui abat une ame paternelle. Il venoit repréſenter à ce fils ingrat les loix de l'honneur, celles de la probité & du devoir. Il ſe flattoit de toucher ſon cœur, de le rame-

ner à la vertu. Ses rides, ſes nobles rides & ſes cheveux blancs, les larmes qui baignoient ſon viſage, tout inſpiroit le reſpect & la pitié. En le voyant, l'ame la plus dure ſe ſeroit émue. Ce vieillard infortuné, fatigué des mouvemens qu'il s'étoit donnés, étoit altéré. Il aperçoit la taſſe fatale : il boit, tombe à terre, & rend l'ame dans les plus horribles convulſions. J'oſai confier ma ſurpriſe à la juſtice ſupprême, & elle traça de ſon doigt inviſible les mots ſuivans ſur le tableau redoutable : « Le père d'Agenor s'étoit » rendu, par ſa coupable négligence, la cauſe » de la perte de ſon fils : il étoit juſte qu'Agenor » devînt à ſon tour l'inſtrument de ſon ſupplice. » O pères ! connoiſſez toute l'étendue de vos » devoirs, & frémiſſez. Tolérer le vice, c'eſt le » commettre ».

A peine ces mots furent-ils tracés, qu'ils diſparurent, & ceux-ci prirent leur place : « conſidère » le tout, afin de ne point errer ». Auſſitôt j'aperçus dans le miroir une grande île, coupée en deux par un fleuve. La partie droite formoit une plaine floriſſante, couverte de palais ſomptueux, de jardins magnifiques : elle étoit peuplée d'hommes richement vêtus. La gauche, au contraire, préſentoit un déſert aride, où quelques miſérables cabanes entr'ouvertes laiſſoient voir les indigens qui y menoient une vie obſcure & pénible.

Cette île pouvoit être considérée comme une image du globe de la terre. On appeloit le pays à droite, le pays des heureux. Des chants, des danses, des festins, des spectacles sembloient leur unique occupation : la volupté sourioit dans les yeux des beautés tendres qui les accompagnoient ; elles se laissoient mollement entraîner vers des ombrages solitaires. Cependant je remarquai que la plupart d'entr'eux ne s'estimoient heureux qu'autant qu'ils étoient aperçus des gens qui habitoient la rive opposée. Dans les repas les plus splendides, ils paroissoient d'une joie extrême ; mais moi, qui découvrois leurs cœurs à nu, je les voyois dévorés de vers rongeurs. Ils sembloient à la table des dieux boire le nectar, & l'enfer étoit dans leurs seins. Quoique dans l'abondance, leurs desirs étoient loin d'être satisfaits : ils n'avoient qu'une bouche pour savourer les alimens, & leur imagination active & insensée dépeuploit la terre & les mers pour fournir de nouveaux mets à un palais usé par des sensations trop fréquemment répétées. Parmi ces prétendus heureux, il en étoit qui quittoient tour-à-coup les plaisirs pour courir après un certain feu follet, au bruit des tambours & du canon. Ils revenoient tout sanglans, quelquefois mutilés, & alors ils se faisoient appeler héros. D'autres faisoient les plus grands efforts pour monter au sommet d'un gradin qui étoit occupé,

tandis qu'un peu plus bas ils auroient pu trouver une place fort commode. Ils ſe tourmentoient d'une manière étrange. Quelquefois on ſe moquoit d'eux, & le plus ſouvent on les jetoit au dernier rang. Rien ne les rebutoit : ils remontoient ; & s'ils réuſſiſſoient, ſoit par adreſſe, ſoit par importunité, alors ils n'avoient pas ſeulement le tems de s'aſſeoir, aſſez embarraſſés, aſſez occupés à repouſſer l'ambitieux qui à ſon tour vouloit uſurper leur place. Plus loin, j'apercevois des têtes légères qui couroient çà & là, ſans occupation comme ſans affaires, ſemant des pièces d'or ſans plaiſir, & finiſſant par mettre le feu à leurs palais pour réjouir un inſtant les yeux d'une concubine capricieuſe. Enſuite ils regagnoient à force de bras le pays déſert, dit le pays des malheureux. Dans ce miſérable ſéjour, on n'entendoit que des plaintes & des cris ; tous les habitans marchoient courbés ſous le fardeau d'une loupe de chair qui opprimoit le derriere de leur cou. C'étoit d'un regard triſte & envieux qu'ils contemploient le pays de la félicité. Qu'obtenoient-ils par ces vains deſirs ? La boſſe qu'ils portoient devenoit beaucoup plus peſante. S'ils s'approchoient de ces hommes fortunés, ils entendoient les railleries piquantes, lancées à l'envi l'un de l'autre contre les miſérables porteurs d'une loupe de chair. Il n'étoit pas facile, mais il

n'étoit pas abſolument défendu aux habitans du pays malheureux de traverſer le fleuve à la nage, & de s'établir dans le pays des riches ; mais après avoir eſſayé quelque tems de l'air du canton, ils revenoient preſque tous volontairement, aimant mieux encore porter une boſſe peſante, que d'être toujours en guerre avec leur propre conſcience. Si quelqu'un ſe plaignoit de ce que ſa loupe étoit beaucoup plus lourde que celle de ſon confrère, il avoit le pouvoir de l'échanger ; mais il ſe repentoit ordinairement du troc, & reprenoit ſon premier fardeau. Ces maſſes de chair ne me parurent point auſſi inſupportables que le porteur l'aſſuroit. En général il me ſembla que, ſi dans le pays de félicité l'on exagéroit par air le ſentiment du plaiſir, dans le pays de misère on exagéroit par foibleſſe le ſentiment de la douleur : car c'eſt une ancienne manie, & toujours ſubſiſtante, que celle de vouloir être plaint. Je remarquai que la mal-adreſſe de ces derniers rendoit le fardeau beaucoup plus difficile qu'il n'étoit. Ceux qui ſavoient le porter agréablement, paroiſſoient contens & diſpos : l'habitude leur rendoit à peine le poids ſenſible ; au lieu que ceux qui ne s'étudioient pas à ſavoir maintenir un juſte équilibre, chanceloient à chaque pas, & rendoient leur marche très-pénible. Un autre avantage du pays de misère, c'eſt que les habitans ſe confioient en aſſurance aux vagues

irritées. Leur boſſe les ſoutenoit toujours ſur la ſurface des flots : ils avoient beau être ballottés ; les plus rudes ſecouſſes de la tempête n'apportoient aucun dommage à leur ſituation : au contraire, les citadins du pays de félicité voyoient ſouvent les plaines unies de leurs belles campagnes tout-à-coup bouleverſées au moindre mouvement de l'empire liquide ; eux-mêmes emportés par les courans, ne pouvoient ſurnager, & l'or qui couvroit leurs habits ne contribuoit pas peu à les engloutir. J'obſervai auſſi que dans le pays fortuné, on étoit bien moins habile, bien moins induſtrieux, bien moins humain, bien moins charitable, que dans le pays des malheureux.

Mon œil avide cherchoit quelqu'autre objet de comparaiſon, lorſque le ciel de l'iſle ſe couvrit de ſombres nuages : le tonnerre ſe fit entendre ; des éclairs furieux déchirèrent la nue ; une grêle effroyable fondit ſur la terre.

Tous les cœurs furent conſternés : mais ſoudain la mer ſouleva ſes abymes ; ſes vagues impétueuſes s'élevèrent juſqu'au ciel, aſſiégèrent la double iſle, & bientôt l'engloutirent avec tous les habitans. Je ne vis plus dans le miroir qu'une lugubre & pâle obſcurité, qui couvroit un amas immenſe d'eaux, d'où perçoient quelques gémiſſemens confus. A l'inſtant même, une lumière ſurnaturelle remplit le temple ; le nuage odori-

férant qui fumoit ſur l'autel ſe transforma en une colonne de flamme ; & la voûte de l'édifice ſubitement enlevée, m'offrit le ſpectacle d'un trône lumineux qui deſcendoit lentement au bruit majeſtueux du tonnerre. Je tombai de frayeur devant la divinité de ce lieu redoutable : un bras divin daigna me relever, & je revis auprès de moi l'ange qui m'avoit ſervi de guide. Sa voix me rendit le courage ; je lus ces mots écrits en traits de flamme ſur le marbre myſtérieux : » La mort rend les » hommes égaux. C'eſt l'éternité qui aſſigne à » l'homme ſon véritable partage. La juſtice eſt » tardive ; mais elle eſt immuable : l'homme » juſte, l'homme bon ſe trouve à ſa place, & le » méchant à la ſienne. Mortels ! la balance d'un » Dieu éternel penche dans les abymes de l'éter- » nité ». Alors le miroir redevint parfairement clair, & je vis une grande & belle femme, revêtue d'une majeſté céleſte, aſſiſe ſur une demi-colonne : elle tenoit d'une main une balance, & de l'autre une épée flamboyante. Des millions d'hommes de toute nation & de tout âge étoient raſſemblés autour d'elle. Elle peſoit les vertus & les vices, pardonnoit aux défauts, enfans de la foibleſſe ; la patience & la réſignation étoient récompenſées, & les murmures indiſcrets étoient punis. Je vis avec une joie inexprimable que les pleurs des malheureux ſe ſéchoient ſous ſa main bienfaiſante.

ſante. Ces infortunés béniſſoient leurs maux paſſés, ſource de leur bonheur préſent. Plus ils avoient ſouffert, plus grande étoit leur récompenſe. Ils entroient dans les demeures éternelles, où le Dieu de bonté ſe plait à exercer ſa clémence, le premier, le plus grand, le plus beau, le plus adorable de tous ſes attributs. Tous ceux que l'Eternel avoit daigné animer de ſon ſouffle divin, étoient nés pour être heureux. Les taches qu'imprime à l'ame le vil limon du corps, diſparoiſſoient devant l'éclat du vrai ſoleil : ſa ſplendeur abſorboit ces ombres paſſagères. Le Créateur de ce vaſte univers étoit un père tendre qui recueille ſes enfans après un long & triſte pélerinage, & qui n'arme point ſa main contre leurs fautes paſſées. Ceux qui avoient ouvert leurs cœurs à la juſtice, à la douce pitié, qui avoient ſecouru l'innocent, ſoulagé le pauvre, recevoient un double degré de gloire. Un cantique immortel de louanges, répété par la race entière des hommes, annonçoit la réparation des choſes.

Les tems de la douleur, de la crainte, du déſeſpoir, étoient à jamais écoulés; les beaux jours de l'éternité s'ouvroient; la figure de ce monde étoit évanouie ; aucun gémiſſement ne devoit troubler la céleſte harmonie de la félicité univerſelle. Ce Dieu bon, dont la main magnifique eſt empreinte ſur toute la nature, qui a embelli

juſqu'au lieu de notre exil, embraſſoit dans ſon ſein toutes ſes créatures : le père & les enfans ne faiſoient plus qu'une même famille. Alors une voix tonnante ſe fit entendre. » Va, foible mor-
» tel, eſprit audacieux & borné, va, apprends à
» adorer la providence, lors même qu'elle te pa-
» roîtroit injuſte. Dieu a prononcé un ſeul &
» même décret : il eſt éternel, il eſt irrévocable ;
» il a tout vu avant de le porter. Êtres finis ! vos
» ſyſtêmes, vos vœux, vos penſées entroient dans
» ſon plan : ſoumettez-vous, eſpérez, & n'ac-
» cuſez point ſon ouvrage ». Le temple parut alors s'écrouler ſur ma tête. Je m'éveillai, incertain ſi ce que j'avois vu étoit une apparition ou une réalité. Dois-je encore m'indigner de la proſpérité du méchant ? Dois-je murmurer du malheur de l'homme juſte ? Ou plutôt, ne dois-je pas attendre que le grand rideau étendu ſur l'univers ſoit tiré à nos yeux par la main de la mort ? C'eſt elle qui doit nous faire vivre, en découvrant la vérité immuable, éternelle, qui ordonna le cours des évènemens pour ſa plus grande gloire, & pour la plus grande félicité de l'homme.

# LE BLASON,

## SONGE VII.

JE rêvois que j'étois exceſſivement riche, & que, la tête m'ayant tourné, j'avois acheté la nobleſſe; que j'y avois joint une belle terre qui me donnoit le titre de baron.

Auſſitôt je fis peindre mes armoiries ſur les portes, les fenêtres, les cheminées de mon château : je les fis graver ſur les chapeaux de mes domeſtiques, ſur leurs bas, ſur les fers de mes chevaux; la garde-robe n'en fut pas même exempte, & je voulois que par-tout on reconnût les armoiries de M. le baron.

J'achetai tout exprès une bibliothèque, afin de faire mettre mes armes ſur le dos de chaque volume; & je les prêtois à tout venant, me diſpenſant de les lire, vu mon opulence.

J'envoyai cinquante mille écus à un généalogiſte qui me faiſoit deſcendre de Louis le Gros par les femmes; & le tableau de cette généalogie fut appendu dans le lieu le plus apparent de mon ſalon.

Quelqu'un s'étant aviſé de dire à ma table que les hommes n'ont qu'une ſeule & même tige,

que la nobleſſe devroit être fondée ſur des vertus perſonnelles, je lui ſoutins qu'il falloit être né gentilhomme pour être quelque choſe dans ce monde; & quoiqu'il ſe tût après cette convaincante réponſe, parce qu'il mangeoit beaucoup, je le fis remarquer à mon portier, afin qu'il fût éconduit chaque fois qu'il ſe préſenteroit.

Un autre convive ayant ſoutenu que, s'il prenoit fantaiſie au grand-ſeigneur de ſe faire baptiſer, il ne ſeroit pas reçu chanoine dans un chapitre d'Allemagne, attendu qu'il ne pouvoit faire aucune preuve du côté de ſa mère, je le pris en ſingulière affection; car il me répétoit ſouvent que je prouvois huit quartiers, d'après le tableau de mon ſalon.

A force de l'entendre dire, je me le perſuadai à moi-même, & je reſpectois un grand vaurien de fils, parce qu'il avoit un degré de nobleſſe plus que moi.

Madame la baronne tomboit en ſyncope dès qu'on annonçoit un roturier. Elle me fit acheter le Nobiliaire, l'Art héraldique, qu'elle conſultoit ſoir & matin; &, d'après ſon récit, je voyois clairement que la famille étoit noble de toute éternité.

Le ſujet de la converſation journalière étoit d'examiner quel étoit le prince de l'Europe le plus diſtingué par la nobleſſe. Quelques têtes couron-

nées perdirent à cet examen, & leur diadème pâlit ſous l'œil ſcrupuleux de madame la baronne; mais elle avoit conçu en revanche une vénération religieuſe pour un petit prince qui venoit de naître, parce qu'elle prétendoit que, réuniſſant le ſang de deux maiſons illuſtres, il étoit plus noble que chacune d'elles en particulier.

Je répétois ſes paroles par-tout où je me trouvois: alors elle me gracieuſoit d'un doux ſourire, ce qui me raviſſoit; car depuis longtems elle m'avoit convaincu que l'amour le plus extrême l'avoit ſeul fait déroger, en venant partager ma couche.

Je chaſſois tous les jours; &, dès qu'un malheureux payſan avoit tué un lièvre, je le faiſois traîner dans une cave humide, que j'appelois une priſon, & où les rats venoient lui manger les pieds. Je n'en aſſiſtois pas moins à la meſſe ſolemnelle, puis j'invitois à dîner le curé, qui avoit fait un ſermon ſur la charité: je louois à haute voix, pendant le repas, ſa touchante éloquence.

Madame la baronne m'avoit mis en tête de bâtonner de tems en tems quelques payſans, pour leur intimer la ſubordination; ce que je faiſois, pour bien conſerver mon rang. Mais un de ces payſans m'ayant rencontré à ſix lieues de mon château, dans un endroit où il n'y avoit pas de témoins, me fit peſamment ſentir que l'inégalité des conditions n'eſt qu'une chimère: argument déciſif que

je ne communiquai point à madame la baronne; car elle n'auroit jamais voulu avouer ſa poſſibilité.

Je crus moi-même, quinze jours après, que c'étoit un rêve, un délire de mon imagination, & je continuai à mépriſer ſa robe, à mal parler de la cour, à décider que je reſterois oiſif, & que je ne ſervirois qu'au préalable on ne me donnât un régiment.

J'avois une grande fille, bien dignement élevée par ſa mère. A ſix ans elle donna un ſoufflet au fils d'un préſident qui avoit oſé l'embraſſer à la fin d'un menuet; après quoi elle lui préſenta noblement ſa main à baiſer : ce qui fit préſager à madame la baronne l'alliance la plus ſolemnelle, vu la force du ſang qui avoit parlé en elle de ſi bonne heure.

Madame la baronne me regardoit comme un monarque fourvoyé qui, au jeu obſcur de la naiſſance, avoit manqué une couronne; ſa tendreſſe m'en conſoloit quelquefois, en me repréſentant les ſoucis, les travaux & les inquiétudes attachés à la royauté; elle me faiſoit apercevoir un de mes petits-fils ſuccédant à quelque branche éteinte; mon arbre généalogique ne devoit pas finir ſans pouſſer quelques fleurons.

Dans l'extaſe de ces belles idées, nous nous ſerrions tendrement la main, ſurtout en con-

templant la dignité future de notre poſtérité : auſſi en ſortant de ces converſations, madame la baronne, toute entière à la première vertu des princes, à la clémence, daignoit généreuſement traiter un payſan comme un homme ; car elle n'étoit pas vraiment née avec une ame tyrannique.

Ma fille grandiſſoit : elle auroit pu nommer toutes les pièces honorables dans leur poſition reſpective & ſans les confondre, le blaſon lui étoit familier : madame la baronne regardant tous les roturiers comme les animaux de la baſſe-cour, ne craignoit pas pour ſa fille la moindre ſéduction : tous les roturiers, aſſimilés aux coqs-d'Inde, pouvoient lui parler & l'accompagner ; mais un noble n'entretenoit jamais ma fille que ſous les yeux de ſa mère & à une diſtance convenable.

Qui l'eût prévu ! le fils du bailli du village fit un enfant à ma fille. Madame la baronne, les cheveux épars, vint me l'apprendre ; & moi, voyant mon arbre généalogique coupé de cette manière, j'entrai dans une ſi furieuſe ſurpriſe, que je crus mourir d'indignation ; mais je ne fis que m'éveiller.

# DE LA FORTUNE
## ET DE LA GLOIRE,
### *SONGE VIII.*

LE ſceptre de Morphée avoit touché mes paupières : les noirs ſoucis, les inquiétudes voltigeoient loin de moi. Tout, juſqu'à mon amour, goûtoit avec mon cœur les charmes du repos. Tout-à-coup un peuple de fantômes vient frapper mon imagination ; mais bientôt elle démêle un ſyſtême régulier dans cette ſcène tumultueuſe, & tel eſt le tableau fidèle que ma mémoire en a conſervé..... Je me trouvois dans un temple rempli d'un peuple immenſe ; j'entendois de tous côtés ces mots : Elle va paroître...., la voilà...., non...., oui...., c'eſt elle...., non. On alloit, on venoit, on ſe coudoyoit. Hommes & femmes, jeunes & vieux, magiſtrats & gens de guerre, artiſans, citoyens, étrangers, tout étoit en mouvement comme en confuſion. Tout-à-coup ce ne fut qu'un cri. Je tournai la tête, & je vis une femme nue, un bandeau ſur les yeux ; elle avoit un pied ſur une roue qui tournoit avec une rapidité inconcevable ; deſſous on liſoit cette inſcrip-

tion : *A la ſouveraine de l'univers.* Auſſitôt toutes les bienſéances furent anéanties ; on ſe heurtoit ſans ménagement, & moi-même, entraîné dans la foule, j'étois forcé d'obéir à ſon énorme impulſion. On crioit à mes oreilles : A moi, à moi, à votre plus fidèle ſerviteur, à votre eſclave. O déeſſe, regardez-moi ! je rampe, je flatte, je ſers depuis dix ans..... Et tous les viſages m'offroient alors quelque choſe d'avide, de dur, de rebutant. On fouloit aux pieds ſans miſéricorde ceux qui étoient tombés. Cependant des pièces d'or pleuvoient de toutes parts ; il ſuffiſoit d'en ramaſſer une pour être riche ; elle ſe multiplioit dans la main de celui qui la poſſédoit ; mais perſonne ne ſe contentoit d'une ſeule. Les uns ſe plaignoient des rigueurs de la déeſſe, les autres ſembloient puiſer une nouvelle fureur, dès qu'ils avoient obtenu quelque bienfait ; mais elle, ſans s'embarraſſer ni de leurs éloges, ni de leurs reproches, ni de leurs clameurs, diſtribuoit toujours en tournant, les dons divers qu'elle avoit à faire à cette foule empreſſée. La plupart étoient trompeurs. Celui-ci croit ramaſſer un tréſor, il ne ramaſſe que le goût des chimères & de la prodigalité ; celui-là, en ſe bâtiſſant un palais, ſe prépare le poiſon que lui deſtine ſon avide héritier. Dans le flux & reflux continuel qui me preſſoit, je n'avois rien de plus précieux à deſirer que de ſauver ma

fragile exiſtence. Tandis qu'une joie folle éclatoit à ma droite, des larmes de rage couloient à ma gauche. Ni la beauté, ni les mœurs, ni l'eſprit n'attiroient l'attention de l'aveugle déeſſe. Le plus fort, le plus adroit, ou, pour mieux dire, le plus fourbe, raviſſoit ſes préſens. Chacun élevoit en l'air un morceau de papier qui contenoit ſes demandes; c'étoient autant de placets. J'en lus pluſieurs; le premier portoit: O déeſſe! je n'ai que cent mille livres de rente, comment voulez-vous que je vive? Je dépenſe cela en porcelaines & en magots; ô vous, qui faites les heureux du ſiècle, permettez ſeulement que j'affame une province, & mes affaires iront bien! Un autre diſoit: O déeſſe! un homme de ma naiſſance & de mon rang devroit-il ſe trouver dans cette bagarre? Ne ſeroit-ce point à vous à venir au-devant de moi? Et à quoi ſervent les loix, ſi ce n'eſt à m'aſſurer en paix l'oiſive opulence qu'il eſt de ma grandeur de prodiguer à ceux qui ſauront flatter mes caprices? Celui d'une jeune fille s'énonçoit ainſi: O déeſſe, un amant, quand même il ne devroit pas être mon mari; ou un mari, quand même il ne devroit pas être mon amant! Celui d'un poëte: Vous qui tenez le dieu Plutus aſſis ſur vos genoux, & qui le careſſez familièrement, je ne demande point que vous lui diſiez quelque choſe en ma faveur; faites ſeulement marcher la Perſuaſion,

votre compagne fidèle, & ce petit amour aîlé qui ne vous abandonne point : que je trouve grace devant les hiſtrions & les laïs, dont l'inſolente ignorance n'a plus de bornes; que ma pièce ſoit jouée & applaudie, afin que ſeulement deux ou trois de mes confrères en crevent de dépit. O Fortune! vous préſidez plus que toute autre déeſſe aux repréſentations nouvelles; faites luire ſur ma tête, dans ce jour terrible, la bénigne influence de votre étoile.

Un autre : je ſuis arrivé, ô déeſſe! des rives de la Garonne, dans la ville du monde la plus floriſſante, celle où l'on s'intrigue le plus, où l'on s'agite davantage, où l'on emploie toutes ſortes de moyens pour s'avancer & s'enrichir, où regnent les vices les plus éclatans, &, ce qui eſt plus aimable encore, l'art de les faire chérir ou eſtimer. J'ai eu toute l'effronterie poſſible; j'ai menti comme on ne ment pas; j'ai inceſſamment parlé de moi, j'ai relevé mon frêle mérite avec toute l'adreſſe imaginable; hélas! je n'ai point réuſſi. O déeſſe! n'eſt-il plus de ſots, n'eſt-il plus de dupes dans cette ville immenſe? & s'il y a quelques gens enſés qui devinent les fripons au premier coup-d'œil, par quelle fatalité les ai-je rencontrés? Je ſerai donc le premier de ma race & de mon pays, à qui l'impudence n'aura ſervi de rien?

Un autre encore : mon protecteur me promène

& me joue depuis quinze ans, ô ſourde déeſſe! Je le mépriſe : mais je ne manque pas une ſeule audience où je le loue en face; je me charge des commiſſions les plus affligeantes & les plus onéreuſes; je lui dédie mes livres; je mange à ſa table tant qu'il y a un couvert de reſte; je me fais auſſi petit qu'il s'imagine être grand : que faire donc? Je n'ai ni femme, ni fille, ni ſœur, ni nièce, ni couſine : ô déeſſe! tire une parente de ma côte, & que le barbare s'attendriſſe.

Le dernier diſoit : je voudrois échanger mon honneur, mon nom & ma probité, contre un peu d'argent; & je ne trouve perſonne pour m'en débarraſſer. Ma foi, ſi cela continue, je ſerai obligé de garder mon nom, mon honneur & ma probité.

Tous ces placets, que ſoulevoient tant de mains ſuppliantes, étoient tous auſſi fous, auſſi bas, auſſi extravagans; ils contenoient des plaintes outrées, des vœux chimériques, des projets bifarres. Tout-à-coup un homme, ſurchargé de dorure, dit en ſe retirant de la foule : meſſieurs les mal-adroits, écoutez; j'ai fait mes affaires, ſuivez-moi; ſoyez mes humbles complaiſans. Je tiens table ouverte, parce que cela m'amuſe; quiconque voudra venir manger ſera bien venu, ſoit qu'il m'amuſe, ſoit même qu'il ne m'amuſe pas; entendez-vous? Auſſitôt le perſonnage fut entouré; curieux, je ſuivis

la foule, & nous entrâmes chez Mirmon. C'étoit un palais où le goût le diſputoit à la magnificence; le travail des ameublemens étoit exquis, & le luxe y étoit recherché. D'un côté, le génie déployoit ſur la toile ce qu'il y a de plus majeſtueux & de plus tendre; de l'autre, le groteſque étaloit ſes bambochades & ſes autres inventions modernes. Le nombre des eſclaves égaloit les caprices du maître : pour lui, enivré de ſon opulence, il ſe regardoit comme un des premiers citoyens; il rappeloit ſouvent l'obſcurité de ſon origine; mais, qui le croiroit! par un ſentiment d'orgueil. Quel chemin j'ai fait! diſoit-il; cela n'arrive qu'à ceux qui, comme moi, ont le talent de s'élever. Les ſots demeurent l'œil étonné, la bouche beante; l'homme qui connoît le local, perce & rompt toutes les digues. On l'envie, & c'eſt un dommage qu'on rend à ſon adreſſe. Un flatteur paraſite lui répondoit : dans tous les lieux on ne vante que votre bon goût, l'arrangement de votre maiſon, la délicateſſe de votre table; tout le monde applaudit aux talens ſupérieurs qui vous diſtinguent du reſte des mortels; & c'eſt à vous de jouir de cette fortune qui, en ſoulevant le coin de ſon bandeau, vous a aperçu dans la foule, & a récompenſé votre prodigieux mérite.

A table, enflé des louanges qu'il recevoit, il parloit de tout, & ſe piquoit, non-ſeulement d'ai-

mer paſſionnément les beaux arts, mais encore de s'y connoître. J'y aurois infailliblement excellé, ſi je m'y étois appliqué, diſoit-il d'un ton preſque convaincant; mais j'ai choiſi le parti ſolide, & je n'ai point lieu de m'en repentir. Actuellement je puis m'ouvrir une autre carrière; quand on a ſu prendre les voies les plus fines, les plus ingénieuſes pour s'enrichir, on n'eſt pas, je crois, mal-habile à trouver les routes du Parnaſſe. D'une voix unanime, chacun lui proteſtoit qu'il ne tenoit qu'à lui d'être poëte, muſicien, peintre, graveur, architecte, traducteur, comédien, enfin tout ce qu'il voudroit être, auſſi parfaitement qu'il avoit été excellent monopoleur.

Je ſortis, & guidé une ſeconde fois par une invincible curioſité, je rentrai dans le temple; mais je m'arrêtai ſous le portique, ne voulant obſerver que de loin le tumulte effroyable que faiſoient les intéreſſés. J'aperçus un homme d'un extérieur ſimple, d'un port noble & ouvert; il ne ſongeoit pas à ſe mêler parmi la foule: au contraire, appuyé ſur une colonne, il regardoit d'un œil triſte ces combats odieux; il diſoit en ſoupirant, & par intervalles: Quelle race mépriſable! quelle multitude dévouée au plus vil eſclavage! Ces malheureux ne connoiſſent d'autre divinité que la Fortune. Voyez cet empreſſement, ces paſſions furieuſes; elles n'ont jamais été ſi

vives pour la gloire ou pour la vertu. On voit juſqu'aux miniſtres des autels abandonner leurs demeures tranquilles, & les philoſophes les hautes ſpéculations de leur cabinet; on n'a que du mépris pour la ſageſſe; on préfère les richeſſes au mérite & aux talens. Tout décroît, tout s'efface, tout annonce une ruine prochaine. Les ames n'ont ni force, ni aſſiette, ni vigueur; la vie morale des états dépérit & s'éteint. Le pontife du temple de la Fortune, le front orné de ſa tiare, qui ſe promenoit alors, entendit ces mots. Il étoit ſuperbement vêtu, ſes doigts étoient chargés de bagues, ſes habits étoient couverts de diamans. Il répondit à l'inconnu avec ce ton léger qui convenoit à ſon extérieur: C'eſt bien dommage, monſieur le frondeur, mais cela eſt ainſi; les hommes ſont ridicules, extravagans, foibles, malheureux; ils ſont nés tels. Conſidérez l'homme en détail; ſon entendement eſt obſcurci par mille erreurs; il commence à ſe tromper dès qu'il commence à penſer; pourquoi? Parce qu'il a trouvé l'ordre naturel des choſes renverſé. Le gage de tous les biens s'eſt trouvé fixé dans un métal jaune; il le pourſuivit avidement comme l'échange de tous les plaiſirs; l'homme veut être abſolument heureux; il ne ſait point, ſelon vous, en quoi conſiſte le bonheur: d'accord; il l'a bonnement placé à embellir ſa retraite, à y répandre

l'abondance & toutes les commodités de la vie, à jouir de toutes les ſenſations que lui apporte en foule la nature obéiſſante au pouvoir de l'or. Il eſt déraiſonnable de penſer ainſi, je l'avoue; il a tort d'être ſenſible & d'aimer la volupté : plaignons-le de ce goût infortuné. — Quoi! reprit l'autre, peu de choſe lui ſuffira; ſes beſoins ſeront bornés; il n'aura qu'un eſtomac & qu'un inſtant à vivre, & il ne pourra connoître la modération, la tempérance, l'équité; il obéira à toutes les ſenſations capricieuſes que lui dicteront les ſaillies d'une imagination enflammée; il ſacrifiera, s'il le faut, l'univers entier pour le chatouillement agréable d'une fibre? Non, une injuſtice ſi criante & ſi cruelle ne peut être autoriſée que par ceux qui en ſont les complices. Si mon bras ne peut abattre ces coloſſes d'orgueil & d'inhumanité, ma voix les maudira. Miſérable Fortune, ſoit maudite à jamais! — Elle eſt au-deſſus du murmure des hommes, répondit paiſiblement le pontife; il faut que le reſſort qui fait mouvoir le monde moral, ait tout le jeu d'où dépendent ſa force, ſa durée & ſon éclat. Il faut que la ſociété, qui n'eſt qu'une fermentation perpétuelle, pour ne pas tomber dans un état d'inertie, éprouve cette ſecouſſe vive qui ſe communique à ſes membres & leur procure la chaleur & la vie. Cette inégalité, qui vous ſemble monſtrueuſe, eſt le principe actif des êtres; ce ſont

les

les plus viles paſſions qui fécondent le riche tableau de l'univers. Parmi les combinaiſons infinies d'êtres qui exiſtent, il en doit exiſter de toutes les ſortes. L'animal hideux, bourſoufflé d'un venin livide, occupe ſa place, & dans la fange ne ſauroit être l'aigle fier qui s'élève dans la pure région des airs. — Vous ne me prouverez jamais qu'il faille que des millions d'hommes rampent dans l'obſcure misère, pour nourrir le luxe ſcandaleux des favoris de votre indigne déeſſe. Cœurs barbares & aveuglés, qui ne jouiſſent pas même de ce qu'ils raviſſent à l'indigence, ces hommes cruels ne ſe réconcilieront jamais avec l'auguſte morale, avec cette morale touchante, éternelle, qui dans tous les tems les condamnera & vengera les torts faits à la foibleſſe par ces tyrans qui demain vont rentrer dans la poudre & dans l'ignominie. Mais, ſi l'or & l'argent ſont en effet la ſource du bonheur, pourquoi ne ſont-ils pas la récompenſe du bon eſprit, de la vertu, de l'honneur, de la probité? Pourquoi la pauvreté & l'obſcurité ſont-elles le partage des gens de bien & de mérite? — Eh! d'après votre aveu, n'ont-ils pas reçu des dons plus précieux? Peuvent-ils, doivent-ils tout avoir? Et dans l'état actuel des choſes, n'êtes-vous pas heureux que des hommes avides courent les mers & s'expoſent à des périls ſans nombre, pour enrichir la patrie des tréſors d'un nouveau monde? Ne jouiſſez-vous pas vous-

même d'une portion de ces biens? n'en jouiſſez-vous pas autant qu'eux? Ils ont des morceaux d'or; mais avez-vous compté toutes les peines qu'ils ont eſſuyées? Sans un aveuglement ſurnaturel, auroient-ils fait un pas, ſe ſeroient-ils fatigués dans l'eſpoir incertain de ſe repoſer? Un Criton ſe charge de l'approviſionnement de nos magaſins en tems de guerre; il ſe dévoue volontairement à l'indignation publique, pour le plaiſir d'élever un palais. L'autre ſe rend monopoleur, prend en main tous les deniers publics, s'en rend dépoſitaire, au riſque de voir le glaive de Thémis s'appeſantir un jour ſur ſa tête; & tous ces ſoins, ces embarras ſont pour ſe procurer une opulence enviée, mépriſée, & trop ſouvent dangereuſe. Je crois qu'un philoſophe devroit encore les remercier; car enfin, dans une ſituation extrême, l'état a eu grand beſoin de leur activité; l'état étoit perdu, ſans doute, s'il n'y avoit eu alors que des gens paiſibles & modérés. Otez les moyens de fortune, le patriotiſme eſt un mot vide de ſens; l'émulation & l'induſtrie ceſſeront entièrement. L'opulence entre donc dans l'ordre politique, qui lui-même eſt une nuance de l'ordre univerſel. La carrière eſt ouverte à tous, & les efforts hardis ſont preſque toujours couronnés. Ces excès ſeront condamnables dans la théorie d'un empire parfaitement policé: mais où exiſte-t-il? Remue-t-on la matière morte ſans levier? Les

nations n'ont-elles pas beſoin d'un levain qui, poiſon par lui-même, étend leur ſphère, ſert à la circulation, leur donne une ſorte de vie & de mouvement? Et ſi le bien qu'il produit eſt mélangé de mal, quel eſt l'ordre des choſes où ces élémens oppoſés ne ſe rencontrent pas? Au figuré comme au phyſique, rien ne prépare plus la corruption des choſes que cet état paiſible qu'on nomme égalité, & qui annonce la mort de la république. — Vous avez des idées & des raiſons de gouvernement & de police que je n'ai pas : mais je connois quelque choſe d'antérieur aux gouvernemens; c'eſt la juſtice, l'honneur, la probité : car, vous l'avouerez, la cupidité rompt aiſément les liens que ces vertus impoſent aux hommes, & l'exemple de ceux qui ſe plongent dans le luxe ſera contagieux. Que deviendront alors ces appuis ſacrés du genre humain? — Ces vertus brilleront d'un nouvel éclat; quand il n'y auroit que la foule des mécontens pour les admirer. — L'inhumaine avarice plaiſante quelquefois, mais toujours baſſement. S'il eſt permis de ſe procurer le néceſſaire, autant eſt-on vil & coupable en recherchant le ſuperflu, ſi ce n'eſt pour le répandre auſſitôt. En cauſant la misère des peuples, on ſe rend digne de leur mépris. Il ne faut qu'écouter la voix de la nation, pour entendre ſon arrêt. Le premier devoir de l'homme eſt de reconnoître les bornes qu'il doit aſſigner à ſes deſirs. — Les impul-

ſions du cœur humain ſont comme celles de la nature elles ſont fortes & rapides; & pour mieux frapper le but, elles le paſſent quelquefois. Foible & riſible vertu, raiſon encore plus foible! vous n'avez jamais eu la force de réſiſter à l'appas ſéduiſant des richeſſes : à leur approche votre faſte tombe, les deſirs reprennent leurs cours avec plus de véhémence : ils avoient été ſuſpendus, parce que rien ne déterminoit leur pente; mais il étoit contre leur nature de remonter vers leur ſource : d'ailleurs, la cupidité réciproque des hommes leur ſert mutuellement de poids & d'équilibre; & s'il eſt rompu, il ne tarde guère à ſe réparer. Tous les mortels ſont égaux aux yeux de la Fortune; voilà pourquoi elle diſtribue au haſard ſes bienfaits. De deux hommes courageux, l'un monte ſur le trône, l'autre ſur l'échafaud : elle les voit du même œil régner ou mourir dans les tortures. Si les hommes vertueux, ſi les hommes de génie la recherchoient, elle récompenſeroit ſans doute leur aſſiduité; mais il faut toujours un peu mériter la Fortune, & il eſt plus doux de s'emporter contr'elle, que de ployer ſous cette déeſſe qui, reine du genre humain, a le droit de le traiter à ſon gré. — Quoi! vous ne connoiſſez pas même la fierté attachée à la vertu? Sachez qu'elle ne ſait rien demander; que ſolliciter avec éclat eſt un aviliſſement qui l'outrage. Contente de ſa médiocrité, elle ne vient point groſſir une

cour profane; ſon bonheur eſt dans l'accompliſſement de ſes devoirs; ils lui ſont plus chers que toutes les richeſſes qu'elle pourroit acquérir; elle connoît cette paix qui accompagne la modération des deſirs; elle ſait jouir, mais elle ſait auſſi ſupporter la privation ſans murmurer. Si les récompenſes que la Fortune accorde étoient proportionnées au tems qu'on a employé, aux ſoins qu'on s'eſt donnés, & ſurtout aux vrais ſervices rendus à la patrie, alors je ſerois le premier à fléchir le genou devant cette divinité juſte. — Je vois que des idées d'une perfection chimérique vous dominent: la nature, je le répète, nous donne des deſirs ſans bornes. — C'eſt à nous, s'il eſt vrai, de rectifier les déſordres de la nature. — Eh! le pouvons-nous? — Je le crois. — Mais, du moins, la Fortune n'eſt-elle pas un moyen pour obliger, & à ce ſeul titre ne devroit-elle pas être chère au philoſophe? — Celui qui ne ſait obliger qu'avec de l'or, n'obligera jamais: les mortels les plus indigens ſont ceux qui rendent à leurs ſemblables les plus grands ſervices. Le cœur s'endurcit dès qu'il ſe voit indépendant des calamités générales: c'eſt un homme dans le port, qui contemple un vaiſſeau battu par l'orage; ce n'eſt pour lui qu'un ſpectacle. Je veux être pauvre par goût, pour conſerver plus sûrement ma ſenſibilité & ma vertu. — Je vois que nous ne nous entendrons pas. — Je le vois avec douleur. Inſenſés

mortels! reprit le ſage d'un ton élevé, eſt-il poſſible que vous ne puiſſiez rien tirer de votre propre fond, rien trouver dans votre penſée, dans la fermeté de votre ame, dans votre amour pour la vertu, de quoi vous rendre heureux? Le bonheur eſt en nous, dans des actions bonnes, légitimes, que notre cœur avoue avec complaiſance. Faut-il que vous vous adreſſiez ſans ceſſe à cette déeſſe volage, changeante, capricieuſe, qui gouverne en deſpote aveugle, & qui ne vous careſſe que pour vous prècipiter dans les abymes de la folie & de l'imprudence!.... A ces mots, le pontife ſourit, & lui prenant la main, il voulut lui mettre au doigt un diamant d'un prix très-conſidérable. Le ſage retira ſa main ſans courroux, & ſouriant à ſon tour, il dit: que prétendez-vous faire? C'eſt pour les enfans que ces bagatelles ſont faites: amuſez-les avec des diamans, des pierres bigarrées, des rubans de diverſes couleurs; il faut les diſtraire pour les empêcher de jeter un œil ſérieux ſur cette valeur imaginaire qui les éblouit & les trompe. C'eſt bien de l'or & de l'argent dont j'ai beſoin! Vertus fières! courage d'eſprit inébranlable! étude profonde qui tranſportez la vie de l'homme dans la penſée! venez à moi, rempliſſez mon ame; que je mette à profit cet inſtant qui m'eſt donné, & qui s'écoule dans la profondeur de l'éternité! qu'il ne ſoit pas perdu pour moi! que je vive tout entier!

que je me plonge dans ces idées juſtes, élevées, propres à fortifier l'ame contre les malheurs inévitables de la vie! Tels ſont les tréſors qui ſeuls ont quelque prix, & que je brûle d'acquérir. Cependant, pour reconnoître le bien que vous me vouliez, marchez ſur mes pas, & que je vous montre à mon tour le ſéjour où je préſide.

Je les ſuivis tout ému. Le ton, la démarche, le courroux noble de ce ſage m'avoient frappé; il nous introduiſit dans un temple majeſtueux, tout éclatant de lumière. On n'y voyoit point de foule; le marbre vivifié préſentoit de toutes parts les ſtatues de pluſieurs grands hommes; elles portoient le caractère & le feu de leurs ames. L'expreſſion étoit inimitable; le ciſeau avoit donné le mouvement; ils avoient été peu connus pendant leur vie, à leur mort le cri de l'admiration avoit fait voler leur nom ſous ces voûtes auguſtes; une multitude de lampes deſcendoit de ce nouvel empyrée, & la clarté qu'elles répandent ne doit jamais finir. Au milieu, je vis un corps immenſe, formé d'une ſubſtance purement aérienne; c'étoit l'image de la poſtérité reconnoiſſante. Elle étoit à genoux devant un diadême, un bâton de commandant & un livre. C'étoit la couronne de Henri, le ſceptre de Turenne, & l'eſprit des loix. A ſa droite étoit le buſte de Socrate, en face celui de Richardſon. Là, ſe promenoient

les Solon, les Epaminondas, les deux Brutus, avec les Fabius, les Scipion, les Caton, les Antonin. Là, ſont les héros qui ont eu la véritable grandeur d'ame, les écrivains illuſtres, les ſages de tous les tems; leur extérieur ſimple & leur air modeſte annonçoient la ſimplicité & la candeur de leurs ames; ils diſoient à la Poſtérité: Déeſſe, nous n'avons jamais cherché vos louanges, nous n'avons jamais deſiré vos préſens. La plus pure récompenſe de nos actions a été dans le plaiſir que nous avons goûté à les faire. Pour ſuivre la vertu, l'on n'a beſoin que de l'amour de la vertu même.

La Poſtérité répondoit: vous vivrez éternellement, vous, mes vrais amis; je veux que tous les humains vous connoiſſent & vous reſpectent. Mon plus grand plaiſir ſera de divulguer vos vertus: arrachés pour toujours au ſommeil léthargique de la mort, les filles de mémoire célébreront vos grandes actions. Auſſitôt une céleſte harmonie ſe fit entendre; elle s'éleva lentement dans les airs, & par une gradation bien ménagée, elle frappa la voûte ſonore du temple, & de-là ſe répandit dans l'univers. Il n'eſt point d'oreille qui ne ſoit enchantée d'un ſi beau concert. Je ſentis l'ivreſſe délicieuſe que les muſes font couler dans les cœurs ſenſibles. Ah! je ſuis dans le temple de la gloire, m'écriai-je; je ne vois ici ni conqué-

rans ni ambitieux, ni tous les fleaux de la guerre, que la crainte a déifiés; je vois les vertus éminentes, les talens extraordinaires, qui font le charme & la conſolation du genre humain. Qelles ſont viles les inclinations de ceux qui mépriſent la gloire!

Plus ces grands hommes avoient été maltraités de la Fortune, plus ils répandoient d'éclat. Le Taſſe & Milton, couronnés des mêmes lauriers, rioient des coups impuiſſans que leur avoit porté le ſort; ils fouloient aux pieds la face ignoble de leurs Zoïles. Le pontife du temple de la Fortune baiſſoit un œil confus. Ces fronts rayonnans avoient ſur les cœurs une autorité ſi douce, ſi naturelle & ſi puiſſante, ils attiroient tellement le reſpect & l'amour, que les cœurs les plus vicieux redoutoient leur mépris. Le ſage éleva ſa voix qui retentiſſoit avec majeſté ſous ces voûtes élevées, & dit: La gloire ne naît point de l'orgueil, de l'ambition, du faſte, de la puiſſance ou de l'intrigue; ſi l'on ſe proſterne devant l'idole du pouvoir, les démonſtrations de ce reſpect ſont paſſagères & forcées; il faut des vertus diſtinguées, il faut des talens reconnus, pour obtenir ce ſuffrage public, qui récompenſe dignement; c'eſt lui qui acquitte la dette que l'homme ne peut plus payer. La gloire ne conſiſte point à éterniſer des ſyllabes, mais à laiſſer un grand exemple. Elle

ſe dérobe aux pourſuites empreſſées, & elle ſe plaît à couronner l'homme ſimple & modeſte, qui chaque jour a développé ſes vertus avec la chaîne de ſes devoirs. Vous retrouvez ici ce brave & généreux Phocion qui, après avoir commandé des armées nombreuſes, vit la vieilleſſe & l'indigence le ſaiſir ſous ſes lauriers. Il mourut pauvre, il mourut abandonné : quelle fin plus glorieuſe ! Vous voyez encore cet Ariſtide, cet homme juſte par excellence; il ſuivit conſtamment ſes devoirs, il fut banni; il ne ſe prêta point aux caprices du peuple, aux ſéductions des magiſtrats. Le ſort réſervé à la vertu l'attendoit. Contemplez Catinat, ſon héroïſme guerrier, ſa philoſophie tranquille; il diſoit dans ſa retraite : j'ai ſervi ma patrie avec zèle & courage; dès qu'elle a jugé que mes ſervices lui étoient inutiles, j'ai commencé à vivre pour moi-même; les vœux les plus ardens de mon cœur ſeront toujours pour elle. Ce grand homme, dans ſa diſgrace ineſpérée, n'avoit rien à ſe reprocher. Ses ennemis, qui ne ſavoient agir que par des voies détournées, triomphoient de ſon obſcurité; il leur oppoſoit ſa vertu, & cette égalité d'ame, que la vertu ſeule peut inſpirer. Plus bas, vous voyez ce Fénelon, qui dans le ſejour de la haîne, dans le tourbillon des paſſions fougueuſes, regagna par la modération cette paix que la fureur jalouſe voulut lui faire perdre. Tels ſont les

hommes qui méritent l'admiration des ſiecles. On voudra leur reſſembler : ils ſerviront de modèle, ils formeront de grandes ames qui ne ſont pas encore nées.

Maintenant, que les Lucullus, que les Craſſus, que les monopoleurs jouiſſent de leur fortune; qu'ils raſſemblent autour d'eux toutes les voluptés ſenſuelles que procurent les richeſſes; que la foule des plaiſirs ne les abandonne jamais ; qu'ils aient l'aiſance, l'agréable, & même le ſuperflu: j'y conſens ; tel eſt leur lot. Perſonne de bien né n'envira, je crois, leur coupable opulence. Mais auſſi qu'une barriere éternelle les ſépare de ceux qui ont eu l'honneur pour perſpective, pour aliment & pour but de leurs travaux; qu'ils ne ſe trouvent jamais ſur la même ligne avec le magiſtrat qui veille à la conſervation des loix, avec le guerrier dont le moindre effort eſt de braver la mort, avec l'écrivain illuſtre qui ajoute aux penſées de ſon ſiecle & à celles du genre humain. Eh! quelle ſeroit la récompenſe des vertus déſintéreſſées, patriotiques ; ſi la même monnoie payoit l'homme vénal & le héros? Que la tache imprimée ſur les mains qui lèvent les impôts publics ne puiſſe être effacée par des fleuves d'or; que les diſtinctions honorables ne leur appartiennent jamais; qu'elles jouiſſent de tout, excepté de l'apanage des grands hommes.

Le pontife de la Fortune, humilié, vaincu, ſentoit dans ces paroles une force à laquelle il ne pouvoit répondre. — Quels ſont donc les plaiſirs attachés à cette gloire que vous vantez tant? — C'eſt le ſecret des grandes ames, répondit le pontife du temple de la Gloire; ceux qui l'adorent ſont heureux par elle: la Fortune s'épuiſe & s'affoiblit en ſe partageant; la Gloire eſt un patrimoine auſſi étendu qu'il eſt inépuiſable; la couronne d'un vainqueur ne fait aucun tort aux palmes que moiſſonne un autre vainqueur. Il eſt ſur la terre des hommes dont le nom flatte mon oreille; je les attends ici, pour les recevoir, les embraſſer, & étendre avec eux l'empire de la penſée, de la raiſon, de la vertu. A ces mots, un feu divin s'alluma dans ſes yeux: je le fixai plus attentivement; quel étrange contraſte m'offrirent ces deux perſonnages ſi oppoſés! Le pontife du temple de la Fortune étoit Bourvalais; celui du temple de la Gloire étoit Corneille.

# MAHOMET,

## *SONGE XIX.*

J'étois au bord de la mer, & je me plaiſois à conſidérer ces montagnes écumeuſes & mugiſſantes qui viennent ſe briſer ſur un grain de ſable; elles accourent avec impétuoſité comme pour dévorer la terre; elles reculent devant le doigt qui ſemble avoir écrit ſur la limite inaperçue: » Tu » n'iras pas plus loin ».

Une huître étoit reſtée à ſec à demi-pied de l'eau : la vague blanchiſſante & courroucée ne pouvoit la recouvrir. Elle s'entr'ouvroit tranquillement au ſoleil, comme pour s'abreuver de ſes rayons. J'aperçus dedans quelque choſe qui brilloit; j'achevai de l'ouvrir, & je vis que ce qui avoit frappé ma vue de ſon éclat étoit une petite ſonnette d'or; le battant étoit une perle, & la perle étoit couverte de caractères extrêmement fins. Je pris une forte loupe pour les déchiffrer, & je lus avec étonnement ces mots : » Tu pourras » évoquer de la région des morts l'ombre que » tu voudras ». Je m'écriai : Graces ſoient rendues à l'auteur de ce don! & j'agitai la ſonnette.

Tout-à-coup le ſpectacle le plus éblouiſſant

frappa mes yeux : un rayon immenſe du ſoleil deſcendoit en droite ligne depuis l'orbe de cet aſtre juſqu'à mes pieds ; & un ange gliſſant avec rapidité ſur cette échelle radieuſe, & effaçant ſes plus vives couleurs, ſe préſenta devant moi.

Je me proſternai, me cachant le viſage avec les mains; mais une voix douce & majeſtueuſe m'appela, je levai la tête, & je ne vis plus qu'un beau jeune homme. Ses cheveux blonds étoient noués avec grace; un bandeau couleur d'azur lui ceignoit le front; ſa robe, d'une blancheur éblouiſſante, ſe retrouſſoit avec une ceinture d'or. L'Ancien des tems, me dit-il, celui qui a péſé l'Océan dans le creux de ſa main, daigne m'envoyer vers toi, & il ſatisfera à tes demandes.

Auſſitôt un temple en rotonde & tout d'albâtre fut édifié en un clin-d'œil autour de moi; j'entendis une voix qui me cria : « nomme donc parmi les » enfans des hommes, & qui attendent la ſplen» deur du jour éternel, nomme celui que tu veux » voir ». Pluſieurs noms ſe preſsèrent en foule dans ma mémoire : Séſoſtris, Abraham, Alexandre, Céſar, Charlemagne, Cromwell, &c., lorque dans le trouble où j'étois, je nommai tout haut Mahomet! Je voulois dire.....

Son ombre ſortit du pavé du temple, & je contemplai à loiſir le fondateur de la religion & de la puiſſance muſulmane, le vainqueur de la Mecque

& de l'Arabie, l'époux fortuné de tant de belles femmes. Il avoit un air d'autorité, une phyſionomie auguſte, des yeux perçans. « Pourquoi, lui » dis-je, t'es-tu érigé en prophète? Pourquoi » as-tu trompé les hommes »? Mahomet me jeta un regard, & je fus atterré de ſa grandeur. Il garda le ſilence; mais ſon ſilence étoit celui de la majeſté & du mépris. Il portoit ſous ſon bras un livre, & ſous ſon pied fouloit un glaive, comme s'il eût rougi de l'avoir employé. Mais ſon livre lui étoit cher: il s'en échappoit un rayon lumineux, & je ſentis que ce livre étoit plein du Dieu dont il annonçoit ſi dignement la puiſſance & la gloire.

Je repris: « pourquoi as-tu abuſé de la crédulité » de tes concitoyens? Pourquoi as-tu feint des » révélations »? En parlant ainſi, j'étois près d'une haute colonne de marbre jaſpé, & de cette colonne ſortit une voix inviſible qui proféra ces mots:

N'accuſe point un grand homme révéré d'une partie du monde, & qui a détruit l'idolâtrie. Sais-tu lire ce qu'il a écrit? La calomnie poétique eſt montée ſur le théâtre d'une nation, elle a chargé ſon perſonnage de crimes imaginaires; mais peut-elle combattre le reſpect univerſel des peuples, & leur antique reconnoiſſance? Ces préceptes encore vivans & répandus ſur une vaſte ſurface du globe, étoient fondés ſur de grandes lumières. Oui, tel légiſlateur ſentant bien que l'homme rejeteroit

toujours l'autorité de l'homme, ſon ſemblable & ſon égal, a fait deſcendre du ciel les ordres qu'il vouloit intimer à la terre. Garde-toi de l'en blâmer; garde-toi de l'appeler fourbe, impoſteur, parce qu'il y a des loix ſages & utiles qui ſont l'expreſſion de la volonté divine, parce qu'on ne porte aucun préjudice à l'homme quand on lui perſuade ſes véritables devoirs, parce que le monde entier, offrant la conviction d'un pouvoir qui a établi les loix morales ainſi que les loix phyſiques, le grand homme ſe rend le héraut, l'interprète éclairé de ces loix divines; il les révèle d'un ton relatif à leur majeſté; il donne une baſe religieuſe à la police civile, baſe ſacrée & néceſſaire; ſon droit eſt dans la nobleſſe & dans la pureté de ſa cauſe.

Si les anciens légiſlateurs ont mêlé des fables & des rêveries à des vérités importantes & ſublimes, c'étoit peut-être le ſeul moyen de faire paſſer celles-ci. Les tems, les circonſtances, l'eſprit humain, toujours amoureux du merveilleux, tout a pu forcer le légiſlateur à amalgamer le culte & la morale: l'un étoit le corps, & ſuſceptible d'être modifié ſans danger; l'autre étoit l'ame de ſa police.

Rangerez-vous donc, petits obſervateurs à vue myope, rangerez-vous ingratement parmi les impoſteurs pluſieurs bienfaiteurs éclairés du genre humain, parce qu'ils ont compati à ſes foibleſſes, & qu'ils lui ont laiſſé quelques erreurs inévitables, pour

pour mieux leur faire adopter de nouvelles lumières & de nouvelles vertus?

Ces erreurs n'étoient pas leur propre ouvrage; mais bien avant eux l'œuvre confuse d'une multitude aveugle : une religion purement métaphysique n'auroit pas été entendue alors, & ne le seroit pas davantage aujourd'hui.

Soyez plus justes, foibles humains; rendez graces à ceux qui les premiers ont enseigné l'idée de la Divinité, laquelle observe toutes nos actions; & qui doit les punir ou les récompenser; qui ont institué les fêtes, lesquelles réunissent les hommes; qui leur ont défendu le meurtre, le vol & l'injustice; qui ont enseigné l'immortalité de l'ame, dogme sublime & consolateur; qui ont établi la sépulture des morts; qui ont recommandé la charité, le respect pour les parens, la foi des sermens, & une subordination légitime; qui ont fait chérir ces préceptes; qui ont tracé enfin le code moral, auquel de nos jours nous ne pouvons rien ajouter, & qui plus que les autres sciences porte l'empreinte de l'unité; image de la volonté éternelle.

Il seroit difficile, même de nos jours, de décider jusqu'à quel point un homme qui voudroit faire passer ses opinions dans l'esprit d'un peuple neuf, pourroit se servir du ressort de l'enthousiasme & du merveilleux. Le chemin seroit long & incertain, s'il vouloit procéder par les moyens de conviction;

mais s'il frappoit fortement l'imagination, il cauſeroit tout-à-coup une révolution utile. Et, dis-moi, qui ne pardonneroit aujourd'hui quelque ſupercherie innocente au légiſlateur moderne qui auroit réuſſi à faire adopter à un peuple ignorant, ſuperſtitieux & barbare, des loix ſages, raiſonnables & bienfaiſantes? .....

La voix ſe tut. Mahomet toujours muet, immobile, le dédain gravé ſur le front, me fit un ſigne de ſupériorité & rentra en terre avec une majeſté tranquille. Auſſitôt le temple avec ſon dôme s'écroula ſur ma tête.

Je m'éveillai, me propoſant d'envoyer au docteur Lavater, mon voiſin & grand phyſionomiſte, la ſilhouette du prophète armé, de l'auteur du Coran. Les grands hommes anciennement étoient auteurs & par fois ſouverains. O mes confrères, le bon tems!

# SÉMIRAMIS,

## *SONGE X.*

Je rêvois que j'étois devenu antiquaire, & que j'avois formé l'un des plus beaux cabinets de l'Europe. J'avois donné ſurtout dans les momies, & je les achetois de tous côtés.

J'avois appris à diſtinguer les vraies momies d'Egypte des contrefaçons que les juifs font de ces ſquelettes pour attraper les Européens : en mâchant un petit morceau de la momie, j'étois parvenu à diſtinguer le ſquelette Egyptien du ſquelette d'un pendu mis au four par ces contrefacteurs, puis embaumé, puis couvert de bandelettes & d'hiéroglyphes, puis vendu par ces adroits fripons qui ſe moquent des profonds ſavans.

Je n'étois pas dupe de ces impoſteurs; je reconnoiſſois preſque, à la forme de la tête, ces anciens Egyptiens aromatiſés par un ſecret particulier, & qui ont été jaloux de nous tranſmettre leurs figures deſſéchées.

Ils étoient rangés dans mon cabinet, & je me réjouiſſois en diſant : Tout cela parloit il y a trois mille ans; ils ne ſe doutoient guere qu'ils ſortiroient des catacombes qui ſe trouvent près du

Grand-Caire, pour voyager en Europe, & venir à Paris ſatisfaire ma curioſité. Me voilà environné de gens morts & non enterrés, qui ne ſoupçonnoient pas que leurs corps m'appartiendroient un jour en toute propriété. Cette idée me plaiſoit, & je me promenois au milieu de ces corps embaumés qui n'avoient plus de noms, & auxquels je prêtois ceux qui plaiſoient à mon imagination.

Faiſant la revue un jour de mes richeſſes antiques & noires, je pris la tête d'une momie & la conſidérai attentivement. Qui es-tu, lui diſois-je tout bas, qui es-tu ? Tout-à-coup la tête fit un mouvement entre mes mains & dit : Je ſuis Sémiramis. — Toi? As-tu été belle? = Oui, j'appaiſai une ſédition en me montrant le ſein nu & les cheveux épars. = As-tu bâti ces ſuperbes jardins ſi vantés ? — J'ai fait conſtruire Babylone ; j'ai bâti avec magnificence ſur le Tigre & ſur l'Euphrate. — Tu as fait des choſes vraiment extraordinaires! J'ai régné comme un grand homme ; j'en ai réuni les talens & le courage. — Et vos expéditions militaires ? — J'ai fait pluſieurs conquêtes dans l'Ethiopie ; j'ai pénétré dans les Indes. — Vous aimiez la gloire, madame, avec paſſion ? — J'étois née pour elle. — Et ces foibleſſes dont parle l'hiſtoire ? — Qu'importe ? Les devoirs de l'empire n'en ont pas ſouffert ; j'ai rendu l'Aſſyrie heureuſe ; j'ai mérité les honneurs de l'Apothéoſe.

Semiramis

Tom 32 pag 164

Se sua Semiramis.

Morillier. Dir

Borgnet. Sc

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

— Toutes vos idées étoient élevées, madame; je vous reſpecte beaucoup: mais quelque choſe me chagrine, vous étiez deſpote. — Une femme eſt très-bien aſſiſe ſur un trône deſpotique. — Pourquoi, madame? — Parce que la dureté de ce gouvernement eſt toujours adoucie par la pitié naturelle à mon ſexe, & par l'aſcendant que le ciel a voulu donner aux femmes. L'orgueil rougit moins de s'humilier devant elles; puis j'aimois les arts & ceux qui les cultivoient; ils n'étoient point aſſimilés au reſte de mes ſujets. — Mais, madame, avez-vous refuſé de remettre à votre fils Ninias le ſceptre dont vous n'étiez que dépoſitaire? — Le ſceptre que je portois n'étoit point un dépôt. — Mais encore, oſerai-je vous le demander? avez-vous en effet mis à mort votre époux Ninus? — Non. — L'hiſtoire le dit. — L'hiſtoire ment. — Mais M. de Voltaire a fait une tragédie là-deſſus, & vous donne des remords. — Les tragédies ſont des romans. — Et la voix de l'univers qui vous accuſe? — L'univers ſera déſabuſé. — Et quand? — Quand le jour néceſſaire pour la vérité ſera venu. A ces mots, la tête devint plus peſante; elle s'échappa de mes mains, & retomba dans ſon coffre.

# L'HOMME DE FER,

## *SONGE XI.*

*Rendormons-nous.*

I.

JE rêvois que, parcourant à pied les montagnes de la Suiſſe, je découvris au milieu d'une chaîne de rochers fort élevés, & bordés de précipices, un antre tapiſſé d'une verdure noirâtre. Je ne ſais quelle curioſité, qui me tourmente la nuit comme le jour, me dit d'y entrer.

Je grimpai avec effort vers un endroit roide & eſcarpé, en m'aidant des pieds & des mains, & je vis que quelqu'un avoit été auſſi curieux & auſſi hardi que moi; car on avoit attaché un crampon de fer & une groſſe poulie au rocher, qui ſervoit de dôme au paſſage de l'antre.

L'entrée en étoit difficile; je m'élevai pourtant à l'aide de la poulie & du crampon, & je me vis auſſitôt ſous une voûte baſſe & pierreuſe qui formoit une longue enfilade.

Le ſuc qui diſtilloit du rocher ſe pétrifioit en tombant, & figuroit des colonnes, des ſièges, des tables. Je m'avançai, & j'entendis dans le

lointain un bruit ſourd, comme celui d'un torrent qui ſe précipite du haut d'une colline.

Je ne me trompois point, car m'étant avancé, je vis la ſource d'un grand fleuve qui couloit avec impétuoſité dans un eſpace reſſerré. Auſſitôt une voix formidable me cria : « témé-» raire, qui t'a donné l'audace de venir dans ce » lieu redoutable ? Si tu veux éviter la mort, » plonge-toi dans le torrent écumeux ».

Et tout-à-coup j'aperçus un géant armé d'une lourde maſſue, qu'il levoit ſur moi, & la voix répétoit : « plonge-toi dans le torrent écumeux ». A peine y fus-je plongé, que je ſentis que tout mon corps ſe durciſſoit par degré, & que j'étois devenu de fer des pieds à la tête.

Un être dont la grandeur & la majeſté étoient au-deſſus de l'humain, vêtu d'une robe d'azur, couronné d'amaranthes, me dit : « tu es la force, » cours le monde ; tu es la juſtice perſonnifiée, » agis ; je t'ai doué de ce qu'il te falloit pour en » exercer les fonctions auguſtes ».

Mes muſcles d'acier avoient conſervé leur ſoupleſſe ; mon bras d'airain étoit doué d'une force extraordinaire. D'un coup je renverſois une muraille ; ma main étoit une catapulte qui lançoit au loin des traits énormes ; j'ébranlois des maſſes prodigieuſes, & rien ne réſiſtoit à mon impulſion, qui s'accroiſſoit par tout effort contraire.

II.

QUOIQUE de fer, je ſentis battre plus vivement dans ma poitrine les mouvemens de la pitié & de la commiſération. Mon cœur étoit encore plus échauffé d'amour pour mes ſemblables; le ſentiment de l'équité y devint plus vif, & ma tête me parut illuminée d'un nouvel entendement.

Je marchois dans les rues, & voyant un homme qui en frappoit un autre, je le frappai à mon tour. Tel qui ne relevoit pas ſon camarade, tombé par accident, je le couchois par terre avec inſtante correction; je puniſſois l'injure & la violence, & j'allois de tous côtés redreſſant l'ordre par-tout où il étoit bleſſé.

III.

TOUS les uſages abſurdes, abuſifs ou cruels, je les attaquois ſans miſéricorde, & mon bras, quoique de fer, étoit las le ſoir de redreſſer cette foule d'abus antiques. Le prélat, l'homme de cour, le valet du prince, n'obtenoient aucune faveur de ma rigide équité. Depuis le courtiſan qui eſcamote les charges & les poſtes lucratifs, juſqu'à l'eſcroc qui vole les mouchoirs, tous recevoient en face une ſemonce ſalutaire, & quelquefois un geſte expreſſif, ſi le cas l'exigeoit.

## IV.

LE fripon, le fourbe & le méchant ſe détournoient de mon paſſage ; mais j'avois leur ſignalement, & dans mon heureuſe vélocité, je les ſaiſiſſois pour les punir.

Je rencontrai un procureur au ventre hydropique, chargé d'un ſac de papier, dont il demandoit mille louis ; j'en pris un d'un volume égal, & je le fis payer à l'inſatiable ſangſue qui oſa murmurer, & que je livrai juſqu'au ſolde entier à la diſcrétion de ſes clercs affamés.

L'uſurier eut auſſi ſa part de ma juſtice diſtributive. Du bout du doigt j'effaçai le billet du jeune diſſipateur, qui avoit promis de payer le double de ce qu'il avoit reçu ; & quand je rencontrois dans les rues un de ces ſucculens dîners que le libertinage, la prodigalité & l'hypocriſie apprêtent, je me plaiſois à le faire porter dans des greniers, où des indigens ſans pain, attendoient pour manger, les ſecours de la charité.

## V.

JE vis un homme qui avoit trahi la patrie ; je le fis deſcendre de ſon équipage devant ſon nombreux domeſtique, & je le marquai au front ; un autre qui avoit reculé une époque heureuſe par

une insouciance criminelle, je lui gravai trois lettres sur la joue gauche. Le poltron recevoit un coup de pied au derrière, & le lâche, qui avoit conseillé des infamies lucratives, voyoit pendre ses deux oreilles sur ses larges épaules.

J'ouvris subitement les prisons; tout assassin étoit mis à mort dans un instant indivisible; je fustigeois rudement le voleur, & je l'envoyois aux travaux publics; le calomniateur étoit puni de même.

## VI.

MA métamorphose m'avoit donné de la justesse dans l'esprit, de la droiture dans le cœur, & de la fermeté dans l'ame. J'étois le prompt redresseur des abus les plus invétérés, & j'avois conséquemment beaucoup à faire; car ma justice étoit tout-à-la-fois rémunérative, punitive & civile.

Mais comme c'étoit souvent la loi qui faisoit le péché, j'effaçai tous ces vieux édits déjà frappés du mépris public, & que les tribunaux eux-mêmes n'osoient réveiller, de peur d'attirer sur eux le blâme universel.

## VII.

JAMAIS lieutenant de police, je l'assure, ne fit mieux son devoir; mon bras élastique me

tenoit lieu de ſoixante commis : je voyois tout par moi-même ; car mes jambes étoient auſſi infatigables que mes deux bras, & je courois depuis le ſalon doré juſqu'à la taverne obſcure. Ici, j'arrachois les cartes de la main forcenée du joueur ; là, la bouteille de la bouche de l'ivrogne ; point de ſentence tardive, le châtiment ſuivoit de près le délit ; une de mes chiquenaudes valoit les cent coups de bâtons qu'on applique à la Chine par le commandement d'un mandarin.

Mon oreille étoit douée d'une exquiſe ſenſibilité. J'entendois de trois lieues de diſtance quand on m'appeloit, & j'arrivois plus vîte que la maréchauſſée courant au galop. Mon œil, qui lançoit l'éclair, faiſoit pâlir le coupable. Il étoit à moitié puni par ce regard atterrant.

Quand je traverſois les rues, je diſtinguois l'homme oiſif qui marchoit pour conſumer le tems, & je lui impoſois une tâche.

Quiconque paſſoit étoit obligé de me regarder en face, & de me dire quel étoit ſon emploi. N'en avoit-il point, il étoit fuſtigé d'importance.

## VIII.

J'APPROCHAI d'une fortereſſe renfermant des priſonniers qui n'étoient ni aſſaſſins, ni voleurs, ni ſéditieux. Je vis un homme de quarante ans,

qui, livré à ſes réflexions, étoit détenu dans une oiſiveté profonde, & plus inſupportable que tout le reſte. Je lui demandai quelle en étoit la raiſon; « c'eſt pour avoir remué le bout de la langue, me » dit-il; ce qui n'a pas fait tomber un cheveu de » toutes les amples perruques qui ont décidé ma » captivité ». Un autre avoit remué trois doigts de la main, dont un étoit un peu noirci d'encre, ce qui n'avoit pas occaſionné dans tout le royaume la chûte d'une tuile, & il étoit gardé ſous trente verrouils. Je les fis ſortir tous deux de leur cachot, levant les épaules de pitié de ce que l'orgueil des hommes en place, oſoit attenter à la liberté des citoyens ſur des prétextes auſſi frivoles.

## IX.

J'APERÇUS le palais de la Juſtice, j'y attachai ces vers:

La juſtice eſt des rois le plus noble partage;
Elle eſt de leur grandeur le plus ferme ſoutien:
Par elle ils ſont de Dieu la véritable image,
Et leurs autres vertus ſans elle ne ſont rien.

## X.

ÉTANT entré dans une maiſon à colonnes, je vis de petites roues & des hommes en robe & en rabats qui les environnoient. Je demandai ce

que c'étoit : c'eſt un jeu, me dit-on, qui s'exécute devant ce qu'il y a de plus grave.

Auſſitôt parurent des enfans, aux joues arrondies, qui avoient des gâteaux & grand appétit. Ils alloient les manger, lorſqu'une voix s'écria : « ne mangez point vos gâteaux, mes amis; » donnez-les moi : car pour un gâteau je vous en » rendrai quinze; pour deux, deux cent ſoixante-» dix; pour trois, cinq mille cinq cents; pour » quatre, ſoixante-quinze mille; & pour cinq, » un million de gâteaux ».

Les enfans ouvrirent de grands yeux, & répétant, un million de gâteaux! combattirent & dompterent leur appétit. Cette magnifique promeſſe étoit ſi flatteuſe, qu'ils entrevirent dans ce jeu la perſpective d'un goûter ſplendide pour le jour même, pour le lendemain & pour tous les jours de leur vie.

Ils ſacrifièrent donc la jouiſſance du moment; & s'étant cotiſés, ils donnèrent cent gâteaux. Leur regard étoit attentif au mouvement des roues, & brilloit de la plus vive eſpérance. Les roues tournèrent ſous l'œil réfléchi & compoſé des graves magiſtrats; & il ne revint aux pauvres enfans, dreſſés ſur la pointe de leurs pieds pour mieux voir, que quatre gâteaux; de ſorte que l'impitoyable égoïſme, moteur de ces perfides roues, en avoit dévoré arithmétiquement quatre-vingt-ſeize.

Comme les enfans pleuroient, la voix magiſtrale, pour les conſoler, diſoit : « jouez conſtamment cinq ou ſix cent mille fois de ſuite, & » vous aurez à coup sûr des chances heureuſes : » jouez encore, mes petits amis, pour ce jeu-là » on vous le permet ».

Effrayé de l'inégalité de ce jeu barbare & dangereux, je briſai toutes les roues, afin qu'il ne fût plus queſtion de cette méchante coutume, qui enlevoit aux pauvres enfans déçus par l'eſpérance, les gâteaux qu'ils auroient mangés avec un ſenſitif appétit; ce qui les auroit fait grandir pour le ſervice de la patrie. Ils reſtèrent rabougris, les jambes grêles; & les quatre-vingt-ſeize gâteaux paſsèrent ſur des tables, où étoient aſſis des gens qui touchoient les mets d'une dent ſuperbe & dédaigneuſe, qui ne ſentoient pas le beſoin de la faim, & qui donnèrent les gâteaux volés à leurs valets & à leurs chiens.

## XI.

J'ALLAI à une fameuſe ſépulture où giſſoient des cadavres royaux; je dis comme l'Egyptien, « ſors, cadavre impie, que tu ſois jugé » : il ſe leva tremblant. Les peuples, les aſſiſtans qui le reconnurent, crurent qu'il étoit reſſuſcité, & pouſsèrent un long cri de douleur. Je dis à ce cadavre; « debout, entends-tu les malédictions que tu as

» méritées ? Tu ſerois enfermé dans les ſuperbes » pyramydes que les Egyptiens ont bâties ; tu » ſerois environné d'obéliſques & de monumens » chargés de trophées, que ta mémoire ſeroit » la même. Retombe dans la mort avec l'op- » probre qui doit accompagner ton nom. Ne don- » nerois-tu pas préſentement toute ta grandeur » paſſée, pour une ſeule vertu » ? Le cadavre pouſſa un long gémiſſement, & retomba dans la mort & l'opprobre éternel.

## XII.

Je devins ſurtout l'ennemi de ces bureaux multipliés qui gênent & vexent le commerce, fatiguent le voyageur & lui font maudire les belles routes du royaume.

Je chaſſai, avec une volupté rare, avec un contentement moqueur, avec une ſatisfaction inexprimable, ces commis griffonnant un papier ruineux. Je briſai leur canif plus malfaiſant que le poignard ; je deſſéchai leur déteſtable encrier, & il ne fut plus queſtion de ces ſcribes déſœuvrés & voraces, *omnes ſedentes in telonio.*

Pour ſigne de triomphe, je donnai à manger à quarante payſans, ſur le même tapis vert ou l'on avoit médité ces ſyſtèmes inſidieux, ſi féconds en rapines.

Tel malheureux qui, pour une poignée de ſel, ou pour une livre de tabac, avoit été traité comme un des plus grands ennemis de la ſociété, eut du ſel & du tabac, & le monarque en fut plus riche.

Les tribunaux qui avoient rendu ces étranges ſentences n'exiſtèrent plus. Je fis ſi bien, qu'il y eut plus d'argent dans le coffre royal, & que perſonne n'alla aux galères pour avoir éternué, ou pour avoir ſalé ſon pot.

## XIII.

J'EN voulois à d'autres commis qui ſont les importans, & dont le mince ſavoir ſe pavane dans une foule d'opérations équivoques.

Ils avoient tous le deſpotiſme dans la tête & dans le cœur. Abſolus dans leurs futiles idées, ils ſe faiſoient un plaiſir malin d'appeſantir ſur tout mérite la maſſue du pouvoir dont ils diſpoſoient quelquefois pendant quelques inſtans. Ils auroient voulu qu'on les crût dépoſitaires de toutes les lumières politiques; & ils s'énorgueilliſſoient puérilement, lorſqu'avec des moyens énormes ils avoient opéré de très-petites choſes.

Jaloux de tout ce qui n'émanoit pas de leur Minerve, il ne tenoit pas à eux qu'on ne crût leurs travaux le dernier effort d'une ſcience profonde

fonde & myſtérieuſe ; & leur ignorance des vrais principes étoit voilée ſous un amas de mots dont ils ſe payoient eux-mêmes pour comble de ridicule & d'ineptie.

## XIV.

COMME je déteſtois ces frivolités, ce luxe inſolent de quelques particuliers, dont le ſuperflu ſoudoyoit, du néceſſaire de tant d'infortunés, cette troupe d'artiſtes inutiles à toute la terre ; je mis en fuite ces petits architectes, ces peintres, ces décorateurs, &c. qui avoient mis à la mode ces cages verniſſées, ces boudoirs orduriers, ces rotondes, tous ces colifichets enfin, d'un agrément futile & véritablement faits pour ſcandaliſer les regards de tout homme ſenſé.

## XV.

A la vue de ces fondemens jetés de toutes parts & en tous genres, qui attendent & attendront longtems la dernière main de l'architecte, je vis que la patience étoit la vertu la plus rare & ſurtout chez les François. La ſcience des grands hommes a toujours été d'eſtimer l'exécution des deſſins d'après leur grandeur ; & leur grandeur, d'après le tems.

Je rappelai les hommes en place à ces principes ; car les projets n'ont plus ni profondeur, ni

maturité, quand on veut tout précipiter, & qu'on ne ſait rien donner au tems.

Et je gravai ſur un marbre ; « Qui que tu ſois, » ne commences rien qu'avec la certitude de pou- » voir le finir ; ſois jaloux de finir plutôt que » d'entreprendre ».

## XVI.

La moindre réforme occaſionnoit de la part des intéreſſés les clameurs les plus fortes : l'un, ſubjugué par ſa pareſſe, ne vouloit pas examiner la queſtion. Il auroit fallu ſe mettre au fait, c'eſt ce qu'il ne vouloit point : l'autre avoit entendu dire à ſon aïeul que toutes les nouveautés étoient dangereuſes : celui-ci examinoit tout avec le téleſcope de l'intérêt perſonnel (1). Alors l'ignorance, la méchanceté, l'envie, l'avarice prodiguoient à tout propos les titres de projets idéals, chimériques, & les termes de novateurs, de viſionnaires n'étoient pas épargnés.

Mais mon bras d'airain remédioit à tout. Je chaſſois de ſa place l'homme apathique, indolent, qui ne voyoit que les revenus de ſon poſte, qui

(1) Celui-là fait une action vertueuſe qui fait un effort ſur ſoi-même pour combattre une action qui ſeroit funeſte à autrui, & qui renonce à un intérêt perſonnel, pour l'intérêt de ſon voiſin.

ne trembloit que de les perdre ; ſon inaction plus longtems prolongée auroit augmenté le ferment corrupteur, & tout ſe ſeroit trouvé vicié, quand ſa retraite tardive auroit découvert les plaies introduites par ſa négligente timidité.

## XVII.

UN homme ayant dit que les créanciers de l'état n'avoient point d'autre débiteur que le Roi, & d'autre garant que ſa volonté, je lui donnai un ſoufflet, & je m'écriai : un contrat, fait au profit de l'état & fondé ſur la foi publique, doit être national & tenir à l'état qu'il a alimenté, comme les entrailles tiennent au corps humain. Qui me contredira là-deſſus, ſentira la force de mon bras.

## XVIII.

JE diſtribuai en très-grand nombre les quatrains ſuivans ; je les mis entre les mains de tout le monde ; je les donnai aux paſſans avec la même profuſion que certains charlatans prodiguent leurs annonces menſongères & intéreſſées.

L'homme a, de s'entr'aider, reçu la loi ſuprême.
Qui veut vivre pour ſoi, doit vivre pour autrui.
L'ingrat peut oublier ce qu'on a fait pour lui ;
Mais le prix du bienfait, eſt dans le bienfait même.

Contre la conſcience il n'eſt point de refuge :
Elle parle en nos cœurs, rien n'étouffe ſa voix,
Et de nos actions elle eſt, tout-à-la-fois,
La loi, l'accuſateur, le témoin & le juge.

Nous tenons tout de Dieu, juſqu'à la vertu même.
Que ne devons-nous pas à cet Être ſuprême (1),
Qui, par l'amour du bien & de la vérité,
Daigne aſſocier l'homme à ſa divinité?

---

(1) Je ſens qu'il y a un Dieu, & je ne ſens pas qu'il n'y en ait point. Je conclus que Dieu exiſte, parce que cette concluſion eſt dans ma nature. Je m'en tiens de cœur & d'eſprit à la doctrine de Socrate qui a dit : « que Dieu eſt » unique & ſimple de ſa nature, né de ſoi-même, ſeul » véritablement bon & non mêlé avec aucune matière, ni » conjoint à rien de paſſible ».

L'Être infini qui a précédé les tems, qui exiſte par lui-même, ne peut ſortir de ſa ſublime grandeur pour ſe laiſſer embraſſer par notre penſée. Notre penſée ne peut connoître ce qui eſt au-deſſus d'elle; & nous ne pouvons entrevoir Dieu que ſous les traits de l'intelligence & de la ſageſſe, empreints ſur les globes & ſur l'atôme.

Froid matérialiſte, qui calomnies l'homme, le vois-tu ſe complaire dans ſon état d'abjection & de misère, embraſſer une volontaire ignorance? Vois, au contraire, cette immenſité de deſirs qui fermentent dans ſon ſein; vois les traits de grandeur ſur ce front qu'environne l'infortune; vois l'élévation de ſa penſée à côté de la foibleſſe de ſon bras.

Et ce qui atteſte ſa ſublime origine, c'eſt qu'il adore, c'eſt qu'il ſe proſterne devant la vertu, tandis que ſa volonté pour le bien ſe dépraye à l'appas d'une foible ſenſation.

Non, l'homme ne meurt point; c'eſt une erreur groſſière,
C'eſt un blaſphême affreux de le croire mortel;
Puiſqu'un jour, affranchi de ſa vile pouſſière,
Cet hôte inattendu doit poſſéder le ciel.

Te crois-tu ſeul, pour être ſolitaire?
Non. Dieu te ſuit, t'entend, te regarde en tous lieux.
Crains qu'en ton cœur quelque honteux myſtère
N'inſulte à ſa préſence, & ne bleſſe ſes yeux.

Ce n'eſt pas à nous ſeuls qu'appartient notre vie;
De ces momens ſi courts que le ciel nous départ,
A la ſainte amitié nous devons une part,
Et le reſte eſt à la patrie.

---

L'homme qui dans le ſilence des nuits contemple tous ces mondes roulans, la foule de ces aſtres ſemés dans l'étendue, la baſe, la grandeur, l'immenſité de ce merveilleux édifice, toutes ces étoiles brillantes, liées à ſon humble rétine; peut-il s'empêcher de remonter juſqu'à la main qui a fabriqué & qui ſoutient ce dôme magnifique?

L'ame ne ſent-elle pas le ſouffle de la divinité répandu dans le monde animé? Une feuille d'arbre eſt le ſéjour d'une république de petits êtres qui goûtent les plaiſirs de la vie & de la reproduction. Et cette profuſion d'exiſtence accordée à cette multitude infinie d'inſectes, n'eſt qu'une effuſion de cette bonté inaltérable, qui forme le plaiſir, & qui le verſe dans le cœur du ver de terre, comme dans le cœur de l'homme.

*Voyez* l'article de *Dieu* dans mon ouvrage intitulé; *mon Bonnet de nuit*, tome 4, édition de Lauſanne.

De nos biens, de nos maux, l'incertaine meſure
Eſt dans l'opinion plus que dans la nature.
Quel eſt le plus beau teint?..... Celui de la pudeur,
Qui grave ſur le front l'innocence du cœur.

Franc d'ambition & d'envie,
Pauvre mortel! paſſe une vie
Que la mort talonne de près.
Peu de choſe ſuffit au ſage;
Et pour faire un petit voyage,
Il ne faut pas de grands apprêts.

On eſt roi quand on ſe maîtriſe,
Quand on ſe ſoumet ſes paſſions,
Quand des folles ambitions
On ne ſe ſent point l'ame épriſe,
Et quand d'un vain peuple on mépriſe
Les vaines acclamations.

## XIX.

Plus les ſens reçoivent de délices, moins l'ame a d'idées. Ces plaiſirs vifs & fréquens enlèvent à la raiſon les perceptions fines & profondes; il faut à l'homme une vie frugale, pour que ſon entendement demeure ſain. Celui qui mange trop délicatement ne peut plus manger au bout de quelques années. Si la volupté vous domine, bientôt vous ſerez ſon eſclave, & vous ne ferez plus que vous ennuyer..... Voilà ce que je dis à un prince qui ne me comprit point; j'en fus fâché, car il étoit aimable.

## XX.

UN autre prince m'avoua qu'au milieu des délices des ſens il avoit rencontré des vides affreux. Je lui conſeillai de ſe mettre à faire du bien tout à l'entour de ſes domaines. Il y étoit diſpoſé, mais hélas! il n'y avoit plus aſſez d'étoffe pour qu'il fût véritablement ſenſible, pour qu'il pût pleurer, pour qu'il goûtât cette joie vive & douce qui ſuit & récompenſe une belle action, pour qu'il ſentît enfin cette ivreſſe qui accompagne l'état d'un ſentiment ſublime.

Quand c'eſt la réflexion, & non le ſentiment, qui dit à certains princes qu'il y a des malheureux, alors leurs vertus ſont en pure perte, & ils n'éprouvent pas que le plaiſir de la généroſité & de la bienfaiſance a quelque choſe de divin; ce qui ne peut être bien ſenti que par des ames exercées à la bienfaiſance, & pour qui la bonté de l'ame n'eſt pas un mot vide de ſens.

Un poëte fait dire à un prince ces deux beaux vers :

Les plaiſirs, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux;
Un inſtant de vertu vient de me rendre heureux.

## XXI.

JE vis un phénomène bien étonnant, c'étoit un

miniſtre de la guerre tout occupé de faire la paix. Il ne manquoit plus que de voir un contrôleur des finances renoncer enfin aux emprunts, qui ruinent nièces & neveux.

Mon pouvoir ne s'étendoit pas juſques-là ; les hommes abuſent tant qu'ils ont de la marge.....

## XXII.

Toutes les loix furent énoncées en termes clairs & précis. « Il faut que la loi ſoit courte, dit » Séneque, afin que les ignorans en ſaiſiſſent plus » facilement l'eſprit ».

## XXIII.

En voyant cette foule de demoiſelles nubiles qui peuplent les ſociétés, qu'on rencontre par-tout ſilencieuſes & froides en préſence de leur mère ; ce régiment oiſif me déplut, & la gêne & la contrainte qu'il éprouvoit paſsèrent dans mon ame.

Rien ne me parut plus ridicule que ces grandes demoiſelles attachées aux jupons de leur mère, & qui vont tournant avec elle. Ces momies blanches portoient ſur leur viſage l'empreinte de la diſſimulation. Cet eſclavage ſans fin, impoſé à des filles nubiles, ſi fréquemment victimes de leur complexion, me parut injuſte & contraire aux loix & aux avantages de la ſociété. Quiconque

croit pouvoir étudier le caractère de ſa maîtreſſe ſous les yeux d'une mère, ſe trompe abſolument. Les demoiſelles n'oſent rien, tandis que leurs mères ſe permettent tout. Quoi de plus propre à faire naître la fauſſeté & la très-dangereuſe idée de ne regarder le mariage que comme une porte ouverte à la liberté licencieuſe!

Je pris ſous ma protection ces aimables créatures, à qui on refuſoit l'uſage du ſentiment dans l'âge où le ſentiment ſe développe, où il eſt le plus actif & le plus fécond en vertus.

J'enlevai à ces mères jalouſes & altières, ces eſclaves ſenſibles dont elles ſe pavanoient, & ſur leſquelles elles exerçoient leurs innombrables caprices. Je voulus que ces intéreſſantes créatures ceſſaſſent d'être inutiles à elles-mêmes & aux autres. Je portai une loi qui licencia toutes les filles à l'âge de vingt-un ans, & qui, à cette époque (où il n'y a plus d'enfance), les rendit indépendantes & abſolument maîtreſſes de leur perſonne; car la nature a donné aux femmes, dans un court eſpace, tant de ſouffrances, que le plaiſir leur appartient dans leur jeune âge, qui s'écoule, hélas! ſi rapidement pour elles, & comme l'a dit un philoſophe, « elles ſont en quelque » ſorte forcées à ſe preſſer de vivre »; parce que bientôt la douleur, la perte de leurs charmes, la ſolitude qui en eſt une ſuite, vont conſumer une

vie qu'il a plu à la nature d'abréger. Cette rigueur du ſort ne ſauroit être corrigée, qu'en leur laiſſant du moins les beaux jours marqués pour leurs jouiſſances, jours paſſagers, & qu'il ſeroit inhumain d'immoler à des conventions arbitraires, lorſque leur ſenſibilité eſt dans toute ſa fleur, & répand ſes parfums autour d'elles (1).

(1) Le rôle de fille, au milieu des mœurs & des inſtitutions modernes, eſt le plus cruel rôle du monde. Qu'une jeune perſonne ſoit mélancolique, elle eſt tourmentée, dit-on, du deſir & du beſoin d'avoir un amant. Eſt-elle gaie, folâtre, cet enjouement touche à peu de réſerve; elle ne peut ni rire, ni ſoupirer. On veut qu'elle ſoit fille & qu'elle ne le ſoit pas.

Le ſentiment qui part d'un cœur neuf, vaut mieux que le ſentiment qui diſſimule; & ces jeunes filles, qui ne peuvent jamais dire un mot de ce qu'elles ſentent ſi bien, ſont plus près de leur chûte, que celles qui font les aveux naïfs du plaiſir qu'elles ont à voir leur amant.

Ces innombrables demoiſelles qui couvrent la France entière, & qui ne peuvent ſe marier ni vivre dans le célibat, qui, à vingt-cinq ans, habitent & ſurchargent encore la maiſon paternelle, comme ſi elles n'avoient que dix ans, forment un ſpectacle tout-à-la-fois attriſtant & riſible. Que ſont ces grandes filles auprès de leur mère, lorſqu'elles pourroient elles-mêmes être mères de famille? Quelle figure font-elles devant leur père? Il ſent tout auſſi bien qu'elles, combien elles ſont déplacées. Tout moraliſte ſent la néceſſité d'une loi ou d'une coutume propre à réformer nos inſ-

Les filles de vingt ans n'ont point notre ambition, nos affaires, nos ſpéculations, nos voyages & nos fatigues. Il faut donc les laiſſer libres dans le ſentiment qui les occupe. Leur imagination eſt plus vive & moins diſtraite que la nôtre ; elle ſe concentre par conſéquent ſur un ſeul & unique objet. Le lit conjugal eſt preſque le ſeul endroit où l'honnête femme jouiſſe ſans dangers & ſans remords ; c'eſt-là ſon empire & ſon trône, d'où elle ne deſcend qu'avec regret. Ne l'en blâmons point ; elle achète aſſez cher le plaiſir, quand elle remplit ſes devoirs. Toutes les grandes demoiſelles, auxquelles on avoit enlevé impitoyablement leur jeuneſſe, c'eſt-à-dire, leur vie, qui ſe deſſéchoient lentement, & mouroient de chagrin & d'ennui, graces à moi, eurent la liberté d'aimer à leur gré, & de transformer, d'après leur choix, un amant en époux. Le bonheur fut à leur portée, tandis que l'inſouciance de la jeuneſſe le leur permettoit. L'on ne vit plus ces intéreſſantes créatures perdre leurs plus beaux jours, en éta-

---

titutions civiles, qui, follement amalgamées avec des idées réligieuſes & retrécies, rendent la moitié des femmes invinciblement malheureuſes. Il y auroit donc un livre neuf, piquant, curieux & philoſophique à faire, intitulé : *des Demoiſelles*. Je le ferai peut-être un jour : en attendant, qu'on ne me vole point mon titre.

lant dans la ſociété les petites & puériles idées qui naiſſent d'un eſclavage abſolu ; car il détruit à la longue le ſentiment & même les vertus.

## XXIV.

Le plaiſir entre dans l'eſſence de l'homme & dans l'ordre de l'univers. Le plaiſir eſt l'aimant de notre nature, l'ame de nos actions. Tous les animaux le cherchent & s'y livrent. Le goût du plaiſir réglé ſert l'intérêt de la ſociété, au lieu d'y nuire.

Je voulus que le peuple eût des fêtes, des jeux. Défenſe de troubler ſes récréations, & j'aimai mieux alors le voir un peu turbulent, que dans la moroſité de la contrainte.

Je fis ſervir la muſique à ſes divertiſſemens. La muſique eſt un cinquième élément pour pluſieurs ames ſenſibles ; elle donne des ſenſations à ceux qui n'en ont point.

La danſe ne fut pas oubliée. L'indolence d'un muſcle l'oblitère, & il eſt puni de ſon inaction en perdant la ſolidité & le jeu dont l'avoit doué la nature. Tous les muſcles du peuple allèrent bien, très-bien ; & ce tableau animé formoit, ſous mes regards, le plus intéreſſant de tous les ſpectacles.

## XXV.

BEAUCOUP de choſes relatives au bien public ſont ordinairement négligées, parce qu'on les poſsède en commun. *Communiter negligitur quod communiter poſſidetur :* & le proverbe dit :

L'âne de la communauté,
Eſt toujours le plus mal bâté.

Je nommai un inſpecteur qui me donnoit avis de toutes les dégradations qui pouvoient occaſionner une incommodité publique; car la police n'eſt faite que pour aller au-devant de tous les dangers.

## XXVI.

PERSUADÉ que la Nature a dans ſes magaſins des tréſors d'un très-grand prix, qu'elle nous réſerve au moment que nous y penſerons le moins, que pluſieurs ſont ſous nos yeux, & que nous ne les voyons pas, que les importantes découvertes ont été le fruit du haſard, plutôt que de l'expérience; je récompenſai tous ceux qui interrogeoient la Nature, & la moindre expérience bien faite ou bien ſuivie, l'emporta ſur des volumes ſyſtématiques,

## XXVII.

Qui pourra expliquer la formation de la ſubtance du cerveau qui, molle & ductile, conſerve dans ſes plis, & avec le plus grand ordre, les images de tout ce que nous avons vu, entendu, appris dès notre plus tendre enfance ? Idées, réflexions, ſentimens, tout eſt net & diſtinct. La repréſentation d'un objet vient après ſoixante années, nous frapper auſſi vivement que s'il étoit encore préſent. Les idées que nous voulons chaſſer ſont celles qui reviennent avec des couleurs plus vives; qu'y a-t-il de plus étonnant que la ſtructure de cet organe, ſiège de la penſée ?

Je fis ces réflexions en voyant un anatomiſte diſſéquer un cerveau; je les fis pour lui, car il cherchoit une fibrille, & il s'impatientoit de ne la pas trouver.

Chaque ſens de l'homme offre un tiſſu de miracles, & quand on ſonge à l'enchaînement incompréhenſible qui les lie, il n'y a plus de langue pour célébrer.

## XXVIII.

Qu'un prince doit faire pitié lorſqu'il ſe regarde ſérieuſement comme pétri d'un autre limon que le reſte des hommes! Un orgueilleux de cette

eſpèce, eſt un ignorant qui ne peut jamais être vraiment bon. Il n'eſt guere d'ames généreuſes que celles qui ſont ſenſibles, c'eſt-à-dire, qui ont médité ſur le néant des grandeurs & ſur la réalité des vertus ; c'eſt la pratique des actions nobles qui nous apprend à ſentir & à penſer.

L'intelligence épure le cœur, le forme, l'aſſujettit à la vérité, & l'enlève à l'arrogance, qui n'eſt qu'une uſurpation faite par une imagination dépravée ſur le bon ſens naturel. Héraclite l'a ſi bien dit :

L'eſtime de ſoi-même eſt une épilepſie.

Je coulai ce petit chapitre dans une certaine poche, ſouhaitant fort qu'il fît ſon effet.

## XXIX.

Plus on bâtit de temples dans une religion, plus elle eſt près de ſa chûte. Il ne faut qu'un temple dans une ville, afin qu'il conſerve cette pompe myſtérieuſe qui en impoſe à l'imagination. Ces dépenſes énormes pour des édifices ſacrés me parurent faſtueuſes & onéreuſes au peuple, qui ordinairement en faiſoit les frais ; auſſi les temples, au bout d'un demi-ſiècle, n'étoient pas encore achevés. Il y eut moins de temples, ils furent plus ſimples, & la ferveur religieuſe s'en augmenta.

Donner aux hommes le frein de la religion, c'eſt déjà une admirable inſtitution. Mais approprier le dogme & le culte à la réforme des vices particuliers d'une nation, ce ſeroit là le chef-d'œuvre du légiſlateur religieux.

Le culte intérieur eſt l'hommage que toute créature doit rendre à l'Être ſuprême. C'eſt le culte par excellence, & digne d'être offert à celui qui eſt eſprit & vérité; mais, comme l'homme n'eſt pas iſolé, il doit publier ſa reconnoiſſance publiquement.

L'intérêt du genre humain exige qu'un Dieu ſoit reconnu & adoré.

## XXX.

Un plaiſant diſoit devant moi qu'il ſouhaitoit fort que les contrôleurs-généraux des finances reſſemblaſſent aux bibliothécaires du Roi, parce que ceux-ci, gardiens d'un grand tréſor, prenoient bien garde de ne point en faire leur profit particulier; ce qui n'arrivoit pas à ceux qui manioient les finances de ſa majeſté. Je ne pus m'empêcher de rire, & je fis un don léger à ce plaiſant, car les bons mots ont leur prix.

## XXXI.

Je fis rétablir dans une place publique la ſtatue que

que Lycurgue avoit dreſſée au Rire. Quoi de plus innocent que le rire ingénu de l'homme de bien?

La fonction de Momus étoit d'épier les actions des dieux, & d'en blâmer les abſurdes. Comment ne pas ſe divertir de ce que l'on voit? Le dieu Porte-Marotte faiſoit ſonner tous ſes grelots, & il fut licite à chacun de rire tout à ſon aiſe.

Oui, l'on dit plus de choſes excellentes & rares ſur une affaire politique qui eſt cachée, que n'en imaginent ceux qui en ſavent le ſecret.

Pour l'honneur des actions les plus conſidérables (dit quelqu'un), il eſt important que les cauſes en demeurent ſoigneuſement cachées.

## XXXII.

C'EST au moyen de l'imprimerie que le génie parlera à la poſtérité juſqu'à la fin du monde. Qui êtes-vous donc, ennemis de l'imprimerie? Vous la craignez! vous ſerez mis à jour par elle; elle ira fouiller la vérité juſqu'au fond de vos entrailles. Liguez-vous, méchans & impoſteurs, liguez-vous des quatre coins de l'univers; l'imprimerie vous brave; ſon anéantiſſement eſt hors de votre pouvoir.

Vous ne voyez pas le reſſort prodigieux de l'eſprit humain, ſa puiſſance ſûre, quoique lente,

ſa tendance perpétuelle à ramaſſer de toutes parts les matériaux phoſphoriques de la vérité; il faudra peut-être encore épuiſer quelques ſiècles, mais enfin la maturité des idées vous détruira, vous, miſérables adverſaires de la raiſon humaine, & l'édifice de la philoſophie repoſera ſur une baſe inébranlable, tandis que vos noms ſeront livrés à l'opprobre.

Voilà ce que je me permis de dire à des hommes qui, pour un mépriſable calcul d'intérêt perſonnel, retardoient tous les grands coups de pinceau & empêchoient l'obſervateur philoſophe de s'élever à la ſublime fonction d'homme d'état & de légiſlateur, comme ſi, en l'oppoſant ſans ceſſe à l'activité ſalutaire de la philoſophie, on n'ôtoit pas au ſiècle ſon énergie, à l'entendement humain ſes tréſors, à l'homme de bien ſes jouiſſances intimes; car tout eſt grand dans un ſiècle & chez une nation philoſophe, & l'on ne ſaura point agir avec grandeur & dignité, ſi l'on n'a point appris préalablement à penſer & à parler avec dignité. Vils ennemis des penſées imprimées, c'eſt vous qui anéantiſſez la grandeur nationale; vous voulez que tout ſoit meſquin, petit, dur & perſonnel comme vous; mais vous n'échapperez pas à la plume qui burinera votre ineptie. Vous pâliſſez déjà, vous devinez votre hiſtoire.... Les gens de bien ſeront vengés.

## XXXIII.

IL fut un tems, (& ces préjugés de Viſigots n'étoient pas entièrement détruits) il fut un tems, dis-je, où la profeſſion des armes étoit la ſeule diſtinguée, où les arts qui font l'aiſance, le repos, les commodités, la gloire, les plaiſirs, la nourriture de l'homme, étoient regardés avec mépris. Je vis qu'un reſte d'imbécillité barbare, ſubſiſtant encore dans quelques eſprits, refuſoit de mettre le magiſtrat (1), le négociant, l'artiſte renommé, ſur la même ligne que le militaire. Je les en dédommageai, & je fis en ſorte que les idées ſaines & utiles à la politique, ne rencontraſſent plus des yeux fermés ou faſcinés (2).

---

(1) Le militaire riſque ſa vie, mais ce n'eſt que l'affaire d'un moment. L'homme de loi, en ſe privant de tous les plaiſirs, en ſe dévouant à l'étude la plus ſéche, ſacrifie la ſienne à chaque minute

(2) Que d'idées ridicules en fait de nobleſſe dominent encore! Un gentillâtre vous parlera avec un ton très-ſérieux de ſes huit quartiers; il vous dira que l'empereur des Turcs n'eſt pas gentilhomme du côte de ſa mère, & que s'il lui prenoit fantaiſie de ſe faire baptiſer & de ſe faire chanoine, il ne ſeroit pas reçu dans un chapitre d'Allemagne. Il faut quelquefois entendre de pareils raiſonnemens.

Qu'importe dans quel ſang on ait puiſé la vie;
Le plus noble eſt celui qui ſert mieux la patrie.

## XXXIV.

JE fabriquai une pipe d'une ſtructure rare & nouvelle, & je la mis dans la main de ceux que travailloit un principe intérieur de vanité; or, de toutes les prétentions orgueilleuſes accumulées dans le foyer, il n'en ſortoit, comme d'une coupelle, que des crêtes & des plumes de paon. L'homme voyoit tous ſes projets ridicules ou inſenſés, s'enfuir & s'évanouir dans le petit nuage de fumée.

## XXXV.

COMME il y a des reſſemblances dans les familles, il y en a dans la même nation. Un uſage ne peut donc paſſer d'un pays dans un autre, ſans modification. La temperature, qui influe ſur les traits du viſage, peut influer ſur les organes délicats & ſecrets qui enveloppent la ſubſtance penſante; de-là, le caractère diſtinctif de tout ce qui vit & reſpire; les races tiennent au climat; leur empreinte eſt viſible, & quelquefois inſurmontable.

Je voulus que le ſentiment de l'honneur fût toujours l'ame des François, qu'aucun ſoldat ne fût frappé, qu'aucun citoyen ne fût avili, que l'on reſpectât en eux cette précieuſe ſenſibilité qui les mène à toute eſpèce de gloire. Je voulus

que la nation fût toujours conduite par ſon propre génie, & non par ces idées étrangères, qui tuent à la fois le courage & le génie. Je laiſſai aux François le vaudeville, la chanſon & même la petite brochure; parce qu'ils n'avoient plus de fiel dès qu'ils avoient ri; & que rien n'appaiſoit mieux une affaire quelconque, que de laiſſer les bons & les mauvais plaiſans s'exercer & s'épuiſer ſur elle.

## XXXVI.

UN degré d'induſtrie équivaut à ſoixante degrés de travail. L'induſtrie n'eſt autre choſe que le ſecret d'amaſſer le plus d'unités phyſiques, avec le moins de bras qu'il eſt poſſible. Il faut donc encourager les mécaniciens qui rendent à la culture des terres, cette foule de bras employés aux arts du luxe. Et c'eſt ce que je fis.

## XXXVII.

DES ſentences rimées naiſſoient toutes formées dans ma tête, & je verſifiois ces maximes tout comme Pibrac, parce que les penſées ſe retiennent plus aiſément, quand elles ont une tournure meſurée.

Ces quatrains étoient pour le peuple, voulant inſpirer de bonne heure à la jeuneſſe la haine du

vice, & l'amour de la vertu ; car, quoique ce ſoit-là une phraſe vulgaire, tout ſe réduit là.

Je vis un jeune homme inexpérimenté qui ſe gliſſoit chez une femme, qui ne portoit pas le nom de courtiſanne, mais qui étoit cent fois plus dangereuſe. Je remis au jeune homme ce quatrain :

Plus le vice eſt profond, & plus il a d'appas ;
Il va toujours en maſque, & n'eſt rien que fentiſe.
C'eſt aux écueils, qui ne paroiſſent pas,
Que le navire neuf ſe briſe (1).

Une ſtatue qui repréſentoit le Tems, ſortoit de l'attelier du ſculpteur, il y manquoit une deviſe, j'y attachai celle-ci :

Tems ! ſous qui les plus forts ſont enfin abattus,
Que tes rigueurs nous ſont propices !
Quand tu nous ôtes les délices,
Tu nous fais aimer les vertus.

Un jeune peintre venoit d'achever un tableau où ſe trouvoit la figure héroïque & ſainte de la

(1) Si les courtiſannes ne faiſoient que ruiner un jeune homme, ce ne ſeroit rien ; mais elles l'accoutument à parler & à penſer comme elles.

Tempérance, je lui donnai ces vers pour mettre au bas :

Les loix qui règlent nos plaiſirs,
Ne ſont pas des loix inhumaines.
La nature & le ciel ne bornent nos deſirs,
Que de peur d'accroître nos peines.

## XXXVIII.

JE vis une ſtatue environnée d'inſcriptions menſongères, & qui inſultoient à la crédulité ou à la foibleſſe du peuple, je les effaçai; & comme celui à qui l'adulation avoit érigé cette ſtatue n'avoit point mérité de la patrie, je tournai ſa tête du côté du dos, je repliai les jambes & rendis la figure hideuſe; elle reſſembloit alors à ſa mémoire.

## XXXIX.

J'APPESANTIS mon bras ſur les infidèles dépoſitaires des fonds publics. Il y avoit un grand nombre de gens puiſſans qui étoient fort intéreſſés à ce que l'ordre de comptabilité du royaume fût enveloppé de ténèbres. Des gens en place diſtribuoient l'argent avec profuſion, ſous le nom de dépenſes ſecretes, dont ils ne rendoient point de compte à leur département, ſoit afin d'en augmenter leur fortune particulière, ſoit afin d'acheter des créatures. J'examinai rigoureuſe-

ment l'emploi des fonds que chaque homme en place devoit fournir à chacun des départemens. Je défendis l'atgent du roi, comme une lionne défend ſes petits ; j'empêchai le déſordre, les gaſpillages, les dépenſes inutiles, les friponneries, les doubles emplois, & ma tête eut beſoin de toute ſa force, pour s'enfoncer dans cette épouvantable arithmétique. Cette partie mécanique de l'adminiſtration des finances, fut ce qui me coûta le plus. Il fallut me livrer à un travail opiniâtre, mais je dévorai ce travail pénible & dégoûtant par amout pour les intérêts du prince & de la patrie, & au bout de cette tâche importante, je donnai des chiquenaudes inciſives au nez de tous les fripons ; ce qui annonçoit à toute la terre qu'ils avoient volé le roi & l'état. Oh ! que de nez camus !

## XL.

Un homme qui demande l'aumône à un autre homme, & dont la ſubſiſtance par conſéquent eſt fondée ſur ce qu'on lui accorde, ou ce qu'on lui refuſe, mérite l'attention du gouvernement.

Je n'eus pas la cruauté de rendre les mendians beaucoup plus à plaindre qu'ils ne l'étoient ; car il faut les châtier, & non les faire périr dans des dépôts. Je les renvoyai chacun dans leur paroiſſe, au lieu de leur naiſſance, & là, comme on con-

noiſſoit, plus qu'ailleurs, leurs revers ou leurs vices, des prépoſés leur impoſoient la tâche à laquelle ils étoient propres. Une correction ſévère les obligeoit au travail, & quiconque d'entr'eux ſortoit du diſtrict de ſa paroiſſe, y étoit ramené forcément pour ſubir la peine due à ſa déſobéiſſance. Par ce moyen il n'y eut plus de vagabonds.

## XLI.

JE fis obſerver les loix qui attribuent au chef de la maiſon, l'empire ſur tous les individus qui la compoſent; car partager la puiſſance me parut la plus grande des erreurs, la plus propre à fomenter les diſcordes. La puiſſance phyſique des femmes eſt déjà très-grande; ſi la loi leur donnoit autant d'autorité qu'aux hommes, ceux-ci ne ſeroient-ils pas bientôt dans la dépendance la plus abjecte? Tout mari devint maître abſolu dans ſa maiſon.

## XLII.

COMME mon haleine devenoit dévorante lorſque je voulois la faire ſervir au bien de l'humanité, d'un ſouffle je volatiliſai (& plus promptement que le creuſet du chymiſte) tous ces diamans qui infeſtent la France, & qui font payer tous les maux qu'ils ont occaſionnés, pour les extraire des mines & les apporter en Europe. Ce

luxe puéril & ruineux excita puiſſamment ma vigilance & mon indignation, & je crus rendre un ſervice eſſentiel à la patrie, en ne laiſſant aucune trace de ces brillans perfides, achetés du ſang des hommes, & qui ne ſervoient qu'à alimenter de toutes les vanités connues, la plus creuſe & la plus miſérable.

Funeſtes diamans! criai-je tout haut, vous deviez faire aux hommes tout le mal poſſible; parce que vous avez cauſé dans l'origine tous les maux poſſibles à l'humanité. Hélas! au Bréſil, pour conſerver aux rois le monopole des diamans, cinquante lieues carrées autour des mines ſont déſertes, & l'on pend au premier arbre quiconque eſt trouvé dans les environs, s'il ne prouve qu'il y avoit affaire. Lapidaires! diamantaires! je vous dévoue à l'anathème. Que vous & vos marchandiſes diſparoiſſent de deſſus la terre.

## XLIII.

Je défendis la chaſſe à ces gentillâtres, qui s'en faiſoient un droit pour porter préjudice aux gens de la campagne; n'étant pas juſte, que pour le plaiſir d'un chaſſeur, des laboureurs ou vignerons, ſouffriſſent quelque dommage, & je déchirai (avec une ſorte de fureur, je l'avoue) le code abſurde & féroce de ces loix pénales, qui

régloient la chaſſe pour le plus fort du canton, & qui avoient oſé égaler la vie des bêtes à celle des hommes.

La chaſſe punit, il eſt vrai, celui qui s'en fait une occupation, au lieu d'un ſimple délaſſement. Il devient ſauvage & farouche; il perd les idées morales; il ne connoît plus d'autre plaiſir que d'errer dans les bois & dans les campagnes; il ne fait plus parler que des événemens de la chaſſe, & il perd les jours les plus précieux dans ce violent exercice, qui rend robuſte ſon eſtomac, mais pour affoiblir d'autant plus ſa tête, & la rendre peu penſante: il finit, ce déterminé chaſſeur, par vivre avec des chiens & des piqueurs, & par mettre au rang des proueſſes, un ſanglier bleſſé, & au rang des accidens notables, un gibier qu'il a manqué. Les entrepriſes du lendemain, ſont d'abattre des perdrix & de maſſacrer des liévres. Eh! qu'a-t-on beſoin, dites-moi, d'une ame raiſonnable pour franchir des foſſés, pour grimper des collines, pour braver le froid & le chaud, pour pouſſer des clameurs & des huées extravagantes à la piſte des animaux, pour ſe tranſporter de joie ſi l'on a fait quelque capture, ou pour ſe frapper le front de rage & de colère ſi le gibier a échappé.

Déchirer par paſſe-tems d'innocentes créatures; ſe faire un jeu de leurs ſouffrances, & cela pour

hâter une digeſtion un peu laborieuſe ; trouver une volupté dans les terreurs & les angoiſſes des pauvres animaux fugitifs, ſans que le beſoin ou la faim vous preſſe ; ſont-ce là des jeux dignes de l'homme qui devroit reſpecter le créateur des êtres ſenſibles juſques dans les animaux qu'il a ſoumis à la douleur.

Oprez, cruels chaſſeurs, ( m'écriai-je ) embraſſez le ſyſtême de Deſcartes, lequel contredit ouvertement la raiſon, ou jugez-vous friands d'un plaiſir féroce. Vivez dans les bois, impitoyables & durs chaſſeurs ; chériſſez de préférence la compagnie des chiens & des liévres ; oubliez toute autre affaire, & quand vous aurez perdu à courir les bois & les brouſſailles, les heures les plus intéreſſantes de la vie, faites encore le ſoir l'hiſtoire d'un jour que vous aurez ſi dignement employé pour la patrie & pour vous-mêmes.

Chaſſeurs ! ſi, ſemblables à Nembrod, à Hercule, vous dirigiez vos attaques contre les bêtes féroces qui dévaſtent les troupeaux, & dévorent quelquefois les bergers, vous feriez une noble guerre aux monſtres que la crainte & la foibleſſe ſont forcées à reſpecter ; mais vous ne tuez pas ces animaux, vous pourſuivez les plus craintifs, lorſqu'ils ſe ſont gorgés des choux, de la ſalade & des graines des malheureux payſans,

obligés de ſupporter encore cet impôt, plus funeſte que l'intempérie des ſaiſons, & ces dévorés ont ſouvent à défendre leur vie contre la voracité d'un garde-chaſſe aſſaſſin, & qui l'eſt, (ô honte! ô douleur!) qui l'eſt impunément.

Maudite chaſſe! Les barbares qui inondèrent l'empire vers le commencement du cinquième ſiecle, ont ennobli cet exercice, parce qu'il étoit de leur goût; & il faut que nos terres fertiles ſoient ravagées pour l'amuſement privilégié de quelques êtres oiſifs, incapables d'apprécier le prix du tems & les devoirs de l'humanité.

## XLIV.

Un homme diſoit à un autre: « vous êtes un ſot, avec tout votre eſprit, vous ne réuſſiſſez point. Depuis que je vous connois, je ne vous ai point entendu une ſeule fois parler de vos talens. On ceſſera bientôt d'y croire. Voyez un tel, il ſe loue intrépidement lui-même dans les feuilles périodiques. Mais, répondit l'homme modeſte, c'eſt une vanité mépriſable que de parler de ſoi; & je penſe qu'on n'en impoſe à perſonne. —Vous vous trompez, répartit l'autre, on commence par ſe moquer de celui qui préconiſe ſon mérite; on finit par oublier que les louanges que l'on a entendues ſont ſorties de ſa propre bouche;

on les attribue à un autre, & on loue enfin, avec la multitude, celui que l'on tournoit hier en ridicule; un éloge répété, eſt l'eau qui tombe goutte à goutte, & qui perce (comme le dit Quinault) le plus dur rocher ».

J'écoutois ce dialogue. C'étoient deux auteurs qui converſoient enſemble, & qui portoient, comme on le voit, un caractère bien différent.

J'arrêtai l'auteur orgueilleux, & je lui dis devant tout le public : « Tu reſſembles parfaitement au » coq-d'Inde : quand on s'arrête pour regarder cet » animal, il ſe gonfle, fait la roue & rougit ſa » crête juſqu'à être prêt à me crever ».

## XLV.

Je ne ſuis jamais gai quand j'entends de la muſique tendre, dit Shakespear : on fait mieux alors que d'être gai, on eſt emu, touché, attendri. On en peut dire autant d'une compoſition théâtrale qui remue l'ame. Qui craint de s'attendrir, a dit quelqu'un, craint d'être bon.

Je fus de l'avis de Shakeſpear; je donnai le prix à la muſique ſentimentale & aux drames, dont on pouvoit dire : *pectora molleſcunt.*

## XLVI.

La tragédie françoiſe me fit beaucoup rire,

ſurtout de la manière dont elle étoit jouée. J'aſſiſtai à la Mort de Céſar, par Voltaire. Quelle œuvre mince ! Quel cadre étroit ! Quel miſérable enfantillage, ſubſtitué à la majeſté de l'hiſtoire ! On ne pouvoit pas défigurer plus complettement le chef-d'œuvre de Shakeſpear ; Voltaire n'avoit pas ſu lire ſon ſuperbe, ſon admirable original. Des acteurs encore plus ridicules que la pièce, mirent en jeu une bonne humeur, qui ſe termina par une ſincère pitié ſur la pauvreté réelle du théâtre françois.

Le poëte tragique, livré à la froide ſymétrie, s'étoit preſque toujours écarté du tableau hiſtorique qui, dans ſon enſemble, avoit ſa vérité. Il l'avoit coupé mal-adroitement, pour le faire entrer forcément dans le cadre des règles. Ainſi il s'étoit privé des ſcènes les plus neuves & les plus intéreſſantes ; car c'eſt le ſujet qui doit modifier l'action théâtrale. La reſſerrer lorſqu'elle doit être étendue, lorſqu'elle doit expoſer de grands mouvemens, c'eſt manquer à l'art ; à l'intérêt, à la vérité ; c'eſt ſacrifier les plus grandes beautés à des règles deſſéchantes qui ne font que détruire l'illuſion, en ôtant un libre eſſor aux mœurs & au caractère de chaque perſonnage.

La tragédie françoiſe enſuite étoit, pour la multitude un effet ſans cauſe, & qu'eſt-ce qu'un ouvrage moral dont le but ne ſauroit être ſaiſi, &

qui ne peut rien dire à la multitude ? Eh ! parlez-lui de ſes mœurs, de ſa fortune, de ſa poſition actuelle, elle vous entendra.

Quelle étude plus digne du poëte que de bien connoître ce qu'il doit enſeigner à ſon ſiècle, & d'approprier ſon drame aux circonſtances !

Mais, au lieu d'un tableau vivant & animé, le poëte tragique avoit métamorphoſé Melpomène en un mannequin, dont l'attitude étoit perpétuellement bizarre & ridicule. Cette caricature étrangé offroit d'ailleurs le même moule dramatique pour tous les peuples, pour tous les gouvernemens, pour tous les évènemens terribles ou touchans. Serviles adorateurs de ce qui s'étoit fait & abſolument dépourvus d'invention, les poëtes oubliant la grande deſtination de l'art, avoient fait des pièces factices, en voulant les ajuſter à celles des anciens. Toujours le même protocole, toujours des tableaux de pure fantaiſie, & le goût le plus faux qui ait jamais exiſté chez un peuple, détruiſoit inceſſamment la vérité hiſtorique, & comptoit la remplacer par une vaine élégance.

Je chaſſai les pitoyables acteurs tragiques, avec l'éternelle famille d'Atrée & d'Agamemnon ; je fis la guerre à ce mauvais goût, à cette déclamation amphatique, froide & forcenée, le ſon le plus déſagréable qui puiſſe frapper une oreille ſenſible. Je mis en fuite, du même bond, ces

auteurs,

auteurs, qui vont pillant des pièces de théâtre dans de vieux recueils, pour les offrir enſuite gonflées de rimes nouvelles & ſonores; & puiſqu'ils étoient impuiſſans à nous donner le tableau fidèle des mœurs & des gouvernemens anciens & modernes (1), je leur défendis de toucher aux ſujets nobles & graves, émanés de l'hiſtoire. Le peuple, qui s'ennuyoit étrangement de tout ce fatras, me remercia d'avoir fait diſparoître cette charge groteſque, que des journaliſtes & des académiciens lui avoient dit d'admirer. Tragédie françoiſe & farce devinrent ſynonymes; le ſpectacle national, entièrement changé & refondu, offrit de l'intérêt, de la gaieté, de l'inſtruction; & l'emploi d'écrivain dramatique, pour la première fois, fut connu & chéri de la nation entière.

## XLVII.

Un homme en place crioit tout auſſi douloureuſement que mon jeune auteur : je veux anéantir tous les livres; oui tous, parce qu'on a fait un pamphlet contre moi, & qu'on en médite un autre. Pourquoi des livres, puiſque je ne lis pas?

---

(1) Cromwel & Guiſe ont une toute autre phyſionomie que Xipharès & qu'Hypolite, & je penſe que ces nouveaux perſonnages exigeroient une autre forme dramatique que celle du divin Racine. Note de l'auteur.

A quoi ſervent les livres ? à faire raiſonner le peuple, & je ne veux pas, moi, qu'il raiſonne : c'eſt à lui de ſuivre le mouvement qu'on lui imprime. Deſtruction des livres ! Guerre aux livres ! Une armée d'eſpion, de commis & d'exempts pour empêcher l'approche d'un livre, car ces maudits livres ſont le tourment de ma vie & m'obligent de meſurer mes actions ; puis ces livres diſent tout, & révèlent les actions les plus ſecrètes. On n'eſt jamais tranquille avec ces livres babillards. Au feu, au pilon, au cachot tous les livres, ſi l'on ne peut y mettre tous les auteurs. C'eſt un crime que d'écrire. — C'eſt un droit inhérent à à l'homme, repris-je, puiſqu'il a celui de penſer. Or, penſer, parler, écrire ſont ſynonymes ; car cette opération intellectuelle eſt la même. L'imprimerie eſt un don viſible de la divinité, par lequel elle a voulu contre-balancer les maux que les tyrans pourroient faire à l'eſpèce humaine. L'imprimerie eſt une défenſe auguſte & légitime, qui n'a ni violence ni cruauté. — Mais je crains la ſatyre. — Je le crois. — Mais je ſuis fort. — Frappez donc ; mais apprenez qu'il n'y a point d'action ſans réaction.

## XLVIII.

Je fus l'exécuteur d'une loi qui me plut beaucoup. Elle convenoit à un ſiècle où l'on dévore

ſes capitaux, où un jeune prodigue eſt à peine en poſſeſſion de ſon bien, qu'il diſſipe en deux ou trois années la fortune de ſes ancêtres. Cette loi portoit interdiction de vendre ſon héritage. On l'a reçu de ſes aïeux; on le doit à ſes deſcendans.

Mais ſi le gouvernement lui-même eſt prodigue, s'il veut toujours jouir ſans meſure, s'il mange l'avenir, détruit le paſſé, deſsèche le préſent; s'il a donné aux particuliers l'exemple fatal d'anticiper ſur ſes revenus, & de dévorer le fond de ſes richeſſes..., que deviendra la loi, l'excellente loi? Je fis mon devoir, je la publiai, parce que je plaignois la génération future; elle ſera plus pauvre que jamais, ſi l'argent va toujours ſe réunir à la maſſe fatale de ceux qui en poſsèdent déjà beaucoup.

## XLIX.

TOUT ce qui concerne les travaux de la campagne & la reproduction des végétaux fut ſi bien protégé, honoré, encouragé, que le ſiècle s'appela le ſiècle agriculteur. Ce titre en valoit bien un autre.

Les agriculteurs diſtingués, portèrent trois épis entrelaſſés à la boutonnière de leurs habits.

Le payſan, vu comme agriculteur, paſteur, pêcheur & chaſſeur, doit être conſidéré comme le véritable Atlas, portant le globe de la terre ſur

ſes robuſtes épaules; car c'eſt par lui que le genre humain ſubſiſte.

## L.

J'ÉTABLIS un tribunal où des juges du point d'honneur prirent connoiſſance de ces injures perſonnelles qui mettent un citoyen dans le cas de déſobéir aux loix, ou de porter la conſcience d'un affront non effacé. J'étendis cette juriſdiction ſur tous les ordres de citoyens, parce que je voulus que l'honneur fût le premier des tréſors, & qu'il fût en ſûreté contre cette multitude de délits qui bleſſent & qui offenſent ſi vivement les ames délicates & ſenſibles.

## LI.

UN homme avoit fait une mauvaiſe action, il ſe diſpoſoit à parler; je lui dis: « tu vas faire » mille mauvais raiſonnemens pour pallier ta » faute; reſte avec la première ».

## LII.

JE condamnai un athée à vivre ſeul. Qu'eſt-ce qu'un athée? C'eſt un homme qui s'eſt iſolé, qui s'eſt fait le centre de l'univers, qui ne peut plus avoir ni deſirs élevés, ni eſpérances conſolantes: c'eſt un égoïſte qui n'a détruit un être ſuprême que pour ſe faire l'être par excellence. Il faut

qu'il vive ſeul, ainſi qu'il ſera un jour; car l'enfer ſera d'être ſeul, ſeul..... Cette idée fait frémir.

## LIII.

JE vis que les eſprits commençoient à s'échauffer ſur les intérêts publics, & que la nation portoit ſon activité ſur des objets enfin dignes d'elle. Tant mieux, m'écriai-je; car l'oubli des principes de la morale & de la politique, conduit néceſſairement un empire à ſa ruine. Qu'on ſe rapproche le plus que l'on pourra de la nature; elle fait toujours des loix plus heureuſes que celles que nous nous donnons.

## LIV.

IL y a, dit Montaigne, des condamnations plus crimineuſes que le crime. Je fus de ſon avis, & je fis brûler des procédures honteuſes, parce qu'il n'étoit pas bon qu'on gardât la mémoire de certaines iniquités.

## LV.

LES crimes commis par les fanatiques, ne leur inſpirent point de remords. Ils dorment tranquillement ſur leurs forfaits; leur conſcience ne leur dit rien; c'eſt en vain qu'ils ont outragé la nature. La religion qu'ils croyent avoir vengée, leur aſſure une paix affreuſe, mais réelle pour leur

cœur. Ne voilà-t-il pas le ſentiment le plus horrible qui puiſſe dénaturer le cœur de l'homme ?

Toutes les idées morales vont s'éteindre dans une frénéſie religieuſe. Alors le fanatique frappe aveuglément; il devient le plus monſtrueux des êtres.

On m'avoit dit qu'il n'y avoit plus de fanatiques, j'en déterrai quelques-uns à qui il ne manquoit que les circonſtances pour épouvanter de nouveau la terre. Je les châtiai ſi rudement, que tout en s'appelant martyrs, ils furent obligés d'appeler à leur ſecours quelqu'un qui fermât leurs cicatrices, & ce ſoin dérangea pour quelque tems leurs idées atrabilaires & cruelles.

## LVI.

Les charges de judicature ne furent plus miſes à l'encan, ce qui faiſoit dire à Seneque que les magiſtrats, après avoir acheté la juſtice en gros, trouvoient du profit à la revendre en détail.

## LVII.

Je dis à un homme qui venoit de faire une dédicace : pauvre ſot, qui t'attaches à louer les grands, tu ne ſais pas que leur amour-propre eſt blâſé comme leur palais; ils ne ſentiront pas plus la louange la plus fine & la plus délicate, que la

ſauce exquiſe que doit leur ſervir ce ſoir leur maître-d'hôtel; tu perds ton tems & tes paroles.

## LVIII.

J'APERÇUS un château fameux, il manquoit une inſcription au frontiſpice; j'y mis ces vers :

Mange deſſous un dais, dors dedans un baluſtre;
Sois petit-fils de mille rois;
Si de l'humanité tu méconnois les loix,
Tu ne ſeras qu'un criminel illuſtre.

## LIX.

QUEL vaſte champ de vérités il reſte à découvrir dans la morale, la phyſique, la géométrie! Nous ſommes encore ſur le bord d'une immenſe carrière, & vous vous donnez le nom de ſavans, meſſieurs de l'académie. Savans! Oh! renoncez à ce titre.

## LX.

J'ENTRAI furtivement dans la chambre d'un poëte, diſciple de Voltaire; il compoſoit une tragédie, & liſoit attentivement tous les poëtes tragiques; il en enlevoit des hémiſtiches qu'il écrivoit à part ſur un cahier qu'il enfonçoit dans un tiroir reculé de ſon bureau. Je lui criai aux oreilles : tu pilles! Puis je diſparus.

Je rencontrai un autre poëte qui ſur douze tragédies n'en avoit qu'une qui n'avoit pas été ſifflée. C'étoit par-là qu'il ſe pavanoit & qu'il s'eſtimoit un grand homme, & qu'il ſe mêloit d'apprécier les défauts de tous les ouvrages imprimés, à l'exception des ſiens.

Je le condamnai à parler dans une chaire, ſur le génie, ſur l'éloquence, ſur la grace & la vie du ſtyle; c'eſt-à-dire ſur tout ce qui lui étoit étranger; ce qui amuſa le public & fit rire quelque tems.

## LXI.

Je trouvai que les places des ſpectacles décens, étoient à un prix trop haut. Quand on a accoutumé un peuple à de certaines jouiſſances, c'eſt un crime d'abuſer de ſon goût en les lui faiſant payer cher. Il y a des habitudes que l'on doit reſpecter.

Et j'embraſſai, ſous le nom de jouiſſances, tabac, ſucre, aromates, parfums, &c.

## LXII.

Les corvées alloient mal; je les fis bien aller; je payai les travailleurs qui ci-devant travailloient mal, & faiſoient de mauvaiſe beſogne, parce qu'ils travailloient malgré eux & ſans profit. Il n'en fut pas de même lorſque je portai un ſac d'argent ſous

mon bras; je n'eus beſoin alors que de la moitié des travailleurs. Libres & payés, ils abrégèrent le tems, & les chemins furent bien conſtruits. Il falloit auparavant recommencer les chemins avec de nouvelles dépenſes; il ne fut plus queſtion de cela. C'eſt qu'il n'y a que la bonne volonté qui faſſe bien aller les bras; & tant que vous contraindrez, vous n'aurez pas ſeulement de bons piocheurs.

## LXIII.

J'APERÇUS une vilaine muraille, empreinte humiliante de ſervitude, qui coupoit déſagréablement & gâtoit de belles promenades, qui interceptoit l'air & la vue, & parquoit des citoyens comme on fait des moutons. Jadis la Chine éleva une muraille contre l'invaſion des Tartares. Ici c'étoient les Tartares qui avoient bâti la muraille odieuſe. Or, comme un ſyſtême financier eſt toujours petit, puéril, miſérable; qu'il n'y a rien de ſi bas, de ſi cruel que cette eſpèce d'hommes, qui apportent les plus grands obſtacles à la tranquillité & à la proſpérité nationale, je condamnai tous les gens de finance à démolir cette muraille, qui chagrinoit un bon peuple, lequel étoit aſſez ſoumis, & donnoit aſſez d'argent pour qu'on lui épargnât cette douloureuſe humiliation; car il la regardoit comme un malheur & comme un outrage.

Or, pourquoi faire de la peine à un peuple qui ne demande qu'à aimer, & qui paye avec gaieté, pour peu qu'on lui dérobe la vue des chaînes qu'il porte, ou qu'on les lui décore de quelques fleurs?

Cloîtrer une ville immenſe & extrêmement peuplée, le centre & l'appui de toute la puiſſance royale & de toute ſa grandeur, c'étoit déshonorer une capitale antique, flétrir les monumens qu'elle renferme dans ſon ſein, diminuer l'admiration des étrangers, qui ſoupiroient comme les nationaux, en rencontrant ſur une ligne circulaire les éternelles traces de l'impôt accablant. S'il faut qu'il exiſte, pourquoi du moins ne pas cacher aux yeux ce qu'il y a de triſte? pourquoi lui donner une ſurface auſſi effrayante? Si le citadin ſortoit pour aller reſpirer l'air pur de la campagne, il rencontroit une clôture immenſe qui ne lui permettoit d'entrer dans les champs qu'après avoir trouvé difficilement l'iſſue rare ou étroite d'où l'impôt rigoureux ſembloit lui crier encore par la bouche des commis; « tu ſors, en rentrant tu » ſeras fouillé ». Je partageai l'affliction du peuple, & ce ne fut pas infructueuſement, graces à mon bras.

Celui qui avoit donné le plan & le projet de cette muraille, ayant dégradé le titre d'académicien, ſon nom n'en devint pas moins une injure,

& ſignifia dans la langue publique, « l'ennemi » du bon peuple ».

## LXIV.

UN boucher alloit tuer un veau, & ſon garçon levoit un coutelas pour éventrer un agneau. J'arrêtai leurs bras, & leur dis : qui vous a permis de tuer l'eſpèce-enfant ? Si on vous l'a permis, moi je vous le défends ; aucun de vous ne tuera ni veau, ni agneau ; perſonne donc ne lit dans l'avenir ; on ne donne pas le tems à la nature de réparer ſes pertes. O prévoyance ! prévoyance ! que tu es rare parmi les hommes ! Ils ne ſongent point à la propagation de l'eſpèce, comme ſi la nature pouvoit ſuffire à leur avidité. Le Caraïbe vend ſon lit le matin, ne prévoyant pas qu'il en aura beſoin le ſoir ; & l'homme en ſociété, étourdi & ſans prudence, ne prendra pas la moindre précaution pour conſerver l'eſpèce. Il mangera les veaux, les agneaux, les poulets, & puis il s'étonnnera de n'avoir ni bœufs, ni moutons, ni poules. Ne reſſemble-t-il pas alors au Caraïbe qui pleure le ſoir, parce qu'il n'a pas ſu prévoir le matin qu'il devoit ſe coucher à la fin du jour ?

## LXV.

ON confond quelquefois le devoir avec la vertu ;

parce que cela ſe reſſemble. On couronnoit en ma préſence une fille ſage qui avoit fui les garçons ; une autre qui avoit ſoulagé ſon père, on la donnoit en ſpectacle. Rien ne prouvoit mieux la morale du ſiècle. Un prédicateur célébroit encore en chaire ces vertus, ignorées de celles qui les poſſédoient ; la vertu devenoit une repréſentation théâtrale. C'étoit bien, ſi l'on veut, mais cela ne me ſatisfit pas. Je reſpectai le ſeigneur, la roſière, le peuple qui l'environnoit. Cette fête pouvoit ramener au devoir, & cela ſuffiſoit pour qu'elle ne fût point interrompue ; mais la vertu eſt au-delà du devoir. Je ne dis mot, car j'avoue que je n'avois pas aſſez de connoiſſances morales pour peſer dans le dix-huitième ſiècle le devoir de la vertu. Tout ce que je ſais, c'eſt que la vertu eſt au-delà du devoir, & qu'une roſiere n'eût-elle fait dans toute ſa vie qu'une bonne action morale, eſt bien au-deſſus d'un gagne-prix d'académie.

## LXVI.

Je vis un adoleſcent d'une phyſionomie intéreſſante, & je lui demandai : qu'apprenez-vous dans cette grande maiſon où je vois des grilles, des portiers, de longues robes noires ? — J'apprends du latin, me dit-il. — Enſuite ? — Du latin encore. — Quoi ! pas autre choſe ? — Quelquefois

quelques mots grecs. — Et c'eſt pour cela, mon petit ami, que vous avez quitté la maiſon paternelle, & les ſalutaires exercices de la campagne ?

Je m'adreſſai aux robes noires & je leur dis : qu'enſeignez-vous à ces enfans qui ſont dans l'âge de croître & d'apprendre ? Du latin, me dirent-ils, & un peu de grec, quand ils ont de la mémoire. Mes yeux étinceloient de colère : pédant ! m'écriai-je. — On ne nous paye que pour cela, me répondirent-ils en tremblant. Hé quoi ! dis-je, du latin ? N'y a-t-il plus ni art, ni métier, ni ſcience exacte, ni membres à développer parmi cette jeuneſſe ? Que feront tous ces enfans de cette langue à-peu-près inutile ? Et les exercices du corps, & l'équitation, & l'art de nager, & les langues vivantes, & la connoiſſance des plantes uſuelles, où tout cela s'apprend-il ? Les pédans reſtèrent muets.

Quoi ! voilà donc l'inſtruction publique ? Du latin ! L'inſtruction publique eſt reſtée au même point depuis nombre de ſiècles, & l'on penſionne des régens qui font leurs claſſes comme les chanoines diſent leur office, & qui bornent à des phraſes latines & inſignifiantes tout ce qu'on peut enſeigner dans le dix-huitième ſiècle. Quoi ! un établiſſement nationale s'eſt borné à ces petites idées pédanteſques, & l'on parle de Rome à des

enfans nés à Paris! Que leur fait Rome? Qu'y a-t-il de commun entre les devoirs de la vie civile & cette ancienne cité? Que peut deviner le fils d'un bourgeois ſur cette ancienne maîtreſſe du monde, & que rapportera-t-il pour ſon bien-être, de la fréquentation de ces auteurs latins? Il perdra ſa ſanté dans ces études ſtériles, & il ſortira du collége avec cette ſottiſe préſomptueuſe qu'il aura reçue de ſes maîtres.

Soudain je fis un geſte & je fis venir des écuyers avec des chevaux, des menuiſiers, des charpentiers, des ferruriers & quelques deſſinateurs. Les enfans bondirent de joie en quittant la plume pour le marteau & le compas. Ils s'élancèrent ſur les chevaux & leur viſage triſte s'anima des plus vives couleurs. L'eſcrime, le pugilat ne furent pas oubliés. (1). Je donnai un métier à chacun de ces

(1) Le mot *virtus*, le mot *vir* dérive de *vis*, force, courage; c'eſt l'apanage du ſexe viril, pour braver les périls, pour vaincre tout obſtacle.

Dans les ouvrages les plus ordinaires, il faut joindre la force à la dextérité; par exemple, pour graver en taille-douce, pour broder des habits à l'aiguille, les maîtres & marchands brodeurs que j'ai vus à Lyon, emploient plus volontiers des garçons que des filles, quoique celles-ci leur coûtent un grand tiers de moins. *Vir magis patiens laboris quàm femina.*

Nulle vertu ſans la force du corps & celle de l'ame. Les

pauvres enfans, & ils n'entendirent plus parler de ce bas flatteur, de ce biberon nommé Horace, que les régens n'entendent pas eux-mêmes & qu'ils expliquent toujours, dans l'intervalle de leurs exercices. Un peu d'hiſtoire naturelle amuſoit ces jeunes gens & diſpoſoit leur eſprit à voir les merveilles de la création.

On étudioit leur goût, & dès qu'ils montroient un penchant décidé pour une ſcience ou pour un art, on les livroit à des maîtres particuliers; ils étoient obligés, à vingt-deux ans, de voyager juſqu'à vingt-ſix, de s'éloigner de la capitale, & tous les huit jours ils devoient écrire ce qu'ils avoient vu, & c'étoit ſur ces rapports qu'ils étoient jugés pour obtenir les places de la vie civile.

Les régens demeuroient ſtupéfaits autour de moi, & comme j'avois abattu leurs chaires, ils attendoient de moi un dédommagement. Peu leur importoit l'inſtruction, mais bien le revenu d'icelle.

---

ſémi-talens ne ſont tels que faute de courage & de force. Un Charles XII étoit tout nerf. Un Pierre-le-Grand avoit un corps robuſte, un eſprit plus inflexible que tout autre, un cœur plus ferme, plus conſtant, une volonté plus forte, une intelligence plus active que tous les Ruſſes enſemble.

Comme on n'obéit qu'à la force, donnons-la donc au corps & à l'ame. Le courage ſe peut enſeigner, je crois, comme l'équitation.

Et quelle hiſtoire enſeigniez-vous à ces pauvres enfans? — Les hiſtoires grecques & romaines, où il eſt dit à chaque page qu'il faut déteſter tous les rois, comme autant de tyrans; qu'on a bien fait de chaſſer Tarquin, de tuer Céſar; que tous les conſpirateurs furent de grands hommes; que Caton, Brutus, qui ſe tuèrent, firent en cela de très-belles actions. — Et c'étoit le roi de France qui vous payoit pour enſeigner à tous ces enfans le fanatiſme d'une liberté imaginaire? pour préconiſer deux fois par jour les anciennes républiques? pour rendre aux jeunes habitans de la bonne ville de Paris la royauté odieuſe? pour imprimer dans leur cerveau des idées abſolument contraires au gouvernement ſous lequel ils doivent vivre? Ah! ſi vous n'aviez pas été des maîtres ennuyeux & plats, que ſeroient devenus vos diſciples avec des principes ſi oppoſés à la monarchie? Mais heureuſement ils n'ont pas entendu les auteurs que vous traduiſiez (1).

---

(1) On lit dans l'hiſtoire de Florence un fait qui mérite d'être connu. Un régent de collège en 1476, ayant pour ſouverain Galeas, duc de Milan, s'étoit prévenu juſqu'au fanatiſme en faveur du gouvernement républicain. Sa tête exaltée par la lecture des auteurs grecs & latins, vantoit à ſes écoliers l'avantage d'être né dans une république, & déploroit le malheur d'un ſujet ſoumis à un ſouverain. Il

J'armai

J'armai mon bras, & tous les collèges furent détruits pour faire place à des gymnaſes où rien ne contrarioit la liberté de l'enfance, le développement de ſes forces phyſiques & encore moins de ſa jeune raiſon avide & curieuſe.

## LXVII.

TROIS armées dans une vaſte plaine alloient combattre & s'égorger. Comme de toutes les extravagances humaines, celle-ci me paroît la plus forte, & que j'appelle démence & frénéſie ce prétendue courage; comme l'eſprit militaire me paroît être le ſouffle infernal ſorti de l'abyme du péché & des crimes, pour ſouiller & flétrir les habitans de la terre; comme j'execre cette abominable fureur, je ſoufflai vîte ſur les enſeignes & ſur les drapeaux, & tous devinrent d'une couleur uniforme.

Alors, ces inſenſés voulant ſe battre, ne le purent plus; car c'étoit la couleur des drapeaux &

---

échauffa tellement de ſes idées trois de ſes diſciples, qu'ils firent ſerment entre ſes mains, de délivrer la patrie du duc leur ſouverain, dès qu'ils ſeroient plus avancés en âge : ce qu'ils exécutèrent dans une égliſe. Deux périrent ſur le champ, le troiſième qui n'avoit pas plus de vingt-deux ans, fut condamné à mort, & il répétoit pendant ſon ſupplice, qui fut long, les vers & les paſſages latins que ſon régent lui avoit enſeignés.

des enſeignes qui les portoit aux maſſacres & au carnage; & c'étoit pour cette couleur qu'ils alloient offrir leurs poitrines nues à des canons chargés à mitrailles.

Quoi! voir des meurtres & des aſſaſſinats dans un climat doux, au coin des bois revêtus d'une verdure éternelle, à côté des fleurs qui naiſſent au milieu d'un air parfumé? Quand tout reſpire la vie & la volupté, voir des hommes qui ſe cherchent pour ſe donner la mort, s'égorger ſur les fleurs du printems? Quel contraſte! Et comment l'homme repouſſe-t-il à la fois les bienfaits de la terre & ceux du ciel pour s'abandonner à la cruelle vengeance?

Mes bras d'airain n'étoient pas aſſez forts pour étouffer le monſtre de la guerre; & ſa force eſt tellement oppoſée à celle qui édifie les loix & les fait reſpecter, que je ne pus que la maudire & la dévouer à l'exécration des ſages & à la juſtice céleſte (1).

---

(1) Je voudrois du moins pouvoir rappeler ces combats, fréquens en Italie, où il n'y avoit qu'un ſeul homme de tué, quoiqu'on ſe fût battu pendant ſept à huit heures: ainſi l'on faiſoit encore la guerre en 1460. De bonnes armes défenſives couvroient les ſoldats; un homme n'étoit pas tué aiſément, & le ſuprême danger étoit de tomber de cheval.

Ces batailles non ſanglantes, n'en étoient pas moins dé-

## LXVIII.

UNE foule de danſeurs, de bateleurs, de muſiciens ſubalternes peuploient les petites villes de province; une foule d'ouvriers inutiles, de coiffeurs, de perruquiers, &c. pulluloient juſque dans les bourgs; & voici que les campagnes n'avoient point de chirurgiens, ou, ce qui eſt pis encore, en avoient de mauvais. Quoi! tous les ſecours pour la capitale? Les gens de l'art réunis, preſſés ſur un ſeul point, il n'y eut plus de ſecours pour l'infortuné payſan, & l'art de guérir n'exiſtoit pas pour lui. Les chirurgiens de campagne faiſoient tout à leur aiſe des veuves & des orphelins; les accoucheuſes eſtropioient les mères; il falloit dans certains cantons faire huit lieues pour aller trouver un Eſculape barbare, qui, avec ſix volumes poudreux, quatre bouteilles de poiſon, une ſcie, une lancette & des grains d'émétique, faiſoit marcher de front

---

ciſives. Elles duroient un demi-jour: on ſe chaſſoit réciproquement du champ de bataille à coups de lances. Force contuſions, peu ou point de ſang répandu. Eh bien! ces batailles philoſophiques que l'on doit regretter, que je regrette, opéroient en politique tout ce que font aujourd'hui canons, bombes, fuſils & le maſſacre de vingt à trente mille hommes couchés dans une boue ſanglante.

la médecine & la chirurgie. La moindre épidémie devenoit déſaſtreuſe ; la gangrene accompagnoit les moindres accidens ; & l'humanité ſuccomboit tantôt ſous le ſcalpel, remis entre les mains de l'ignorance, tantôt ſous la lancette infatigable, tantôt ſous un purgatif banal & violent.

C'étoit véritablement une déſolation dans les campagnes que cette diſette des gens de l'art ; il n'y avoit de guériſon que pour les villes opulentes. Un oiſif des cafés, poids inutile de la terre, échappoit, dans une grande ville, à une maladie, qui, en le tuant, n'auroit cauſé aucun vide dans l'état ; il étoit ſauvé, parce qu'il avoit pour voiſin un homme de l'art ; & le robuſte cultivateur étoit enlevé à l'agriculture, à ſa famille, faute des ſecours les plus néceſſaires. Les maladies des gens de la campagne étoient livrées au haſard, ou à des chirurgiens ſans livres & ſans médicamens. La mendicité honteuſe devenoit la reſſource de pluſieurs orphelins, qui bientôt dans l'âge des paſſions, ſe faiſoient brigands. Les bourgs étoient dévaſtés. Point de médecins que dans la capitale, ou dans quelques villes peuplées. Quand ils arrivoient à la ſuite du fléau qu'avoit annoncé la renommée, la mortalité avoit conſommé ſes ravages.

Cet inconcevable oubli me frappa d'indignation,

& fit monter à mes yeux les larmes de la douleur. Quoi, des académies & point d'élèves ! Quoi, tant de médecins, & point de ſauveurs pour les campagnes ! J'appelai à moi tous ceux que ces abus devoient frapper, je leur criai : les hommes, les hommes utiles ſont dans les campagnes, ils meurent ! Courez à eux, les lumières bienfaiſantes repoſent dans les villes, les ténèbres homicides enveloppent les bourgs & les villages; répandez-vous hommes inſtruits. L'art qui guérit n'eſt-il donc fait que pour les riches ?

On accourut à ma voix ; ma douleur étoit ſi profonde qu'elle paſſa dans toutes les ames. On plaça un chirurgien d'une capacité reconnue, de quatre lieues en quatre lieues; on lui aſſigna cent écus, qui furent pris ſur les caiſſes des comédiens, baladins, hiſtrions, ſauteurs, voltigeurs & montreurs de marionnettes, par-tout le royaume; & quand on vouloit ouvrir un bal dans une ville, on commençoit par mettre dans la bourſe des chirurgiens & médecins des campagnes. Ce titre fut mis en honneur. Les médecins & les chirurgiens des campagnes, portèrent même un habit particulier, afin qu'on les reconnût & qu'on pût réclamer leurs ſecours : les médecins de la capitale faiſoient enſuite chaque année une petite tournée dans différens cantons, pour

ſurveiller les opérations les plus importantes à l'humanité & les plus inſéparables du ſalut de l'état.

## LXIX.

Je rencontrai le frère d'un homme qui la veille avoit monté ſur l'échafaud : ce frère étoit un homme de bien. Accablé de ce coup, il marchoit tête baiſſée & n'oſoit lever les yeux. Je ſuis avili, diſoit-il. — Qu'eſt-ce que l'aviliſſement pour une faute qui n'eſt pas la tienne, lui criai-je? Quoi! quand l'opinion aura étendu ſon bras ſur les malheureux humains, ceux-ci plieront le cou ſervilement, & ſe croiront dégradés? Ils méconnoîtront leur dignité, leur liberté, leur indépendance ; ils ſe croiront vils, parce que l'injuſte opinion d'autrui les aura ſouillés? Ame humaine, image de ton Dieu! les fautes ſont perſonnelles; ne dis pas, je ſuis vile; car tu n'eſt pas vile pour le crime d'autrui. — Les hommes m'ont flétri. — Les hommes! Relève-toi, relève-toi; les hommes n'auront plus aucun pouvoir ſur toi. Brave l'opinion qui choque la juſtice éternelle & la raiſon. On ne partage pas plus la honte de ſon frère, qu'on ne partage ſes vertus. C'eſt une ſervilité que d'obéir à un tel préjugé; il eſt aveugle, il eſt nuiſible; qui voudra l'anéantir, l'anéantira; ne dis pas je ſuis avili, & tu ne ſeras point avili.

## LXX.

Si tu avois pu t'approprier tout l'air ſalubre qui flatte les délicieux côteaux de la Seine & de la Loire, toi tu l'euſſes fait. Et toi, ſi tu avois pu renfermer le beau & vivifiant ſoleil dans ton parc & dans ton palais pour ton ſeul uſage, tu l'euſſes renfermé, & tu n'aurois laiſſé à ce peuple, dont le ſang (à ce que tu crois) eſt différent du tien, que la lueur du crépuſcule, tu aurois voulu enſuite qu'on vantât ta noble clémence.

Et heureuſement que toi, tu n'as pu dérober ni l'air, ni la lumière, ni les rayons argentés de la lune, ni les brillantes étoiles du firmament; & toi heureuſement encore que tes longues & avides mains ont été trop courtes pour embraſſer le globe de la terre; car il auroit fallu que la terre dans ſon enſemble fût pour les deſirs impérieux d'un ſeul homme fou & ſuperbe.....

Mais qu'importe, la terre eſt envahie; tout eſt pris. Grands! vous la poſſédez & la partagez excluſivement. Il n'en reſte que des lambeaux pour préſerver de la diſette, la plus grande portion du genre humain (1).

(1) Il y a ſelon moi contradiction entre naiſſance &

Hauts & puiſſans larrons, ſangſues opiniâtres, propriétaires durs, inexorables! par quelle fatalité faut-il que vous ayez tout, & que les autres hommes n'aient rien? Vous êtes maintenant applaudis, vous poſſédez l'abondance ſans remords, en voyant la misère & l'indigence à travers les glaces tranſparentes de vos voluptueuſes demeures; vous faites ouvrir ſous le pas de vos rapides courſiers qui jettent l'écume, la foule have & maigre qu'on voit fuir de peur d'être écraſée; vous menacez à chaque minute les jours de vos concitoyens pour marier plus promptement les heures de vos délicieuſes jouiſſances: mais ce tems ſera de courte durée; la mort venge le genre humain; bientôt vos indignes ames s'envoleront nues, & toutes hideuſes des crimes de votre in-

---

non-propriété. Celui qui en naiſſant ſur terre n'a pas un endroit pour repoſer ſa tête, eſt néceſſairement l'ennemi de ceux qui poſsèdent. Un Lapon en naiſſant a du moins pour apanage un renne; on lui aſſigne un ſecond renne quand les dents lui percent; mais il y a en Europe des millions d'hommes qui viennent au monde ſans pouvoir dire avoir un arbre en partage. Il y auroit un terrible livre à faire ſur le mot propriété.

Les hommes les plus pauvres, ſont encore chargés de nourrir & d'élever les hommes, qui, pour un modique ſalaire, ſerviront un jour la partie opulente. La ſociété eſt un prodige.

ſenſibilité; elles s'envoleront pour répondre de toutes ces tyrannies publiques & particulières, infame tiſſu d'une vie perſonnelle; vos ames dures & froides rétrograderont loin du regard de la haute & adorable puiſſance qui compte les actions de chaque créature humaine, & qui retire ſon ſouffle divin aux méchans qui ont mépriſé ou opprimé leurs ſemblables. Le maître, ſeul grand, ſeul adorable, vous précipitera dans le cercle de l'animalité; parce que vous aurez oublié la deſtination de l'homme & que ſa vie doit être amour, tendreſſe, charité.

J'adreſſai ces paroles aux égoïſtes du ſiècle, & je leur dis encore, vous n'avez pas voulu que tout le monde vive, & que chacun vive heureux; eh bien, vos ames ſeront flétries par la langueur & par l'ennui dans le ſein même de l'opulence; puis elles frémiront un jour des baſſes actions où elles ſe ſeront plongées. Le tems fuit; demain votre orgueil ſera confondu; demain vous ne ſerez plus hommes; jetés parmi les derniers êtres de la création..... J'ai lu votre arrêt dans le livre de la juſtice éternelle, dont je ne ſuis que l'ombre ici-bas..... Frémiſſez de la ſentence qui vous rejettera de la vie ſentimentale.....

## LXXI.

C'ÉTOIT à qui viendroit autour de moi ſe

plaindre de quelque impoſture, ou de quelque vexation. L'élaſticité de mes muſcles d'airain, étoit dans une action perpétuelle, ſoit pour protéger les foibles, ſoit pour arrêter ou pour punir les prévaricateurs, lorſque la foule des coupables augmentant, ils firent un complot contre mon individu juſticier.

Il étoit invulnérable ; rien n'affoibliſſoit ſon reſſort & ne retardoit ſa marche. Mais que fit la multitude des méchans? elle s'ameuta, s'attroupa, ſe concerta; elle inventa enfin une manivelle ingénieuſe & perfide qu'elle me jeta de concert aux bras, aux cuiſſes, aux jambes. Mes bras étoient viſſés, ils les déviſsèrent; puis avec une lime ſourde ils me ſcièrent les jambes, & une fois renverſé, je me trouvai bientôt ſans main & ſans bras, car c'étoit-là ce qu'ils redoutoient le plus en moi.

Couché par terre je n'eus plus la force de punir le méchant. Il paſſoit à ma portée, & je n'avois plus que le mouvement de la langue & de la tête, je n'étois plus enfin qu'un ſimulacre, ce qui réduiſit ma puiſſance à peu de choſes.

Quand les hommes me virent en cet état, ils me bafouèrent; alors je fus réduit à proférer quelques vaines ſentences qu'il n'écoutèrent pas, ou qu'ils firent ſemblant d'admirer pour mieux les enfreindre. J'avois auparavant une force coërcitive

qui maintenoit ou rétabliſſoit l'ordre ; cette force s'étoit évanouie. Condamné à jeter dans les airs quelques paroles perdues, le chagrin que j'eus de voir le mal triomphant & de ne pouvoir le réprimer; l'inſolence des méchans qui, en paſſant auprès de moi, rioient de mon courroux impuiſſant, irrita tellement les fibres généreuſes de mon cerveau, que l'illuſion ſe diſſipa; je me réveillai & je me dis alors à moi-même, en pouſſant un long ſoupir: hélas! à quoi ſert-il d'être un homme de fer invulnérable & de s'appeler Juſtice ? Les méchans, toujours plus adroits que les bons, ſont habiles à ſe ſouſtraire à la puiſſance des loix & ne manquent guère d'en venir à bout. Ils auroient ſans doute beaucoup moins de peine à redevenir gens de bien qu'à travailler jour & nuit à ces machines odieuſes, compliquées, qui ôtent bras & jambes à la Juſtice; mais telle eſt la profonde malice du cœur de l'homme, qu'il craint plus de s'améliorer que de faire la guerre à ce qu'il y a de plus ſaint ſur la terre.

Pauvre Juſtice! les complots inſidieux, les ruſes abominables des fourbes ont fait de toi un corps mutilé, un tronc ſemblable à ceux qu'on voit dans l'attelier des ſculpteurs. On apercoit bien encore les muſcles qui enfermoient ton cœur généreux & quels furent jadis ta ſoupleſſe & ta force; mais il faut que le coupable ſoit bien près de toi pour que

ta voix terrible l'effraye, ou que tu puiſſes le punir par un mouvement énergique & prompt de tes membres à demi-mutilés. Le torſe que Michel-Ange touchoit encore avec reſpect des ſes mains défaillantes, eſt devenu, hélas ! ton emblême.

Tu allois autrefois au-devant du coupable, il faut aujourd'hui qu'on l'amène & qu'on le traîne devant tes débris. Qui te rendra tes membres, ta force agiſſante, ta marche fière & rapide, telle qu'elle fut dans tes beaux jours ?.... Le ſouverain qui te connoîtra, & qui ſera aſſez vertueux pour devenir ton premier ſujet.

# LE MÉCHANT SERA SEUL,

## *SONGE XII.*

JE rêvois que j'étois emporté par un pouvoir ſecret & irréſiſtible, à travers tout le brillant ſyſtême de la création, & que je parcourois une infinité de mondes dans un clin-d'œil : en approchant des bords de la nature, je découvris l'abyme ténébreux d'un vide ſans fin, la redoutable région du ſilence ! ſolitude ! obſcurité ! une horreur inexprimable me ſaiſit à cet aſpect. Là finiſſoit le ſéjour de la lumière & de la vie ; là expiroit le dernier rayon des ſoleils, & commençoit la nuit éternelle ; je reculai, j'étendis les mains vers les régions de l'exiſtence avec une émotion profonde : mais tout-à-coup un ange noir me dit : Ce que l'on nomme enfer eſt là : ce n'eſt pas ſans raiſon que tout ton être ſe ſoulève. Là le méchant eſt ſeul ; il eſt ſeul, & voilà ſon ſupplice : il n'a point vu ſon ſemblable, ſon ſemblable ne le voit plus : il n'a eu que des idées perſonnelles, il vit avec ſes idées étroites ; il eſt ſon propre bourreau ; il n'a point connu la compaſſion douce & attendriſſante, ſon cœur eſt demeuré de pierre ; jamais l'enthouſiaſme généreux ne lui a repréſenté tous

les hommes comme un peuple de frères, il eſt ſéparé d'eux; loin de la joie aimable, il n'a point été bon, il eſt oublié de l'univers, il eſt ſeul, il n'aperçoit plus les mondes & les ſoleils créés par l'Être tout puiſſant : il ſent encore la création, mais il n'exiſte plus pour elle; il eſt loin d'elle, il eſt hors d'elle, il vit avec ſon ame perverſe & dure; il ne ſauroit la contempler, il la déteſte; il voudroit l'anéantir, il ne le peut pas; voilà l'enfer.

Le friſſon que me causèrent les diſcours de l'ange me fit une impreſſion ſi terrible, qu'en m'éveillant je n'eus point de repos, que je n'allaſſe embraſſer un ami, & lire dans ſes yeux l'expreſſion du ſentiment.

# DE LA CUPIDITÉ,

## *SONGE XIII.*

JE me trouvois dans un bois obſcur, ne ſachant de quel côté je devois tourner mes pas. Les rayons de la lune, rompus par la voûte d'un épais feuillage, jetoient une pâle clarté qui rendoit les ténèbres de la nuit encore plus effrayantes. J'avois la foibleſſe d'un enfant qu'on a abandonné dans un déſert. Tout me faiſoit peur; chaque ombre me paroiſſoit un fantôme; le moindre bruit me faiſoit dreſſer les cheveux, & je trébuchois à chaque racine d'arbre.

Des êtres aériens, que je ne pouvois ni voir ni palper, ſe rendoient mes guides ſans mon conſentement. Ils me faiſoient mille contes ridicules, auxquels ils vouloient que j'ajoutaſſe foi; ils m'engageoient parmi des ronces & des épines; puis inſultant à mon ignorance, ils rioient de leur malice & de ma crédulité. Non contens, ils me faiſoient paſſer devant les yeux des bluettes perfides, pour m'étourdir ou pour me déſeſpérer. Je voulois toujours avancer vers une lumière foible, mais pure, que je diſtinguois au bout

d'une immenſe allée. Je hâtois mes pas; mais au bout de cette longue avenue, où je croyois tenir la ſortie du bois, je ne trouvois qu'un petit eſpace vide, qui m'offroit une barrière impénétrable de bois encore plus ténébreux. Que de pleurs je verſai dans cette nuit longue! L'eſpérance & le courage ranimèrent cependant mon cœur, & la patience & le tems firent luire enfin ſur ma tête l'aurore du jour de ma délivrance. Je ſortis de cette forêt ſombre, où tout m'avoit effrayé, mais pour rentrer dans un autre ſéjour où tout m'étonna.

J'aperçus de vaſtes plaines enrichies des dons de la féconde nature; jamais un aſpect auſſi raviſſant n'avoit frappé mes regards. J'étois las, j'avois faim; les arbres étoient chargés des plus beaux fruits, & la vigne s'élevant à la faveur de leurs branches, y attachoit ſes grappes dorées, qui pendoient en feſtons. Je courus, tranſporté de joie, pour étancher ma ſoif, en remerciant dans le fond de mon cœur le Dieu créateur de tous ces biens, lorſqu'un homme ſingulièrement vêtu oppoſa un bras de fer à mon paſſage. Innocent, me dit-il, je vois bien que tu ſors de l'enfance, & que tu ignores les uſages de ce monde; lis ſur ce portique de pierre, ſes loix y ſont gravées; il faut t'y ſoumettre ou mourir.

Je

Je lus avec un étonnement inexprimable que tout ce vaſte & beau pays étoit ou loué ou vendu; qu'il ne m'étoit pas permis d'y boire, d'y manger, d'y marcher, même d'y repoſer ma tête, ſans la permiſſion expreſſe du maître. Il étoit poſſeſſeur excluſif de tous ces fruits que mon eſtomac à jeun convoitoit vainement; & dans toute l'étendue de ce globe, je n'avois pas un point pour aſyle, pas une pomme en propriété; tout étoit envahi avant mon arrivée.

J'allois mourir de faim, faute de certaines petites boules de vif-argent, fort ſubtiles à ſe perdre, que me demandoit cet homme dur pour troquer contre les fruits nourriciers que produiſoit la terre. Je diſois en moi-même : Cet homme n'a pas plus de droits que moi ſur ce terrein; voilà un tyran aſſurément; mais je ſuis le plus foible, il faut ſe ſoumettre.

J'appris que, pour avoir quelques-unes de ces petites boules ſi fugitives, il falloit ſe mettre une groſſe chaine de fer autour du corps, au bout de laquelle pendoit encore un boulet de plomb, plus peſant au centuple que toutes les petites boules qu'on pouvoit jamais recevoir. En effet, je remarquai que l'homme qui m'avoit arrêté étoit ſuivant l'ordre. Il vit l'embarras où j'étois, & me dit d'un ton charitablement impérieux : Si tu veux

manger, tiens, moi je ſuis bon, approche, mets-toi au cou un anneau de cette groſſe chaîne, en attendant que tu y prennes goût. Je mourois de faim; je ne balançai point.

En me préſentant de quoi manger, il accompagna ce don d'une rude chiquenaude ſur le bout du nez. Je murmurai beaucoup, & je mangeai de même. Je grondois encore entre mes dents, lorſque je fus fort ſurpris de voir un autre homme, encore plus chargé de chaînes que le premier, appliquer à celui-ci un large ſoufflet qu'il reçut humblement en baiſant la main qui l'avoit frappé. Il eſt vrai qu'en même tems il recevoit beaucoup de ces petites boules de vif-argent, qu'il ſembloit idolâtrer.

Oubliant alors mon reſſentiment, je ne pus m'empêcher de dire à celui auquel j'étois attaché : Comment, vous ſouffrez un pareil affront? Pourquoi cet homme a-t-il l'inſolence de vous outrager? Il me regarda en ricanant, & me dit : Tu as l'air bien neuf, mon ami; apprends que telle eſt la mode du pays : tout homme en place qui donne, ſatisfait toujours, & au même inſtant, ſon orgueil ou ſa dureté aux dépens de celui qui reçoit; mais c'eſt, comme on dit, un prêté rendu. Quoique j'enrage du ſoufflet que je viens de recevoir, je ne fais ſemblant de rien, par la raiſon que

celui qui me l'a donné en a reçu bien d'autres, & que j'eſpère moi-même en diſtribuer un jour tout à mon loiſir. Mais, malheureux que je ſuis! à peine ai-je pu juſqu'ici donner par-ci-par là quelques miſérables chiquenaudes. Quoi! ce langage te rend ſtupéfait? Pauvre jeune homme! il n'eſt pas tems encore de t'étonner : oh! tu en verras bien d'autres. Allons, ſuis-moi.

Je le ſuivis. Vois-tu, me dit-il, dans le lointain ces montagnes eſcarpées. L'un de leurs ſommets eſt élevé preſque dans la nue; eh bien! là réſide l'objet éternel des deſirs de tous les hommes; là jaillir d'entre les rochers une fontaine abondante de cet argent ſubtil, dont je n'ai, hélas! que quelques gouttes. Viens avec moi; franchiſſons les obſtacles, combattons; ſupporte la moitié des chaînes dont je vais me charger; plus elles ſeront peſantes, & plutôt nous parviendrons. Oh! ſi je peux jamais puiſer à ſouhait à cette heureuſe fontaine, je te jure que je t'en ferai part.

La curioſité, encore plus que la néceſſité fatale où j'étois, m'entraîna ſur ſes pas. Dieu quel chemin de fer! quelle cohue! que d'affronts & de peines! Je cachois la rougeur de mon viſage ſous le poids de mes chaînes. Mon conducteur affectoit une mine riante; mais je le ſurprenois quelquefois ſe mordant les lèvres juſqu'au ſang, &

ſe déſeſpérant à voix baſſe, tandis qu'il me crioit tout haut, courage, ami, cela va bien. L'avidité lui donnoit des forces ſurnaturelles; & comme ma chaîne étoit liée à la ſienne, il me traînoit après lui. Nous arrivâmes au pied de la montagne; c'étoit bien un autre tumulte. Les vallons étoient couverts d'une multitude d'hommes qui s'agitoient avec leurs fers, & qui s'arrachoient, avec toute la civilité poſſible, quelques gouttes de ce vif-argent qui s'écouloit de la fontaine.

Il ne me paroiſſoit guère poſſible de traverſer cette foule impénétrable, lorſque mon conducteur, avec une audace téméraire, ſe mit à violer le droit des gens. Il frappa à droite & à gauche avec toute la violence de la cupidité; il foula inhumainement aux pieds ceux qu'il avoit renverſés. Je ſentis, en frémiſſant, que je marchois ſur les entrailles palpitantes de ces malheureux. Je voulois reculer, mais il n'étoit plus tems, j'étois entraîné malgré moi. Nous étions couverts de ſang; l'horreur de leurs cris plaintifs & de leurs malédictions me glaçoit d'effroi. Nous parvînmes de cette horrible manière ſur une petite colline; il me regarda d'un œil de complaiſance. Nous proſpérons, me dit-il; le premier pas eſt fait, le reſte ne doit pas nous effrayer. Vois-tu comme nous les avons fait rouler les uns ſur les autres? Ici, c'eſt autre choſe;

nous ſommes près de la fontaine : il ne faut plus aller ſi fort; il faut, avec une fineſſe adroite, étudiée, ſavoir donner le coup de coude à propos; toujours ſans quartier; on n'en abîme pas moins ſon homme: mais ce qu'il faut éviter avec le plus de ſoin, c'eſt le ſcandale. Tel eſt l'art du courtiſan.

J'avois le cœur trop ſerré pour lui répondre un ſeul mot. J'étois ſtupéfait de me voir attaché à lui: je redoutois à chaque moment qu'il ne voulût me prouver qu'il avoit raiſon d'en agir ainſi; car il avoit beaucoup d'exemples qui lui ſembloient favorables. Quel ſpectacle! quel tumulte! que de ſcènes diverſement affreuſes! Toutes les paſſions venoient marchander tous les crimes. On n'avoit des vertus que pour les vendre, & ſans ce trafic elles paſſoient pour ridicules. Un fantôme noir avoit pris le maſque de la Juſtice, & rempliſſoit ſa balance ſacré de poids mercenaires. Des hommes encore couverts de la boue d'où ils ſortoient, étoient honorés, & inſultoient à la misère publique.

D'autres ſe frottoient le corps avec ces boules de vif-argent, & marchoient la tête levée, l'orgueil dans les yeux, la débauche dans le cœur. Ils s'eſtimoient ſupérieurs aux autres hommes, & mépriſoient quiconque n'étoit pas blanchi comme eux. S'ils ne donnoient pas toujours des ſoufflets à ceux qu'ils rencontroient, leur geſte étoit une offenſe,

leur ſourire un outrage : mais ſouvent ce vif-argent s'uſoit; & ces mêmes hommes ſi fiers, ſi durs, redevenoient bas, ſoumis, rampans. On leur rendoit alors avec uſure le dédain dont ils avoient fait parade; la rage les tranſportoit ſecrètement, & les iniquités ne leur coûtoient rien pour remonter à leur premier état. Il faut avouer auſſi que ce vif-argent ſi funeſte leur avoit monté à la tête, de ſorte qu'ils en avoient perdu la raiſon. J'en vis un qui étoit deſcendu du ſommet. Opprimé ſous le poids qui l'étouffoit, immobile & comme en extaſe, il contemploit ſon corps argenté, & ne vouloit ni boire, ni manger. Je voulus l'aider à ſe relever; il crut que je venois pour le voler, il m'oppoſa un poing fermé pour défendre ſon vif-argent, & en même-tems il me tendit une main ſuppliante d'un air piteux, me priant de l'aſſiſter d'une petite boule, & qu'il mourroit content.

Un peu plus haut, quarante hommes inſatiables, à l'œil avide, emportoient dans des tonneaux une quantité prodigieuſe de ce métal. Il n'avoit pas été puiſé à la ſource; il avoit été arraché des mains foibles des femmes, des enfans, des vieillards, des cultivateurs, des pauvres; il étoit teint de leur ſang, & arroſé de leurs larmes. Ces exacteurs avoient à leur ſolde une armée qui exerçoit le brigandage en détail, & pilloit les

foyers de l'indigence. Je remarquai que ceux qui poſſédoient abondamment de cette matière n'en étoient jamais raſſaſiés; plus ils en avoient, plus ils étoient durs & intraitables.

Cependant mon conducteur ne voyoit, dans ces objets, que des motifs d'émulation. Allons, allons, me dit-il, tu rêves, je crois, avec ton œil fixe & obſervateur; avançons. Vois-tu à travers ces rochers quel objet raviſſant? Vois-tu couler à grands flots cette ſource éblouiſſante? Elle ſe précipite en caſcades. Ah! courons; je crains qu'on ne la tariſſe. Que de monde ſe la diſpute! Mais en même-tems prenons garde à nous, nous n'y ſommes pas encore; les derniers pas ſont les plus dangereux. Combien, faute de prudence, ſont tombés du faîte dans l'abîme! En y renverſant les autres, garantiſſons-nous d'une chûte horrible; il faut profiter habilement des malheurs d'autrui. Viens, j'ai découvert un chemin qui nous conduira plus sûrement au terme deſiré.

En me parlant ainſi, il me conduiſit par un petit ſentier que peu de perſonnes oſoient ſuivre; c'etoit une eſpèce d'eſcalier tortueux, étroit, percé dans le roc, & couvert en voûte. Nous avançâmes quelque tems; mais bientôt le chemin ſe trouva barré par trois figures du plus beau marbre blanc.

Il n'y avoit que leur blancheur éclatante qui pût détourner l'eſprit de l'idée de chair, tant elle étoit exprimée avec vérité & avec grace. Ces trois figures ſe tenoient les bras entrelacés, & unies entr'elles comme pour fermer le paſſage aux mortels imprudens. Elles repréſentoient la Religion, l'Humanité, la Probité. Au bas étoit écrit: « Ces figures » ſont le chef-d'œuvre de l'eſprit humain; les » originaux en ſont dans les cieux. O mortels! » reſpectez ces images; qu'elles ſoient ſacrées pour » vous, puiſqu'elles ſont faites pour vous arrêter » dans le chemin perfide qui conduit aux abîmes. » Malheur à qui ne ſera touché, & maudit ſoit » à jamais le ſacrilège qui oſera les endom- » mager »!

Je ſentis à cette vue une émotion reſpectueuſe, mêlée d'amour. Je regardai mon conducteur, il me parut un inſtant auſſi troublé qu'indécis; mais ayant entendu des cris ſur une nouvelle éruption de la fontaine, ſon viſage ſe colora d'un rouge noir; il ſaiſit une pierre qu'il détacha du roc. En vain je cherchois à l'arrêter; il briſa ce monument ſacré avec une fureur impie, & paſſa outre ſur ſes débris. Mes efforts redoublés & contraires aux ſiens, briſèrent enfin la chaîne odieuſe qui m'attachoit à ce monſtre. Va, lui dis-je dans mon indignation, homme effréné, va, cours ſatisfaire ta

cupidité; la foudre de la juſtice divine eſt prête..... Il ne m'entendoit déjà plus; je le ſuivis des yeux : le malheureux, égaré par ſon forfait, en voulant puiſer trop avidement dans cette fontaine funeſte, s'y précipita en aveugle. Emporté par le torrent dont il avoit fait ſon dieu, il fut briſé ſur les pointes des rochers, & ſon ſang en rougit pour quelques momens l'éclatante blancheur.

Et moi, ſaiſi, tremblant, je contemplois ces débris adorables, épars ſur la terre, craignant de les fouler, n'oſant faire un pas. Des larmes d'affliction ruiſſeloient de mes yeux; je regardois le ciel, les mains jointes, le cœur navré de douleur, lorſqu'un pouvoir divin les raſſembla tout-à-coup, auſſi belles, auſſi majeſtueuſes, auſſi touchantes qu'auparavant. Je me proſternai devant ces effigies ſacrées. Pompeuſes, inébranlables, elles ne ſeront jamais détruites par la main du ſacrilège & de l'impie.

# LE DERNIER JOUR,

## *SONGE XIV.*

JE rêvois que j'étois enchaîné dans une ſtupeur immobile, qu'un ſilence éternel & profond m'environnoit; & je commençois à m'alarmer de cet état, lorſque j'entendis le ſon foible d'une trompette qui ſembloit retentir dans l'éloignement; ce ſon augmenta par degrés, devint formidable, & tout-à-coup je reconnus, avec effroi, le ſon de la trompette univerſelle!

Ce ſon terrible briſoit la pierre des tombeaux, & réveilloit la race humaine enſevelie depuis l'origine du monde: je me levai du fond de mon ſépulcre, & j'entendis une voix qui crioit, « hu- » mains, vous pouvez choiſir, de retomber dans » le néant, ou de vous élever avec confiance vers » le Dieu qui vous jugera ».

Auſſitôt je vis de grandes figures qui s'élevoient avant les autres, & qui ſe couvrant le viſage de leurs mains noires & deſſéchées, s'efforçoient de crier, le néant, le néant. C'étoient Néron, Caligula, Domitien, Tibere, Philippe II, tous les méchans rois, & leurs miniſtres plus coupables

encore, tous les vexateurs des peuples, tous les monſtres enivrés de ſang, tous ceux enfin qui avoient tramé des conſpirations contre la liberté, contre le bonheur de l'homme : ils avoient effroi de leur propre exiſtence, ils imploroient la nuit du néant, comme devant les dérober à eux-mêmes.

Les bons & les juſtes s'écrioient, « nous craignons Dieu, mais nous nous confions en ſa » clémence : qu'il nous châtie, mais qu'il ne » nous anéantiſſe pas ».

Un ange, aux aîles étendues, dont l'envergure embraſſoit la voûte du firmament, répétoit pour la ſeconde fois ces paroles ; & la foule des aſſaſſins, des calomniateurs, des ingrats, des égoïſtes, des parens dénaturés, des amis perfides, crioit de ſon côté, le néant, le néant, & avoit peur de n'être pas exaucée : les juſtes, levant leurs timides regards vers la ſplendeur éternelle, diſoient, « la vie, la vie à venir ».

La différence de ces acclamations ſervit à ſéparer le troupeau des humains : je vis d'un côté les empoiſonneurs, les parricides, les fourbes, les impoſteurs, ceux qui avoient reçu de l'or pour leurs ſentences iniques ; je vis de l'autre les philoſophes, les miniſtres équitables, les écrivains généreux, tous ceux que la charité avoit animés ; cette ſéparation étoit un jugement irrévocable,

que chaque homme avoit pour ainſi dire dicté; le cri de la conſcience avoit formé l'arrêt éternel : je vis une balance qui touchoit à la voûte des cieux, & qui penchoit dans les abîmes de l'eſpace. Ceux qui avoient demandé la vie, montèrent vers les voûtes radieuſes, où je les perdis de vue; les autres s'enfoncèrent dans des gouffres ténébreux, d'où j'entendis ſortir des gémiſſemens qui reſſembloient aux accens prolongés du déſeſpoir.

# L'OPULENCE,

## *SONGE XV.*

JE me trouvois dans un laboratoire de chimie. Un petit homme pâle rêvoit attentivement près d'un fourneau ſur lequel étoit une veſſie de cuivre rouge. La réverbération du feu illuminoit ſa face blême; il avoit les cheveux hériſſés, la barbe longue & négligée; un maſque de verre lui couvroit le viſage, & il étoit ceint d'un linge ſale. Dès qu'il m'aperçut, il porta le doigt ſur ſa bouche.

Je me tus. Il ſouffla pendant quelques minutes, & tout-à-coup regardant au ciel, il me montra un nuage noir & orageux; il prêta l'oreille, en diſant : Il tonne; bon! La joie brilla ſur ſon viſage terne. Voici un orage, ajouta-t-il, ſortons.

Un éclair vint à luire; il me prit par la main : » Ah, que cela eſt heureux! Le tonnerre va » gronder dans les airs, & peut-être..... Soyons » en plein air ». Il ſembloit vouloir aller au-devant de l'orage : il monta ſur une colline; il tendit les bras à un homme qui venoit de loin. L'homme qui l'aperçut lui fit ſigne, & courut à

nous. Tout-à-coup un ſillon de feu s'échappa de la nue embraſée, tomba ſur l'homme qui couroit & le conſuma comme un phoſphore. Le chimiſte jeta un long cri de joie, accourut ſur la place où le feu du ciel avoit décompoſé ce corps humain; il ſe baiſſa, ramaſſa une petite pierre triangulaire, & ſe relevant, s'écria : « Nous n'avons plus beſoin » de rien, voici la pierre philoſophale »..... Et comment eſt-elle là plutôt qu'ailleurs ? Oh! reprit-il, depuis quarante ans je guette la foudre & le tonnerre; ce grand œuvre, qu'on cherche depuis ſi long-tems, ne peut s'opérer que par la décompoſition ſubite & inſtantanée d'un homme : c'eſt la foudre qui ſeule eſt capable de fondre cette matière précieuſe.

Il me mit en main cette pierre philoſophale; & tandis qu'il faiſoit des geſtes qui exprimoient les divers mouvemens qui naiſſoient dans ſon ame, un ſecond coup de foudre, plus terrible que le premier, le décompoſa à ſon tour. Je ne fus pas tenté de regarder ſur la place pour voir ſi j'y trouverois une ſeconde pierre, ſans doute plus parfaite, puiſque l'homme, qui en auroit fourni la matière, étoit un philoſophe. Je me ſauvai précipitamment, ayant en main la pierre dont j'avois hérité par un coup auſſi extraordinaire.

J'allai m'établir dans une grande ville, où je

louai un galetas ſpacieux : j'achetai toute la boutique d'un chauderonnier ; & le ſoir même, la porte bien cloſe, je métamorphoſai toutes les marmites en or pur ; je les briſai, ou plutôt je les ſciai, & avec ces fragmens précieux, j'eus en peu de tems des ſommes prodigieuſes.

Alors tout le monde me fit la cour : j'eus un hôtel, un cuiſinier, des voitures diſtinguées par la ſoupleſſe des reſſorts. Les femmes me trouvèrent unique, & le peu d'eſprit que j'avois devint du génie.

J'étois garçon, & c'étoit à qui m'épouſeroit. On employa toutes les minauderies pour parvenir à ce but ; les éloges pleuvoient, les attentions n'avoient point de fin. Au milieu de toutes ces demoiſelles coquettes, ambitieuſes, qui recherchoient ma main & qui déployoient une artillerie de ſoupirs & de graces artialiſées, je pris une petite perſonne à l'air ingénu, qui ne m'avoit adreſſé ni paroles ni regards.

Mes nôces furent pompeuſes, éblouiſſantes, & je me félicitois d'avoir choiſi, parmi ce nombre prodigieux de filles, celle qui paroiſſoit la plus modeſte & la plus timide.

Un généalogiſte me découvrit un ancêtre tué à Ceriſoles, & me gratifia d'un écu à trois pals flamboyans de ſable ſur un champ d'or. Pour mon

épouſe, on la fit deſcendre de Froïla Ier, quatrième roi des Aſturies.

J'étois couché auprès d'elle dans un lit magnifique, & je contemplois la ſomptuoſité de mes meubles, lorſque je vis entrer une foule de vampires qui ſe mirent à démeubler mon appartement. J'avois beau leur faire ſigne de diſcontinuer; ils enlevoient tout, en me faiſant de profondes révérences. Tous les gens de ma maiſon, en m'appelant monſeigneur, chargeoient leurs mains de quelques-uns de mes effets. Des robes noires, des robes rouges, mille gens que je ne connoiſſois pas, venoient réclamer leur part, & chacun s'emparoit de ce qui m'appartenoit : on me montroit des papiers qui avoient la vertu d'enlever à mes yeux tous mes meubles. Je vis emporter juſqu'au coffret où étoit ma pierre précieuſe; il fut ſaiſi par une figure d'homme qui tenoit en main une verge, & qui crioit juſtice!

Alors je me retournai vers ma bien-aimée, & lui dis dans l'effuſion de mon ame : Les vampires m'ont tout emporté, mais tu me reſtes. Je la vis pleurer. Je crus que c'étoit d'attendriſſement; mais ma moitié, ſi douce, ſi ingénue, s'arracha de mes bras, parcourut l'appartement avec le geſte & l'œil d'une mégère, & voyant qu'il étoit dégarni, ſauta ſur une bourſe que les vampires

avoient

avoient oubliée dans une des poches de ma veſte, vint à moi, m'appliqua un vigoureux ſoufflet, & diſparut.

Encore tout étourdi de cette ſcène, je me levai ſur mon ſéant pour courir après ma femme, car je l'aimois. J'étois devenu un peu gros par la bonne chère, lorſqu'un petit vampire, plus maigre encore que les autres, s'élança ſur moi, & me ſuça tout vivant. Il ſe gonfloit ſur mon corps à meſure que je maigriſſois; il me deſſecha des pieds à la tête en ſe rempliſſant de mon ſang, & je devins ſi léger que le vent m'emporta de deſſus mon lit magnifique aux riches courtines, & que je ſortis par la fenêtre. Je voltigeai quelque tems dans l'air, & je tombai ſur un rocher nu, qui, par bonheur, ſervit à m'éveiller.

# L'ENVIE,

## SONGE XVI.

Dès que l'Envie ne peut ſe ſatisfaire, elle répand la bile ſur la ſuperficie du corps; mais principalement ſur le viſage: ainſi un auteur jaloux a un teint de ſafran, & il faudroit comparer le viſage de pluſieurs poëtes, au ſouci & à la jonquille, ainſi que l'on compare le teint d'une belle, à la roſe & au lys.

L'auteur jaloux ſe ſoulage par des critiques amères: il exhale le dépit qui le ronge, & la médiſance devient pour lui un triſte beſoin. Je reconnois dans la ſociété un homme qui a des prétentions à l'art d'écrire, & qui s'en eſcrime ſans oſer encore l'avouer; je reconnois, dis-je, cet auteur honteux, à la manière dont il parle de ceux qui marchent dans la carrière à front découvert. Si l'épigramme tranchante perce dans ſes diſcours, il ne tardera pas à produire auſſi un ouvrage. Les véritables gens de lettres ſont modeſtes & prononcent avec modération; ceux qui en uſurpent le titre, ſont travaillés de je ne ſais quelle jalouſie, qui rend leurs jugemens durs & inſupportables.

Je m'endormis hier en traçant ces mots, lorſqu'un ſonge me tranſporta dans un déſert effroyable : je vis tout d'un coup s'avancer vers moi une des plus affreuſes figures que l'imagination puiſſe ſe repréſenter : elle étoit livide du pied à la tete ; la peau de ſon viſage étoit couverte de mille rides ; ſes yeux étoient enfoncés dans leur orbite & lançoient un feu pâle : elle me dit : « j'ai à te montrer un objet encore plus hideux que moi ». Grand-merci ! lui criai-je ! mais elle m'ouvrit une caverne & je vis dans le fond, un monſtre féminin qui vomiſſoit ſans ceſſe de petits monſtres qui grandiſſoient : ces monſtres naiſſans avoient une gueule ſerrée qui mordoit tout ce qu'ils rencontroient ; mais leurs dents quoiqu'inciſives, s'émouſſoient & tomboient : le monſtre femelle étoit environné d'une multitude de dents rompues.

Tu vois l'Envie, me dit la figure conductrice : ſes yeux tantôt fixes, tantôt détournés, étoient pleins de fureur & de malignité : le monſtre appliquoit à ſa prunelle, qui avoit un mouvement convulſif, une eſpèce de microſcope qui groſſiſſoit les défauts & atténuoit les bonnes qualités.

L'Envie devint un prothée ; mais une voix terrible qui partoit de la voûte du ciel, lui cria à pluſieurs repriſes, « prends un état ſur la terre,

» ou tu vas rentrer pour jamais au fond du » Tartare ».

Je crus que le monſtre dans une nouvelle métamorphoſe, alloit ſe faire peintre, poëte, ou académicien ; il héſita à prendre le maſque de comédien, puis il balança pour s'emparer du bâton de général d'armée, mais à ma très-grande ſurpriſe, il endoſſa tout-à-coup la robe d'un médecin.

# LES LUNETTES,

*Imitation de.....,*

## *SONGE XVII.*

J'AVOIS vu un de ces fripons ambulans qui ſe vantent de prédire l'avenir : tandis qu'il mentoit impudemment & qu'il exerçoit ſur des ames livrées à la curioſité & à la terreur, cet aſcendant ſingulier que les plus vils des hommes ſavent prendre ſur la foibleſſe des hommes ſupérieurs, ordinairement inquiets ſur leurs deſtinées, je me diſois : ce fourbe eſt un impoſteur ; mais ſi ſa ſcience n'étoit point vaine, ne ſeroit-il pas utile de pouvoir deviner quelque choſe des évènemens futurs ? la prudence n'eſt-elle point déjà une manière d'apercevoir ce qui peut arriver, & cet inſtinct qui nous avertit de ce qui peut nous être dommageable ? & ces preſſentimens ſecrets ne ſont-ils pas un ſens intérieur, qu'un plus haut degré d'attention pourroit perfectionner ? Le paſſé, le préſent ne ſont rien pour nous, en comparaiſon de cet avenir qui devient le but de nos penſées & de nos travaux ; mais, tandis que les

tems paſſés viennent ſe réunir comme en un ſeul point dans le foyer de notre mémoire, l'avenir eſt comme un mur impénétrable où ſe briſe la perſpicacité. Ne ſeroit-il pas à deſirer que nous puſſions entrevoir une partie de nos deſtinées futures, afin de mieux prêter le flanc aux évènemens qui nous attendent?

Je m'endormis dans ces idées, & je me trouvai dans une vaſte bibliothèque. Je voulus ouvrir quelques livres, mais tous ſe trouvèrent ſcellés: je n'en aperçus qu'un qui étoit ouvert ſur une table: j'y portai les yeux & je lus le conte ſuivant, que j'ai tranſcrit à l'inſtant de mon réveil.

Un jour Xuixoto, dieu des Indes & de la terre, du haut de ſon palais aérien, jeta les yeux ſur le genre humain, qui ne paroiſſoit à ſes pieds que comme une fourmillière qui ſe meut & bourdonne; il appliqua un cornet à ſon oreille, & fut ſurpris des plaintes continuelles qui perçoient de toutes parts; ici des murmures, là des imprécations; tout ce qu'il avoit fait n'étoit point bien fait; des clameurs inſenſées s'élevoient contre toutes les parties de ſon ouvrage; on mettoit en doute ſa bonté & ſa juſtice; le petit peuple, malgré ſes pieuſes momeries, n'étoit pas celui qui proféroit le moins de blaſphêmes; mutin dans ſon ignorance, il prioit & murmuroit

pour ceux qui prenoient le nom pompeux de philoſophe ; il mêloit à leurs raiſonnemens les railleries les plus amères ; tout étoit affreux dès-qu'ils avoient mal aux dents ; & lorſqu'il tonnoit, leur orgueil étoit bleſſé d'entendre une voix ſi majeſtueuſe gronder au-deſſus de leur tête. Si Xuixoto eût daigné prendre leurs avis, ce monde auroit bien mieux été arrangé ; mais tous ces raiſonneurs ineptes ou orgueilleux, fanatiques ou téméraires, ſembloient réunir leurs clameurs pour former une ſeule & même plainte ; pourquoi l'avenir eſt-il fermé à nos yeux ? Si nous pouvions lire dans le tems futur, nous éviterions les fauſſes démarches, nous préviendrions mille accidens, où notre propre prudence ne ſert ſouvent qu'à nous précipiter ; enfin, nous nous arrangerions d'après la néceſſité abſolue des évènemens, au lieu qu'errant dans des ténèbres épaiſſes, la crainte de l'avenir empoiſonne nos jours, & nous ne vivons jamais dans le moment préſent.

Qu'on apprenne à ces inſenſés, dit Xuixoto dans ſon courroux paternel, que ſi l'avenir leur eſt caché, c'eſt pour leur bien, & qu'il ſeroit malheureux de le connoître.

Oradou, premier miniſtre de ſes volontés, reçut auſſitôt l'ordre de publier à ſon de trompe, que quiconque ſur le globe auroit à ſe plaindre

de ſon ſort, eût à ſe trouver au pied de la montagne Valépuſi, & que Xuixoto en perſonne daigneroit leur répondre.

La réſolution du dieu des Indes étonna la race des hommes, & nos déclamateurs en demeurèrent interdits : ſi Xuixoto alloit acquieſcer à tous leurs vœux, ils n'auroient pas d'occaſions d'exhaler leurs ſatyres & leurs bons mots. Eh, quel bien pouvoit compenſer cette perte ! D'ailleurs l'irréſolution dominoit chaque individu, & il ne ſavoit plus au juſte ce qu'il vouloit demander ; tous formoient des vœux différens : on ſe parloit on s'échauffoit ſans rien conclure.

Chacun préſenta donc une requête différente ; mais tous s'accordèrent à ſupplier Xuixoto de ſoulever le bandeau qui leur cachoit l'avenir. Le jour marqué, où leurs plaintes devoient être admiſes, arriva, & les environs du mont Valépuſi ſe trouvèrent peuplés d'une multitude innombrable ; c'étoit l'aſſemblée des mécontens.

Il eſt inutile de dire que le tonnerre précéda la deſcente de Xuixoto, qu'il étoit aſſis ſur un nuage étincelant, que des éclairs partoient de ſes yeux, que la foudre éclatoit entre ſes mains, & que dès qu'il remua le ſourcil, la terre & ſes habitans tremblèrent ; Zélon même, ce philoſophe ſi audacieux la plume à la main, tomba ſur

ſes genoux, ſaiſi d'un mortel effroi : le deſſein de Xuixoto n'étoit pas d'exterminer la race des hommes, mais de leur montrer ſeulement ce qu'il étoit lorſqu'il s'armoit dans ſa colère ; il ſourit, & le tonnerre enchaîné par ce ſigne, ne frappa plus les montagnes que d'un bruit expirant. Zélon reprit courage, il avoit vu Xuixoto ſourire, & une lumière céleſte avoir banni la crainte qui s'étoit emparée de tous les cœurs : un cri confus s'éleva & dit : que nos deſtinées futures nous ſoient révélées ! que nous ſachions tous ce qui nous doit arriver.

Xuixoto répondit avec le ſourire tendre & fier de la compaſſion : foibles mortels, vous le voulez, je remplirez votre demande, vous connoîtrez l'avenir ; mais ſi dans les regrets qui troubleront le moment de votre félicité préſente, vous gémiſſez ; gémiſſez alors ſur vous-mêmes, & ſouvenez-vous que ce ne fut pas Xuixoto, mais votre curioſité imprudente, qui prépara votre infortune.

Alors il donna ſes ordres à Oradou ſon miniſtre, qui ſe mit à diſtribuer des lunettes à deux verres, leſquelles avoient une double vertu ; elles montroient d'un côté la ſomme du bonheur dont on pouvoit jouir, & de l'autre on apercevoit toute l'étendue du malheur qu'on avoit à craindre.

Après avoir fait ces dons aux mortels, dons qui lui furent arrachés par d'importunes clameurs, le Dieu remonta lentement dans les cieux au milieu des éclairs, & dans le même appareil qu'il étoit venu; mille cris de joie & d'actions de grace l'accompagnèrent juſques ſous les arcs lumineux de ſon palais.

Les hommes firent éclater ces tranſports d'alégreſſe, parce qu'il avoit exaucé leur folie: ſi Xuixoto eût fait deſcendre ſur eux un bienfait réel, mais caché, tout le peuple auroit murmuré; tant notre ignorance s'étend juſques ſur la connoiſſance de nos vrais intérêts!

S'il faut en croire l'hiſtoire, bien en prit à Oradou d'être de ſubſtance céleſte; car la foule qui le preſſoit pour avoir de ſes lunettes, étoit ſi grande, qu'infailliblement un corps mortel y auroit ſuccombé.

Quand j'aurois cent langues, il me ſeroit impoſſible de raconter les effets divers que produiſirent ces merveilleuſes lunettes. Je ne puis que me borner à quelques traits ſinguliers.

Aline, jeune beauté de ſeize ans, fut la première qui ſatisfit ſon deſir curieux: elle s'étoit collée aux vêtemens du miniſtre, & avoit arraché les lunettes de ſa main avec une eſpèce de violence: vive, folâtre, éblouiſſante, ennemie

de tout ce qu'on nomme chagrin, réflexions, ennuis, elle évitoit juſqu'à l'ombre du ſérieux; elle n'appliqua point à ſon bon œil le verre qui prophétiſoit les fortunes, mais plutôt le verre fortuné qui préſentoit le bonheur: comme ſon cœur palpita de joie, lorſqu'il aperçut une félicité telle qu'elle la deſiroit! elle ſe vit belle, mais belle juſqu'à exciter la jalouſie de l'amitié; les yeux de ſes rivales s'enflamment de courroux à l'aſpect de ſes charmes; les princes de la terre, les héros du ſiècle tombent à ſes genoux; Aline triomphante, dans l'ivreſſe de l'orgueil & de la gloire, ſe crut l'ame aſſez forte pour ſoutenir le verre oppoſé; elle n'y jeta qu'un coup-d'œil, & pouſſa un cri perçant: hélas! ce règne ſi flatteur ne devoit durer que dix-huit mois! cette maladie terrible qui détruit la beauté, devoit un jour creuſer ſes joues polies, groſſir ce nez fin & minutieux, & ſillonner ce front ſi plein de graces. Aline a mille adorateurs, mais elle eſt dévorée d'un chagrin ſecret; elle ſoupire à chaque hommage, lorſqu'elle ſe repréſente que bientôt il lui faudra paſſer ſa vie dans une triſte ſolitude: ſi elle conſulte ſon miroir, ce n'eſt plus cet œil brillant, ce teint fleuri, cette bouche enchantereſſe qu'elle aperçoit, elle ne voit que les ſillons à jamais gravés par une main déſolante: ah! ſi

elle étoit demeurée dans ſon heureuſe ignorance; elle auroit eu du moins dix-huit mois filés par la main des plaiſirs, par cette main douce & trompeuſe : combien elle fut malheureuſe par ſa curioſité !

On honoroit Miſnar comme le plus vaillant capitaine de l'Inde : au milieu de la foule empreſſée, l'admiration, le reſpect que ſon nom inſpiroit, lui permirent un libre approche; il fut un des premiers qui obtint ce dangereux préſent; il le reçut avec un ſourire ironique, comme indifférent ou ſupérieur à ſa propre deſtinée. Miſnar attacha ſes regards du côté du bonheur; il vit la victoire enchaînée à ſon char, des villes ſoumiſes, des peuples vaincus, des poëtes empreſſés à recueillir ces hauts-faits, pour les tranſmettre à la poſtérite : Miſnar auroit vécu longtems heureux & ſatisfait ; mais il voulut connoître la ſuite de ſes triomphantes deſtinées : quel changement ! un roi jaloux le dépoſſéde & l'exile, & ceux qu'il a comblés de faveurs, le déchirent à l'envi; les ſtatues qui lui furent érigées, ſont abattues, les inſcriptions déchirées : Miſnar demeure immobile d'étonnement; on le vit pendant des années entières inſenſible aux palmes qui ombrageoient ſon front : parmi les fêtes brillantes inſtituées à ſon honneur, il entendoit

une voix qui murmuroit à ſon oreille, « tu » mourras dans l'exil & dans l'oubli » : combien de fois il maudit l'inſtant où il avoit deſiré de voir un tel avenir !

Parut enſuite la jeune Elmire ; ſur ſon front ſe peignoit la plus vive douleur ; toute la ville s'intéreſſoit à ſon ſort : gémiſſante ſous la tyrannie d'un vieil époux, avare & jaloux, ſon père avoit ſerré de force les nœuds cruels : elle aimoit en ſecret le jeune Damon : elle en étoit aimée : ſon ſein qu'animoit la jeuneſſe, palpitoit de crainte devant la lunette prophétique, elle la ſaiſit d'une main tremblante : elle craignoit d'y lire un malheur éternel : l'amour & l'eſpoir l'encouragèrent au premier coup-d'œil : elle s'écria : ô grand Xuixoto, que vous êtes bon ! & d'où venoit ce cri de joie ? de ce qu'elle apercevoit le convoi funèbre de ſon mari qui s'acheminoit lentement vers le temple ; ſon cercueil étoit couvert d'un drap mortuaire richement décoré : quatre mois après, non loin de cette même tombe, où ſon tyran étoit ſcellé d'un marbre que rien ne pouvoit rompre, elle recevoit la main de ſon amant à un autel où, maîtreſſe d'elle-même, elle couronnoit ſes vœux & ſa conſtance : cette image qu'elle ſeule apercevoit, la charma au point qu'elle embraſſa le ſeptuagénaire qui étoit à ſes côtés,

avec le même tranſport qu'elle eût embraſſé le jeune Damon; le podagre s'étonna de ſes vives careſſes : Elmire eut la curioſité indiſcrette de conſulter le verre oppoſé, & elle vit ce Damon qu'elle croyoit ſi tendre, devenir un tyran plus dur & plus inflexible que le premier; ſa jalouſie étoit au comble, & elle fuyoit vers un couvent pour ſe dérober à ſes fureurs.

Elle pâlit, la lunette lui échappa des mains, Adiram la reçut; il étoit préſent & ne put réſiſter à l'exemple général; il ne ſavoit pas qu'un regard, qu'un ſeul regard lui coûteroit toute ſa félicité; il apprit d'abord qu'il ſeroit grand, qu'il obtiendroit des titres, qu'il ſeroit conſidéré dans ſa patrie. Quel cœur doué de quelques paſſions fortes, n'eſt point ambitieux? & que pouvoit-il ſouhaiter de plus? le deſtin lui promettoit enſuite des tréſors immenſes & la belle Cléone pour épouſe. Surpris lui-même de ces belles deſtinées, il voulut ſavoir comment le reſte de ſa vie ſe concilieroit avec les faveurs de la fortune, tant dans ſa préſomption il les jugeoit immuables; mais que vit-il en appliquant l'autre verre à ſon œil? autant d'ennemis qu'il avoit de rivaux; il recueille la haine, parce qu'il a trop fait ſentir la ſupériorité de ſes talens; il eſt abattu, parce que ſa conduite fut hautaine, inſolente; ſon

orgueil rencontre un orgueil plus terrible qui l'humilie & le réduit au ſilence ; on le mépriſe autant qu'il a mépriſé les autres. Semblable au voyageur, parvenu avec peine au ſommet d'une montagne eſcarpée, qui trouve un ſentier gliſſant, tombe & roule dans les précipices ; cet ambitieux éprouve un chute horrible, chacun y applaudit & ſe venge des dédains qu'il a prodigués ; c'eſt à qui ajoutera à la dériſion publique, & ſa femme elle-même ne gémit point du revers qui terraſſe ſon époux. Sa fierté lui avoit fait autant d'ennemis qu'il y avoit de gens ſenſés ; il ne fut plaint de perſonne ; délaiſſé du genre humain à raiſon de ſon inſupportable orgueil, on grava ſur ſon tombeau une épitaphe qui atteſtoit la joie qu'on avoit reſſentie de ſon abaiſſement.

Quelle fut la cauſe des malheurs d'Adiram ? d'avoir ſu qu'il deviendroit grand avant cette époque : il ſe ſervoit de ſon eſprit, de ſa raiſon ; il avoit des vertus lorſque ſa fortune étoit encore douteuſe ; mais la fatale connoiſſance du ſort brillant qui l'attendoit, accrut ſon audace. Il ſe rendit odieux, & malheur à quiconque, même ſans conſulter aucune lunette, connoîtra trop tôt ſes hautes deſtinées.

On vit arriver ſur ſes pas deux perſonnages

remplis l'un pour l'autre d'un mépris profond : l'un étoit un poëte, & l'autre un philoſophe : le poëte prit le premier la lunette, & le philoſophe ſe mit à l'obſerver ; car il n'y avoit pas de ſpectacle plus riſible à ſes yeux, que la vanité d'un verſificateur, ſoit-diſant poëte ; celui-ci paſſoit ſa vie à polir du cuivre avec tout le ſoin imaginable ; il faiſoit une dépenſe prodigieuſe d'eſprit, pour orner toutes les idées frivoles du ſiècle ; il ne les vouloit que petites, brillantes manièrées, par fois libertines : quel ſpectacle au premier coup-d'œil ! Ses brochures repoſent ſur les toilettes, les femmes s'écrient, c'eſt un auteur charmant, délicieux, il nous interdit la fatigue de penſer, il faut qu'il ſoit de nos ſoupers ; le poëte tourne la lunette pour conſulter un peu l'image de la poſtérité ; il aperçoit une renommée légère d'environ quinze années, qui ſe diſſipoit ſans qu'on s'en aperçût : il ſe voyoit bientôt deſcendre tout vivant dans le fleuve d'oubli, fait pour enſevelir tout le bel eſprit du monde, & les almanachs fameux qui en ſont les annales dépoſitaires.

Le philoſophe vit avec plaiſir le nuage ſombre qui venoit de ſe répandre ſur le front de ſon camarade ; & il s'amuſa beaucoup de ſon étonnement ; il prit à ſon tour la lunette & vit du côté favorable le génie en perſonne, c'étoit un bel ange

ange rayonnant de gloire ; une flamme pure & ſacrée brilloit ſur ſa tête immortelle ; notre philoſophe ne manqua pas de croire que c'étoit ſon propre génie qui s'offroit à ſa vue ; il conſulta par air le criſtal oppoſé ; quel changement ! Ce n'eſt plus cet être brillant & lumineux, c'eſt une furie qui s'élance par bonds inégaux, qui attaque les dogmes de l'univers, renverſe ces appuis ſacrés du genre humain, ébranle l'eſpoir & la conſolation des infortunés, plonge l'eſprit dans un doute affreux ou dans un égarement ſtupide, briſe l'effigie de la morale touchante, & ne ſouffle que les feux impurs de la débauche ou le poiſon contagieux de l'athéiſme : tel parut aux yeux de notre philoſophe ce génie ſi différent de lui-même, lorſqu'il abuſe de ſon autorité puiſſante. Je ne ſais ſi le philoſophe, ou plutôt celui qui en uſurpoit le nom, s'y reconnut, mais il tenta de briſer la Lunette véridique en ſe vantant néanmoins de chercher par-tout la vérité.

L'aveugle Myope, malgré le petit partage d'entendement que lui avoit prêté la nature, poſſédoit aſſez de folie pour vouloir s'inſtruire de ce qu'elle avoit à craindre ou à eſpérer de l'aven ir : elle prit la Lunette avec la plus grande vivacité, & ne vit rien. Toute en colère, elle la retourna & n'en vit pas davantage : furieuſe elle comb l

Oradou de reproches & d'injures, prétendant qu'on la trompoit; que les dons de Xuixoto étoient auſſi bien faits pour elle que pour un autre, & qu'elle devoit avoir, elle, une deſtinée marquée dans les décrets du ciel, une deſtinée enfin toute particulière. La pauvre femme ne comprenoit pas que la faute n'étoit que dans ſon œil; hola, folle! s'écrioient ceux qui l'entouroient, & ils oublièrent qu'ils n'avoient guère de meilleurs yeux. Myope continua de végéter avec ſa vue courte; & tout en végétant, de ſe plaindre de Xuixoto & d'Oradou: elle garda toujours au fond du cœur une profonde eſtime pour elle-même, & préféra, comme de raiſon, ſon œil qu'elle croyoit excellent, à l'œil perçant des aigles.

Un jeune homme vertueux, plein de ſenſibilité, encore entre les mains de la nature, voulut auſſi connoître l'avenir. Son ame pure s'élançoit vers tous les objets pour ſaiſir la vérité, la confiance, le bonheur; il ne voyoit dans l'univers que des cœurs généreux; il le peuploit d'amis ſincères, d'hommes compatiſſans; il ne connoiſſoit que de nom la calomnie, la diſſimulation, le menſonge; il prodiguoit ſa tendreſſe auſſi aiſément que ſon or, épanchant ſon ame ingénue dans les intimes confidences de l'amitié la plus abandonnée. Oradou touché de ſes vertus, lui dit, lorſqu'il éten-

doit la main pour prendre le don fatal : bon jeune homme reſte, reſte paiſible dans l'obſcurité qui t'environne, tu perdrois trop à être déttompé. Crois que Xuixoto a fait ſagement, lorſqu'il vous a condamnés à ne point voir le ſombre labyrinthe des cœurs ; cette ignorance heureuſe & réciproque, ſert à vous cacher dans l'ombre, des perfidies qui vous déſeſpéreroient, ſi elles étoient expoſées au grand jour.

Ce diſcours révolta le jeune homme ; donne, dit-il, donne, deſtructeur atrabilaire de la nature humaine, tu ne connois pas les liens les plus doux & les plus forts du cœur de l'homme, l'amitié, l'eſtime ; je les ſens avec tranſport : mon cœur né pour la vertu, la reconnoît dans mes ſemblables : donne, que je contemple cet ami que j'eſtime, cette beauté que j'aime, cette file de jours heureux, qui tour à tour doit ſe couler dans leur douce ſociété. Des ſentimens auſſi vrais, auſſi tendres, ſont à jamais inaltérables.

Oradou lui remit la double lunette en ſoupirant ; le jeune homme vit d'abord ſon ami attaché à tous ſes pas, partageant ſes plaiſirs & ſes peines, adoptant toutes ſes opinions & prêt à verſer ſon ſang pour ſa moindre querelle. Il vit ſa maîtreſſe exaler dans chaque mot l'amour le plus affectueux, pâlir, trembler, frémir dès qu'un regard

ſe détournoit, s'abandonner aux plus vives alarmes, dès qu'un ſourire égal n'étoit plus ſur ſes lèvres : ſa main ne pouvoit ſe détacher de la ſienne, & le beau jour du printems étoit un jour ténébreux & mélancolique, dès qu'il étoit éloigné d'elle.

Ah ! dit-il, je ſavois bien que l'humanité étoit ainſi faite ; les méchans l'ont calomniée ; le bonheur tient au beſoin d'aimer nos ſemblables ; il faut étendre la ſphère de l'amitié pour étendre celle du plaiſir ; il ne faut qu'aimer dans ce monde, pour être aimé de même. Il dit & retourne le criſtal. Hélas ! que ce cœur à découvert va recevoir de traits ! de quelles flèches imprévues ne ſera-t-il pas bleſſé ! il voit un petit monſtre noir, toujours implacable, toujours ſéditieux, percer d'un dard envenimé le cœur de ſon ami : ce petit monſtre étoit l'amour propre, d'une maigre ſtature, mais violent ; il précipitoit par-tout ſes pas, il ne ſavoit ſacrifier aucun deſir, ni ſouffrir aucune concurrence ; il vouloit précéder tout ce qui l'environnoit. Cet ami ſi fidèle, & qui naguères parloit de ſacrifier ſa vie, ſe trouve empoiſonné de la vapeur infernale qu'exhaloit le petit démon ; une inimitié ſecrète ſe fait jour dans ſon cœur : la contrainte rend le poiſon plus actif : il fermente, il ſe manifeſte par des ſignes d'abord

équivoques; le ſourire devient ſerré, le mouvement de la main convulſif, l'œil qui voudroit careſſer ſe baiſſe, la fureur interne ſe trahit, & comme honteuſe de ſes excès, ſe compoſe & ſe renferme; enfin, comme un fleuve qui ſe déborde, éclate tout-à-coup, ſon bras lève le fer ſur le même ſein qu'il a tant de fois preſſé contre ſon cœur; &, pour comble d'étonnement & d'infortunes, il voit celle qu'il adoroit uniquement, conſommer l'adultère avec ce même ami, confident de ſes penſées, & rougir, non d'être découverte, mais de n'avoir pas ſu l'abuſer plus longtems.

La lunette tomba des mains de ce malheureux jeune homme; ce fut alors qu'il vit le bonheur précipité de ſon trône & dépouillé des rayons céleſtes dont ſa crédulité l'avoit embelli. Cette amitié, dont il ſe formoit une image vivante, animée, pleine de dignité & de force, n'eſt plus qu'une ſtatue froide, honteuſe & dégoûtante, ou plutôt c'eſt une furie armée de ſes propres bienfaits; cet amour divin eſt tombé dans la fange de la trahiſon; il fuit, il va enſevelir dans les déſerts le regret d'avoir placé ſon cœur dans un être abject; ces larmes de tendreſſe auxquelles il ajoutoit foi, ſont un bitume dévorant qui tourmente ſa penſée; il tombe dans une ſombre miſantropie,

& le reſte de ſa vie, il paya de pleurs douloureux, mais impuiſſans, ſon imprudente curioſité.

Le pauvre Irus, à l'air abattu, aux vêtemens déchirés, appuyant ſur une canne ſon corps maigre & décharné, attendoit que la foule fût diſſipée, car chacun le repouſſoit. Sa poſture humiliée annonçoit l'indigence : ſes jours n'avoient été qu'une longue chaîne de calamités; & rien ne pouvoit lui faire ſupporter le fardeau de l'exiſtence, ſi non l'eſpoir d'un meilleur ſort ? Il avoit quitté ſon grabat, où il rêvoit quelquefois que la fortune lui devenoit moins cruelle : il s'approcha d'Oradou en ſoupirant, il leva les mains au ciel & lui dit : permets que je ſache juſqu'à quand je ſerai malheureux; l'incertitude de l'avenir m'eſt cent fois plus cruelle que le préſent. Oradou n'oublia rien pour lui faire perdre cette fantaiſie. Irus pouſſa un cri lamentable, & le força, par ſes ardentes prières, à lui donner la lunette fatale; il la ſaiſit d'une main deſſéchée, & tour-à-tour appliqua chaque verre ſur l'œil qui lui reſtoit : la pâleur vint blanchir un viſage déjà exténué; hélas! que vois-je, s'écria-t-il douloureuſement, point d'adouciſſemens à mes maux, tous mes jours s'écouleront dans la misère, pas un inſtant de félicité. Irus étoit deſtiné à être toujours miſérable, il ne voit pour conſolateur que le ſpectre du tré-

pas; mais il recule à l'aſpect de ce conſolateur horrible.

L'hiſtoire rapporte qu'un monarque s'étant déguiſé, ſe jeta dans la foule, & voulut auſſi conſulter les arrêts du deſtin : il ſe vit entourer d'hommages, de reſpects; on lui obéiſſoit; ſes fantaiſies étoient des ordres, point de ſédition, point de ſoulèvement; le murmure ſe cachoit, & la révolte, quoiqu'il fît, ne devoit point lever ſa tête dans aucun point de ſes vaſtes états; mais à ſa mort, pas une larme ſur ſa tombe, pas un regret dans le cœur d'un ſeul citoyen : ſon peuple voyoit paſſer ſon convoi avec indifférence, pour ne pas dire avec joie; & ſes obsèques n'étoient qu'une cérémonie religieuſe. Le monarque ayant aperçu de quelle manière ſon peuple honoreroit ſa cendre & traiteroit ſa mémoire, ne l'aima plus & ceſſa d'en être aimé.

D'autres exemples ſeroient ſuperflus ; la curioſité des cœurs inſenſés eut par-tout des ſuites auſſi funeſtes, & les hommes furent aſſez injuſtes pour impurer à Xuixoto la découverte de leurs infortunes : falloit-il encore nous tourmenter par cette funeſte ſcience, s'écrièrent-ils de concert! ſans elle nous aurions joui du préſent, nous n'aurions connu que des heures agréables.

Xuixoto entendit ces nouveaux reproches : les

murmures du genre humain ne le touchèrent pas, mais il écouta sa clémence ; il rappela Oradou & reprit aux hommes le don fatal de pouvoir lire dans ces malheureuses lunettes, leurs futures destinées.

# L'AUGUSTE ASSEMBLÉE,

## *SONGE XVIII.*

J'étois enſeveli dans un profond ſommeil, lorſque je crus entendre une voix près de mon oreille; cette voix foible qui reſſembloit au murmure du vent, me cauſa plus de ſurpriſe que n'auroit fait une voix forte & terrible: que veux-tu? lui dis-je; tais toi, me répondit la voix, tais toi, & je me ſentis entraîné bien loin dans un ſalon où étoient vingt perſonnages, la tête ornée de diadêmes qui n'avoient entr'eux aucune reſſemblance: des couronnes rondes, pointues, pyramidales, cintrées, fermées, fleuronnées, perlées, radiales, rayonnées, tourrelées, me montroient tous les ſouverains de l'Europe, & quelques-uns des autres parties du globe.

Tu vois, me dit l'eſprit qui m'avoit parlé, ceux qui gouvernent les humains. Par une étrange combinaiſon des choſes d'ici-bas, vingt hommes commandent à cent quarante millions de leurs ſemblables, les voilà, ces mortels doués de cette inconcevable puiſſance, dépoſitaires d'une force terrible quoique paſſagère, & qui agit à une ſi grande diſtance: tes volontés individuelles

ſemblent être concentrées dans leur main; car au moindre mouvement, armées, bandes, troupes, ſoldats, milices, flottes & matelots, ſe répandent pour tout ravager; faut-il s'étonner ſi la plupart rêvent gloire, conquêtes, triomphes? contemple leur phyſionomie.

Je contemplai avec curioſité ces hommes qui n'étoient preſque plus mes ſemblables, tant ils étoient élevés au-deſſus de moi en puiſſance & en grandeur : heureuſement qu'ils ne faiſoient pas plus d'attention à moi qu'à la mouche qui vole; l'un tenoit un livre dont il arrachoit des phraſes qui devoient ſe changer en loix; l'autre ſourioit au portrait d'une jeune beauté; celui-ci compoſoit un dit, celui-là dormoit : un des plus anciens faiſoit ſigne à un tambour, & ſoixante mille hommes devoient tourner à ce ſigne; un autre rêvoit profondément à ce qu'il auroit dû faire; un autre avoit l'air de ne penſer à rien.

On en peſoit un en cérémonie; il avoit peſé deux cent cinquante livres l'année précédente, il en peſoit aujourd'hui deux cent ſoixante. Grande joie pour ſes ſujets, grande fête par-tout l'Empire!

J'en vis un au teint noirâtre, qui regardoit fierement ſon voiſin; & un autre richement vêtu qui jetoit ſur tous un œil inquiet; tel la main ſur ſon épée reſtoit dans cette attitude menaçante, & la conſervoit par choix ou par politique.

Errant en liberté parmi ces coloſſes de grandeur, je conſidérois tout à mon aiſe leur figure; rien de plus curieux que cette noble aſſemblée : tous avoient leur habit national, j'en vis d'antiques, d'armoiriés, de groteſques, de majeſtueux, & je m'imaginois être au foyer d'un théâtre où l'on alloit repréſenter une tragédie univerſelle, près de laquelle celles de Shakeſpear ſeroient devenues des modèles d'unité.

Ces robes magnifiques, ces manteaux précieux, ces broderies, ces turbans, ces écharpes éclatantes qui ſoutenoient des poignards enrichis de pierreries, ces cimeterres m'éblouiſſoient; l'un d'eux, aſſis ſur un fauteuil, avoit un triple diadême; mais il étoit vieux, podâgre, & ſans armes : on le ſaluoit en paſſant devant lui, mais on ne faiſoit pas attention à ce qu'il diſoit, quoiqu'il ſemblât montrer par ſes geſtes qu'il étoit le diſtributeur des empires; on le laiſſoit marquer du doigt de vieilles cartes géographiques qu'il regardoit en ſoupirant.

Trois de ces individus royaux prirent ſur ſes genoux une de ces cartes, & la déchirèrent en trois morceaux; les autres les regardèrent faire dans une ſurpriſe immobile.

Ils vouloient parler entr'eux des affaires de ce monde; mais leur langage différoit encore plus que leurs habits, & ils ne purent s'entendre; on fut obligé de faire entrer vingt interprètes qui

écoutoient d'une oreille, & rendoient à l'oreille voiſine le diſcours tranſlaté : au milieu de ce manège, l'un portoit la main ſur ſon glaive, & le tiroit à moitié du fourreau, l'autre montroit un canon, celui-ci développoit un parchemin où je liſois diſtinctement au haut : « au nom de la très-» ſainte Trinité, &c. ».

Toutes ces figures royales prenoient tour à tour un air complaiſant, ou farouche; les traits de leur viſage changeoient avec une mobilité ſurprenante : au ſourire le plus doux ſuccédoit une contenance hautaine; & les interprètes étoient effrayés les premiers de ces geſtes rapides & terribles.

Alors entrèrent des hommes qui portoient ſur leurs épaules des ballots de marchandiſes; ils en préſentoient des échantillons à tous ces ſouverains; les échantillons paſſoient de main en main, & parurent les calmer : l'un après l'autre, ils s'offroient du coton, de la ſoie, du cuivre, du fer, ou une poignée de ſel, &c.

Un de ces monarques arracha de la terre un petit lingot d'or & le donna à ſon voiſin. Ce lingot paſſa ſucceſſivement de main en main; chacun le pétriſſoit à ſa manière, & le dernier qui le reçut, le remit en terre; ce que je ne vis pas ſans un grand étonnement.

Ils paroiſſoient tous d'accord, & prêts à s'embraſſer, malgré quelques œillades fières & im-

périeuſes qu'ils ſe lançoient au ſujet du plus ou moins de révérences, lorſque tout-à-coup ſurvint une querelle : il s'agiſſoit d'une morue que deux des plus forts vouloient avoir excluſivement. En vain un interprète faiſoit ſigne de la couper en deux, ils s'armèrent tous l'un contre l'autre, & j'entendois ces mots, ſucre, café, poivre, morue, thé, mouſſeline, indigo.

Le mot thé rétentiſſoit comme un écho lointain, & je l'entendois encore une demi-heure après qu'il avoit frappé mon oreille.

D'abord cinq ſe rangèrent contre un, enſuite quatre contre deux, puis en parties à-peu-près égales, ils ſembloient jouer aux barres, tant le peloton changeoit de forme; une multitude de feuilles volantes tomboient du plancher, & à force de les lire on n'y comprenoit plus rien; les faits démentoient les raiſonnemens, & les raiſonnemens démentoient les faits; les interprètes allant, venant en bottes fortes, étoient tout en eau; car ils ne faiſoient que courir de l'un à l'autre, & leur verſion abondoit ſans doute en contre-ſens; car elle n'aboutiſſoit qu'à aigrir les ſuperbes conteſtans : bientôt les interprètes effrayés ſe ſauvèrent leur plume à la main, & moi, curieux de voir ce qui en réſulteroit, je grimpai adroitement ſur le chapiteau d'une colonne.

Auſſitôt la ſale devint d'une étendue immenſe;

tous ces perſonnages me parurent hauts de trente coudées; il tirèrent l'épée, mais ces épées flamboyantes étoient ſi longues qu'il n'y avoit que la pointe qui touchât la pointe; aucun d'eux ne fut bleſſé perſonnellement, la longueur des lames ne le permettoit pas : il étoit ſeulement tombé de leurs robes, de leurs couronnes, de leurs vêtemens, quelques diamans, quelques perles, quelques émeraudes. Quand la pointe de leurs épées fut émouſſée, ils les remirent tranquillement dans le fourreau; les interprètes rentrèrent, taillèrent de nouveau leurs plumes, & paſsèrent de main en main quelques nouveaux échantillons de marchandiſes.

Alors je vis un viſage baſané, & un viſage blanc qui ſe careſſoient de l'œil : tous prenoient avec joie, l'un du girofle, l'autre du bois de teinture, l'autre de la poudre d'or : après pluſieurs geſtes de ſatisfaction, il entra des muſiciens, & le vieillard à la triple couronne ſe leva de ſon coin, & entonna un cantique qui fut ſuivi d'une ſymphonie propre à l'ouverture d'un bal; un artificier prit un reſte de poudre à canon, & en forma des fuſées volantes.

Les grandes figures ne dansèrent point, leur gravité s'y oppoſoit : les interprètes dansèrent pour eux, & s'ils n'avoient pas des graces dans leurs mouvemens, au moins ſuivoient-ils régulièrement

la meſure : qu'y a-t-il de plus compaſſé qu'un ballet diplomatique ?

Le bal fini, une grande table magnifiquement ſervie ſe trouva au milieu de la ſalle : les interprètes n'étoient pas dignes de s'y aſſeoir, & ils s'enfuirent avec les muſiciens qui ſe voilèrent reſpectueuſement d'un rideau pour jouer des ſérénades.

J'avois déjà dit en moi-même : où ſont les auguſtes épouſes de ſes ſéréniſſimes majeſtés ? n'aurai-je point le plaiſir de les admirer ? car une princeſſe n'eſt jamais laide.

Dans ce moment la viſière d'un caſque s'abaiſſa, & le perſonnage que j'avois pris pour un homme, montra un viſage de femme : ſon œil étoit fier & gracieux tout-à-la-fois ; elle étoit obéie, ceux à qui elle commandoit, adoroient ſes ordres & ſa perſonne ; ſon ſceptre étoit d'une grandeur démeſurée, il étoit même mal proportionné : cependant elle le portoit ſans peine ; & même à table, elle ſembloit le porter encore.

Quand elle prit place à cette table où tous les ſouverains s'aſſeyoient, les reines & les princeſſes en firent autant, & ce n'étoit pas pour moi une mince ſatisfaction, de voir les épouſes d'empereurs, de ſultans, de rois, de princes ; enfin de tout ce qui avoit l'honneur de commander à l'eſpèce humaine : il me ſembloit même que la plu-

part de ces princeſſes, jouiſſoient encore mieux que les monarques, des plaiſirs attachés à la royauté; car elles n'avoient rien à faire qu'à choiſir, chaque jour, entre des voluptés nouvelles.

Chaque monarque avoit apporté des productions de ſon pays, quel feſtin! tel ne figuroit que par les épiceries; tel au lieu de vin donnoit de la bierre en paroiſſant s'excuſer; tel autre ne devoit briller qu'au deſſert; mais le plus heureux de tous par la poſition de ſon royaume, dédommagea l'aſſemblée.

Rien ne rapproche les hommes comme de manger enſemble; bientôt la bonne chère portée auſſi loin qu'on puiſſe l'imaginer, & les bons vins de France, chaſsèrent la morgue ainſi que l'idiôme politique, déridèrent les fronts, & égayèrent les propos: les princeſſes, je ne puis trop deviner pour quelle raiſon, ne ſe laſsèrent pas de regarder l'autocratrice, & leurs réflexions ſe liſoient pour ainſi dire, dans leurs regards attentifs & curieux.

Les échanſons & les valets, témoins importuns, s'éloignèrent; toutes ces figures ſe mirent à converſer librement en françois, en conſervant néanmoins l'accent de leur pays. C'étoit nos heureux vignobles qui avoient opéré ce prodige; le vin ouvroit les ſecrets replis de leurs cœurs: ils paroiſſoient tous aimer le plaiſir & la joie; car à quoi ſert d'être puiſſant, ſi l'on ne ſait pas ſe réjouir.

Sans ſavoir comment cela s'étoit fait, je me

trouvois

trouvois enfermé dans un vaſte pâté qui fut placé au centre du ſervice par un des grands officiers des couronnes. J'écoutois tout, tapis ſous la croûte, qui, comme un dôme me couvroit en entier; je repoſois mollement ſur des couches de lard & de morilles, ſuçant mon matelas, & je riois tout bas de l'entretien de ces potentats illuſtres, qui mangeoient & parloient comme des auteurs, & qui comme eux goûtoient le plaiſir de la table dans toute ſon étendue.

C'eſt bien ainſi que mes confrères & moi avons maintes fois dîné, donnant carrière à notre facétieuſe imagination : la chère étoit délicate, mais la liberté joyeuſe & vive étoit meilleure encore, les auteurs ſont des êtres indépendans, des eſpèces de rois dans leur inviſible domaine; ils ne ſacrifient aucune idée en face de leurs amis; leurs livres ne contiennent jamais que la moitié d'eux-mêmes; & pourquoi les rois, un jour dans leur vie, ne converſeroient-ils pas comme des auteurs? De tous les plaiſirs de la ſociété, c'eſt aſſurément le plus agréable.

Que de bons mots échappèrent à ces têtes couronnées! le doyen d'entr'eux avoit à tout propos des reparties pleines de ſel : celui qui étoit en face de lui, étoit vraiment littérateur, auſſi avoit-il pris ſon parti en philoſophe : j'écourois attentivement, lorſqu'un des plus jeunes qui mangeoit beaucoup

& parloit peu, prit ſon couteau, en ouvrit le pâté, & ne me toucha heureuſement du fer que vers le haut de la cuiſſe; je ne dirai point qu'une bleſſure d'une main royale ne fait point de mal; ſauf l'honneur, la douleur m'éveilla : les yeux ouverts je crus entendre la voix grêle & foible qui m'avoit déjà parlé, & qui me diſoit encore, tais toi, tais toi.

# VISION PREMIÈRE.

QUEL eſt ce coloſſe qui ſe balance à travers les étoiles? quel eſt ce géant formidable qui aſſervit l'univers, & qui tient tous les êtres ſous ſon empire? Il a des mains de bronze, dans leſquelles il tient des chevilles & des coins : ſes bras ſont des colonnes de feu, ſes pieds ſont la baſe des volcans; ſon cœur eſt d'acier, ſes yeux de plomb : il jette un cri, & ce cri menace le monde d'une prochaine deſtruction.

Au ſignal de cette voix, le volume des cieux ſe replie, les tombeaux s'ouvrent, non pour vomir des morts, mais pour engloutir les vivans. La comète déploie ſa chevelure flamboyante, & verſe ſur la terre un déluge de feu : tout-à-coup les chênes ſourcilleux, & les ſapins énormes, n'offrent que des branches noircies & des feuillages deſſéchés : le ſoleil, arraché de ſa ſphère, eſt éteint, les étoiles tombent, les globes du firmament n'ont plus qu'une courſe errante & vagabonde; le bouleverſement s'étend juſqu'aux confins de l'univers; la mort, aux aîles ténébreuſes, plane dans l'immenſité des airs; les oſſemens de la race humaine ſont blanchis, & les corps céleſtes percés à jour, n'offrent plus qu'une pierre

dure & calcinée : le fantôme deſpotique, tenant le ſceptre de la violence, élève ſa tête par-deſſus les nuages : que je liſe le nom de cet être redoutable, il eſt gravé ſur ſon front, & les caractères en ſont ineffaçables; je m'approche en tremblant, je baiſſe la tête & je lis : La Néceſſité!

# LES TOURS,

## *VISION II.*

LORSQUE le monde, encore trempé des eaux du déluge, ſortit de ſes ruines, les nouveaux habitans de cette terre déſolée, ſe virent nus ſur une plage ſtérile; mais lorſqu'à leur détreſſe ſe joignit la frayeur, qu'ils entendirent un tonnerre lointain qui menaçoit de les frapper une ſeconde fois; alors raſſemblés par l'effroi, ils levèrent les mains au ciel, & ſe dirent l'un à l'autre, qu'il étoit au-deſſus d'eux un pouvoir terrible & caché, un maître abſolu de leur chétive exiſtence.

Je m'endormis ſur ces idées, & je ne vis que des hommes épars & conſternés qui fuyoient les vagues mugiſſantes, & qui eſcaladoient les ſommités où les ondes furieuſes les pourſuivoient encore

Ces malheureux étoient nus, ils meſuroient l'abîme des eaux avec le regard du déſeſpoir; le moindre coup de tonnerre, quoiqu'il fût expirant, ſembloit revenir ſur leur tête pour foudroyer ceux que les eaux avoient épargnés : elles ſe retiroient lentement; cette vaſte & lugubre inondation avoit quelque choſe de plus effrayant que ſi des vagues de feu euſſent roulé ſur la terre : cet abîme liquide

où tout dormoit immobile, ces eaux ſtagnantes & noirâtres qui déracinoient les derniers végétaux, ornemens de la terre, qui engloutiſſoient leurs branchages & leurs fruits, offroient un ſpectacle de déſolation, & ce grand débordement frappoit l'œil d'épouvante.

C'étoit une comète qui avoit ſubitement verſé ſes eaux avec un fracas épouvantable; les oiſeaux du ciel ne trouvoient plus où ſe repoſer; la terre végétale, triſtement délayée, rouloit une grande quantité de limon; je revis la tour que les hommes effrayés avoient bâtie pour ſe garantir d'un pareil déſaſtre; ce monument de leur foibleſſe & de leur extravagance étoit demeuré imparfait : cette tour coloſſale n'annonçoit que de vains projets & une futile entrepriſe : ces travailleurs empreſſés furent interrompus au milieu de leur audacieuſe eſpérance, lorſque Dieu mélangea, par des nuances ſi fines & ſi différentes, les organes de la parole, qu'il leur fut impoſſible de faire déſormais quelque choſe d'un parfait accord.

La voix de Dieu leur avoit dit d'une manière aſſez éclatante : allez, vivez en paix chacun de votre côté, ſans vous fatiguer par d'auſſi vains travaux. Les mortels ne comprirent pas la ſageſſe divine : alors on vit le ſpectacle le plus ridicule; chacun voulut bâtir une tour de ſon côté & voulut la bâtir juſqu'aux cieux : à peine pluſieurs

eurent-ils conſtruit quelques coudées, qu'ils s'imaginèrent être bien haut, parce que les montagnes, dans l'éloignement, paroiſſoient être au-deſſous de leurs regards.

Tous ces bâtiſſeurs qui crioient en diſcordant qu'ils élevoient l'eſcalier le plus sûr pour monter au ciel, à l'abri de tous les dangers, ſe donnoient un démenti réciproque; chacun, perché au ſommet de ſa tour, crioit, venez à moi, c'eſt moi qui ſuis le plus près du ciel : l'un ſoutenoit que le Dieu qu'on cherchoit étoit sûrement le ſoleil, que la lune étoit ſa femme & les étoiles ſes enfans : d'autres plus matériels encore ſe proſternoient devant un veau, un mouton, une colombe, enfin tous ſe firent des dieux groteſques; mais ce qui devint le plus funeſte, c'eſt que chaque pontife ſe ſubſtituant à l'idole hiſſée au ſommet de ſa tour, voulut ſe faire adorer avec elle, & qu'il crioit « frappez, égorgez les réfractaires, ce ſont autant » d'impies »; à la voix de ces pontifes, on traînoit les victimes qui demandoient vainement qu'on leur laiſsât bâtir une tour d'après leur propre architecture.

Toutes les folies qu'ils faiſoient pour honorer leurs idoles, ſont innombrables : la hauteur de la tour avoit tourné leurs foibles têtes : il n'eſt point de figure biſarre qui ne parût en pompe comme un objet d'adoration : le pontife de l'idole avoit un

langage particulier & un maintien tout-à-fait diſſemblable de ſon voiſin : l'un danſoit, l'autre tenoit les bras en croix : celui-ci étoit immobile, l'autre s'abſtenoit de boire & de manger, trouvant une vertu ſingulière à n'avoir que la peau collée ſur les os : il y en avoit qui ſe coupoient pluſieurs parties du corps, & ces enthouſiaſtes vouloient encore forcer les autres à ſuivre leur exemple.

Enfin, je vis les folies des nations depuis les magiciens de Pharaon juſqu'au ſaint du cimetière Saint-Médard; ainſi les jongleurs, les trembleurs, les thaumaturges, les exorciſtes, les ſorciers, les chiromanciens crioient du haut de leur tour particulière : quelle confuſion! quelle diſcordance!

Plus loin, je vis un ſage qui diſoit tranquillement à ceux qui l'environnoient, l'univers eſt le temple de la Divinité : la ſérénité du ciel ſe communiquoit à ſon ame, & en comparant toutes ces tours avec l'immenſe enceinte du firmament, elle ſe convertit bientôt dans mon eſprit en un vrai temple où la Divinité ſe préſentoit à nous de la manière la plus ſenſible; les cieux ſont la limite de ce religieux édifice, & cette grandeur impoſante n'eſt pas trop vaſte pour la nature & pour la préſence du Dieu qui la contient.

Elevez encore les voûtes & les dômes de Saint-Paul de Londres, de Saint-Pierre de Rome, ajoutez par la penſée à la hardieſſe de la conſtruction,

que tout cela devient petit devant la voûte du temple qui ſe trouve par-tout ouvert à toutes les heures & où tout homme peut, en élevant ſa vue, adorer & ſe proſterner.

Quelquefois un temple eſt éclairé de flambeaux: mais ils pâliſſent & ſe conſument; mais ils ont beſoin d'être renouvelés : ici eſt un flambeau, abîme de lumière intariſſable; quand il viſite un autre hémiſphère, il eſt ſoudain remplacé par un nombre innombrable d'autres flambeaux qui ouvrent, à notre œil, le champ illimité d'une magnificence radieuſe; l'ame eſt ſaiſie d'admiration; elle tombe dans le ſilence où dans la prière.

Ces nuages de diverſes couleurs qui bordent l'horizon, & dont le pinceau n'imitera jamais qu'imparfaitement la tranſparence & l'éclat, ne valent-ils pas ces tentures que l'art s'empreſſe à déployer?

Dans ce temple cintré ſi haut, où eſt l'autel? où eſt le ſacrificateur? Ils ſont réunis dans le cœur de l'homme quand ſa conſcience eſt pure, ſimple & innocente : de cet autel, l'homme peut faire monter juſqu'à Dieu le parfum & l'encens de ſes adorations & de ſes louanges; il peut préſenter à ſon bienfaiſant Créateur le ſacrifice de ſes actions de grace, pour les facultés dont ſon ame eſt enrichie, pour cette flamme divine qui l'éclaire, pour l'ineſtimable privilège de connoître, d'aimer la ſource

de ces graces : l'homme ſacrificateur lui dévoue ſon exiſtence, & la conſacre à louer & à adorer : il eſt ancien le poëte qui nous enſeigne à louer les grandeurs de Dieu; il ne faut que le répéter : « Eternel! mon Dieu! tu es merveilleuſement » grand! tu es revêtu de majeſté & de magnifi- » cence! toutes tes œuvres ſont faites avec ſageſſe! » tu as mis ta majeſté par-deſſus tous les cieux »!

A ces paroles, je vis toutes les tours ſe métamorphoſer en colonnes, en pavés, en voûtes, en appuis, en ornemens; les Alpes étoient enfermées ſous cette voûte magnifique; un ſoleil brillant éclairoit cette enceinte immenſe; l'œil s'y perdoit; mais c'étoit toujours un temple, & ces belles paroles de Salomon retentirent à mon oreille : « voici » les cieux; mais les cieux des cieux ne peuvent » te contenir, combien moins cette maiſon que » je t'ai bâtie »!

La voix qui parloit devint ſi forte, ſi grande, ſi majeſtueuſe, que mes organes ne pouvoient ſuffire, & je m'éveillai.

# NOUVELLES DE LA LUNE,

## *VISION III.*

J'ÉCRIS une relation très-fidèle, cependant je compte peu sur la foi du lecteur. Me croira qui voudra; je n'établirai point d'inquisition contre les incrédules : commençons.

J'avois un ami; c'est un bien que tout le monde appelle inestimable; mais que très-peu de personnes savent acquérir. L'amitié est un arbre qui ne prend point racine en mauvaise terre; il faut des vertus journalières pour qu'il rapporte de bons fruits. Le vice ordinairement le desséche; deux hommes qui ne s'estiment pas, parviennent rarement à s'aimer : pour être ami il faut pouvoir se confier l'un à l'autre; il faut avoir acheté réciproquement par des épreuves multipliées le droit de se dire tout l'un à l'autre; revenons à mon ami :

Nous nous étions rencontrés au milieu de la vie, plus d'une fois, nous nous étions secourus dans des crises difficiles : nos caractères ne s'accordoient pas toujours parfaitement, mais l'indulgence de l'amitié y supplée.

Résolus de couler ensemble le reste de nos jours : nous habitions une même maison, j'ai

passé avec lui dans ce paisible séjour mes plus heureuses années. Sa mort me laissa seul en proie à des regrets qui durent encore ; mais j'ai continué de vivre sous le même toit.

On craint ordinairement d'arrêter sa pensée sur les objets dont la perte nous afflige ; pour moi c'étoit-là mon unique consolation : toujours solitaire & promenant mes pensées dans les lieux où je m'étois trouvé avec mon ami, je me rappelois sans cesse nos intéressantes conversations : ce souvenir le retraçoit si vivement à mon esprit que je jouissois dans certain moment, d'une société imaginaire.

Tous ceux qui ont l'habitude de réfléchir, savent par expérience combien le clair de lune invite à la méditation quand la soirée est belle.

Une nuit, l'astre étoit dans son plein, & j'étois resté assez tard dans mon jardin, toujours songeant à celui que j'avois perdu, qu'aussitôt un point vif & lumineux frappa ma vue, il sembloit me devancer de quelque côté que je tournasse mes pas. Je m'arrête enfin, je regarde, j'éxamine, j'aperçois que ce point brillant étoit une flèche lumineuse dont la pointe écrivoit sur la terre, & cette flèche étoit un rayon immense qui partoit directement de la lune.

Etonné d'un tel phénomène, je redouble d'attention, je m'approche, le point se retire, mais

comme pour me guider : je le ſuis, il s'arrête ſur une muraille nouvellement blanchie, où je le vois tracer des lettres viſibles & je lis :

C'eſt moi! ne t'effrayes point! c'eſt ton ami. J'habite cet aſtre qui t'éclaire, je te vois, j'ai cherché long-tems le moyen de t'écrire & je l'ai trouvé. Fais préparer des planches unies, afin que je puiſſe y tracer plus facilement tout ce que j'ai à t'apprendre : retrouve toi demain au même lieu, à préſent il eſt trop tard, l'aſtre tourne, ma ligne neſt plus directe, & c'eſt... La pointe enflammée diſparoît auſſitôt.

Cette apparition merveilleuſe bouleverſa tous mes ſens; je reſtai long-tems immobile les yeux fixés tantôt vers la lune, & tantôt ſur le mur; l'eſprit frappé je paſſai le reſte de la nuit ſans pouvoir fermer l'œil, & dès la pointe du jour je fis préparer un grand nombre de planches, que j'arrangai moi-même au lieu où j'attendis impatiemment le retour de la nuit.

Jamais le ſoleil ne me parut ſe coucher avec plus de lenteur; la lune enfin, fit luire ſon diſque argenté, mais entre des nuages qui s'amoncelerent, au point qu'elle ſe trouva maſquée par un voile impénétrable.

Fatigué d'une vaine attente & n'ayant point dormi la nuit précédente, je tombai accablé par un ſommeil irréſiſtible : quel fut mon regret

lorſqu'en me réveillant je vis le ciel clair & ſerein & que la lune n'étoit déjà plus ſur l'horizon ; je jetai les yeux ſur mes planches & je trouvai écrit deſſus ce qui ſuit :

Ami, tu dors, c'eſt une ſujétion impoſée aux êtres de votre globe ; a ton réveil tu verras des preuves que je ſonge à toi. Je vais te révéler des ſecrets que jamais aucun homme vivant ne ſçut pénétrer ; te ſouviens-tu du moment où j'ai expiré dans tes bras : eh ! bien il ne m'a pas été, à beaucoup près, auſſi pénible que tu pourrois le croire.

Non, la mort n'eſt pas ce que l'on s'imagine ; les vivans ſe font d'elle une image épouvantable & fauſſe. Ses convulſions ſi effrayantes ſont pour le ſpectateur ; pour le malade, c'eſt un aſſoupiſſement ; les cérémonies ténébreuſes dont on environne un corps qui s'eſt diſſous perpétuent la crainte & la terreur ; mais la mort n'eſt pas ce que l'imagination effrayée ſe repréſente. Lorſque je ſentis le mouvement de mon cœur ſe briſer, je me trouvai doué de la faculté de pénétrer les corps les plus durs, aucune épaiſſeur ne pouvoit arrêter mon élévation, toute la matière me parut criblée & poreuſe & ma volonté étoit le guide de mon aſcenſion ; je me tranſportois aux lieux où je voulois, traverſant ſans peine & ſans crainte un eſpace immenſe, plus je m'élançois

plus je ſentois la flamme de la vie augmenter en moi de force & d'activité ; mon entendement, ma mémoire, mon imagination brilloient d'un nouvel éclat ; lorſque je m'étois élevé je deſcendois rapidement vers l'objet que je voulois conſidérer, & les aîles d'un oiſeau ſont une imparfaite image du libre mouvement dont toutes les parties de mon être étoient éminemment douées.

Mais ce qui me délecta plus que tout le reſte, c'eſt qu'une foule d'idées que je n'avois pas encore eues me devinrent familières ; une intelligence prompte me fit d'abord concevoir toutes les merveilles de la création ; mais ce qui acheva d'apporter dans mon être le plus doux raviſſement, ce fut de retrouver tous ceux que j'avois aimés : nos ames s'attirèrent à l'inſtant, & un ſentiment délicieux nous diſoit l'un à l'autre, nous ne nous quitterons plus.

Une curioſité inépuiſable & ſans ceſſe ſatisfaite fait notre félicité ; tous les jours nous apprenons & nous ne nous laſſons pas d'apprendre, la ſcience toujours incertaine ſur la terre reçoit ici une évidente clarté : il n'eſt point d'objets que notre œil ne pénétre facilement, nous voyons à une diſtance ſi profonde, que je puis lire à préſent même les mots que je trace.

Je dirige à volonté les traits de la lumière, j'en fais autant de crayons que je taille à mon gré, &

de cette manière je puis graver ma penſée juſqu'au globe le plus enfoncé dans les cieux & qui touche aux confins de l'univers.

Ainſi le Créateur qui a donné à l'œil le privilège d'atteindre le globe le plus éloigné, a daigné accorder à la penſée le pouvoir de ſe manifeſter dans tout le ſyſtême peuplé d'êtres raiſonnables & ſenſibles; je converſe avec ceux dont j'ai admiré les écrits; aucune diſtance ne fait obſtacle au vol rapide des idées, & l'imprimerie n'eſt que le ſimulacre groſſier de cet art privilégié, par lequel tous les habitans des globes céleſtes ſe communiquent leurs penſées. Je ſuis deſcendu dans la lune pour y choiſir un rayon plus doux, plus analogue à ta foible paupière, ton œil auroit été ébloui & bleſſé par un autre rayon; à demain ſi aucun nuage ne nous gêne, ou plutôt s'il m'eſt encore permis de te révêler des vérités étrangères au monde ſublunaire.

En voyant ces derniers mots, je pris un morceau de craie d'une main tremblante, & j'écrivis ſur la planche:

Ami, eſt-il poſſible que tu ſois dans cette lune, & que ta vue pénètre juſqu'ici? Lis-tu ces mots? — Oui, parfaitement; ne te gêne point à tracer d'auſſi gros caractères, écris vîte couremment & ſelon ta main. — O combien j'ai de queſtions à te faire! Quoi, c'eſt vraiment dans ces globes radieux que j'aperçois que vont ſe rejoindre toutes les races humaines

humaines qui ont séjourné sur la terre, & dis-moi, les méchans comme les bons y seroient-ils confondus sans aucune distinction? Voilà d'abord ce que je suis le plus empressé d'apprendre. — Les plus secrètes actions d'une vie passée sont dévoilées à tous les regards : l'histoire entiere de notre vie est peinte sur notre front d'une manière universellement intelligible ; les méchans sont obligés d'aller trouver les méchans comme eux; c'est en se voyant les uns les autres & tels qu'ils sont, qu'ils ont horreur d'eux-mêmes; cette vue perpétuelle leur inspire un repentir profond qui fait leur supplice, & ils tâchent d'effacer ces caractères d'iniquité qui les tourmentent, c'est en faisant une bonne action qu'ils enlèvent cette empreinte noire qui les défigure; il faut qu'ils soient sans tache deshonorante, pour communiquer avec les êtres qui sont étrangers à toute difformité; ceux qui sont noircis par quelques vices, ont beau interroger les êtres resplendissans de lumière, ils n'en obtiennent aucune réponse; ce mépris les punit, & ils sentent toute la distance qui les sépare des enfans de la divinité; consternés de leur avilissement, ils cherchent à en sortir, car le récit de leurs forfaits passe de bouche en bouche, & ils entendent encore toutes les malédictions qui leur sont données sur la terre où leur mémoire est en horreur. Quand ils croyent goûter quelques momens de tranquillité,

la voix foible qui les accuſe, prend l'accent du tonnerre, retentit à leur oreille, & cette accuſation devient générale dans tous les globes de l'univers; écraſés ſous le poids de la honte, leur conſcience devient un poignard qui les perce inceſſamment; ils fuient; ils ſe dérobent à tous les regards; ils ſe cachent derrière des globes dépeuplés; ils ſont ſeuls, & les anges de lumière en paſſant, leur crient: « je vous vois avec toutes vos iniquités ».

Comme le ſentiment de la juſtice règne ſur nous par-deſſus toutes choſes, notre pitié ſeroit déplacée. Nous ſentons en nous-mêmes la néceſſité de l'ordre qui gouverne; chacun expie ſes fautes par une honte proportionnée, nul ne ſe plaint parce qu'il ſait combien il eſt équitable de ſupporter un juſte châtiment. — A la manière dont tu parles & ſelon ce que mes connoiſſances m'indiquent relativement à toi, il me paroît que tu ne dois pas être trop mécontent de ton ſort. — Il eſt vrai, j'ai le bonheur de n'être pas dans cette claſſe qui ſouffre le plus, cependant je ne ſuis pas encore au rang des plus heureux. — En quoi conſiſtent donc les plaiſirs & les peines. — Il ne m'eſt guère poſſible de te faire comprendre tout cela. Vos mouvemens de joie ſont ſi foibles & de ſi courte durée, qu'ils ne peuvent être comparés aux tranſports qu'excite ici le ſouvenir du bien qu'on a fait; nous jouiſſons auſſi de l'amitié & de l'amour à un degré

qui ne fait que s'accroître de plus en plus; les êtres d'un mérite à-peu-près égale se rassemblent, & forment entr'eux une délicieuse société. On en exclut ceux qui ne sont pas faits pour y figurer. — Doivent-ils rester toujours dans cet état misérable sans espoir d'en sortir? — Rien dans ce second monde n'est éternel, tout est passager comme dans le vôtre; ceux qui parviennent à un âge avancé, sentent un desir violent de s'élever vers une autre sphère; c'est une grande joie que de nourrir de telles idées; les amis & les parens s'entretiennent de la volupté qu'il y aura à avancer dans l'étude de la création, à remonter jusqu'à son auteur. La mort chez vous est effrayante; ici on l'attend & on la célèbre avec des cris d'alégresse; nous avons la conscience de la destination glorieuse & future de l'homme, la contemplation de tous les êtres qui passent & des évènemens qui arrivent, est pour nous un spectacle qui augmente la somme de nos connoissances; enfin mieux l'on a vécu sur la terre, moins l'on souffre ici, & plus l'on a de plaisir à passer plus avant. Ceux qui gardent sur les aîles certaines taches hideuses, nous paroissent se perdre dans des routes différentes, & disparoissent ainsi à notre vue. Dire où les uns & les autres vont, c'est ce que je ne sais pas encore. — Mais tu me donnes envie de mourir, je voudrois mourir sur l'heure, pour avoir uniquement le plaisir d'être

avec toi : ſeroit-il permis d'abréger ce tems d'exil? — Non, garde-toi du ſuicide, il eſt taché d'une infamie que tu ne pourrois effacer de long-tems; qui n'a vécu que peu, ne compte pas comme celui qui ſupporta long-tems le fardeau de la vie; ceux-là qui l'ont ſacrifiée pour une cauſe vraiment utile, ſont les ſeuls diſpenſés du nombre des années. — Que deviennent donc les enfans dont la mort ſouvent ſuit de près la naiſſance, qui ne font que paſſer ſans avoir connu ni le bien ni le mal? — Ils achèvent ici de déployer leur intelligence; ils s'attachent à leurs parens, & la mère retrouve ſon fils qu'elle croyoit perdu pour jamais; les liens du ſang & de la tendreſſe ne ſont pas rompus; les ames faites pour vivre enſemble ſe rapprochent; enfin l'amour règne ici & règne ſans jalouſie : — de ſorte que nous n'avons ici bas qu'un inſtinct, & que l'amour chez vous eſt ſentiment? — Je t'ai tout dit en te révélant que l'amour dominoit ici dans toute ſa force & dans toute ſa pureté; il n'eſt pas beſoin que j'ajoute à ces paroles : tout ce qui eſt amour appartient aux vertus.

# JE SUIS MORT,

## *VISION IV.*

JE rêvois que j'étois mort, & je conſidérois le corps d'où mon ame venoit de ſortir, étendu ſur mon lit : qu'il me fit pitié ! & j'étois bien aiſe de n'être plus lié à ce vêtement charnel qui me clouoit à la terre, & de voltiger dans les airs avec la rapidité de la penſée.

Jamais tragédien échauffé, & las de ſon rôle, n'a jeté ſon habillement dramatique avec le même plaiſir que j'avois reſſenti en ſecouant mon enveloppe terreſtre. Je fis ſoudain deux ou trois voyages à travers les planètes pour prendre le premier coup d'œil, ainſi que je me jette dans une ville nouvelle la première fois que j'y entre, m'égarant çà & là à deſſein, & prenant plaiſir à redemander mon auberge, lorſque bien fatigué je me trouve perdu.

Après cette petite promenade je revins à mon corps défunt, qu'on empaquetoit dans le plus mauvais de mes draps; c'étoit la ſervante la plus hideuſe du quartier qui me rendoit ce ſervice; puis il entra une eſpèce de menuiſier, qui, en chantant un pont-neuf me cloua entre quatre

planches mal raborées, & je ne ſais quelle voix diſoit dans un coin, il n'y aura point de cierges ni de ſonnerie, & pour ce que vous donnez-là, il ſera mis dans la grande foſſe du cimetière.

Un prêtre vint, but ſa bouteille tout auprès de moi, & s'endormit; il ne ſe réveilla que pour ſaiſir vingt écus que coûtoit mon enterrement; car, dans tous les pays du monde, les champs de la mort ont été les fermes des prêtres.

Tandis que quelques viſages indifférens entroient dans la chambre, & que les uns diſoient il eſt mort, & les autres, où ſont ſes amis; que l'un, plaiſantant ſur ma défunte profeſſion, diſoit « un imprimeur devroit bien lui faire un billet » d'enterrement », je m'approchai de mon ſecrétaire, & obéiſſant à la force de l'habitude, je voulus prendre ma plume pour écrire; mais hélas mon ame, à titre d'eſprit, n'étoit pas capable de lever une plume; c'étoit bien dommage, car je me ſentois une foule d'idées qui auroient bien étonné les vivans. Je parcourus des yeux ma bibliothèque, & je vis que j'en avois appris plus en un inſtant que tous ces livres ne pouvoient m'en enſeigner.

Je reconnus le néant des ſciences humaines, & l'univers me parut avoir une toute autre perſpective que celle qu'elles avoient imaginée. Je liſois dans le grand livre, dont les planètes & le ſoleil étoient des lettres ou des virgules; mon raviſſe-

ment n'avoit point de mesure, & je me moquois complettément de mes écrits, où j'avois cependant deviné une petite portion des merveilles qui m'environnoient.

Mes héritiers entrèrent, mais ils n'étoient pas joyeux, car je ne laissois rien que des papiers; on parloit cependant de mettre le scellé, mais comme on fit réflexion que cela coûteroit de l'argent, & que je n'en avois probablement pas, on se dispensa d'appeler le commissaire.

On eut bientôt fait l'inventaire de mes habits, car je n'ai jamais brillé par-là; mon amour propre me défend de répéter ce qui fut dit sur ma cendre; mais du moins, je n'avais pas imposé aux visages un m'ensonge de parenté; ils alloient m'enterrer avec toute la tranquillité possible.

Je croyois sortir de la maison au bout de quelques heures pour arriver à mon dernier gîte, un tailleur de pierre & un regratier m'attendoient pour être leur voisin, & cela me paroissoit parfaitement égal, car le voisinage de Turenne & de Louis XIV, ne m'auroit pas plus flatté dans ce moment où tout redevient de niveau; mais je restai encore dans ma bierre, & je vis que ce retard venoit de ce qu'un de mes héritiers avoit voulu faire imprimer toutes mes qualités sur le billet d'enterrement; il le lut à haute voix en ma présence, & les voisins & les voisines étant accourus,

ils furent comme saisis de respect pendant l'énumération; mais réfléchissant ensuite que cela ne m'avoit pas trop enrichi, ils reprirent leur ancienne familiarité.

J'entendis du bruit au-delà du seuil, & je me dis, voilà les officiers de la paroisse qui vont m'emporter, lorsque tout-à-coup un homme noir entra & dit, je viens visiter les papiers.

Le tremblement me prit comme si j'étois encore un vil mortel. Mais bientôt je vis que j'étois une ame, & je me plaçai au sommet de la tête de l'examinateur; il parcourut de l'œil une multitude de feuilles volantes, où il ne put rien déchiffrer, tout étoit grec, hebreu ou latin pour lui. Les papiers couverts de ratures, furent pour lui des hiéroglyphes.

Tout fut soigneusement fouillé, point de billets de la caisse-d'escompte, point de billets au porteur: on découvrit néanmoins dans tous ce fatras, une petite liasse de billets oblongs; voilà des lettres-de-change, s'écria l'un des témoins: on se précipita pour en faire l'ouverture; c'étoit, il est vrai, des billets, mais des billets de libraires tous protestés, & qui datoient de vingt années; alors l'un ému de compassion, dit à voix basse, ne lui envions pas son repos. Les journalistes ne l'attaqueront plus, & il n'aura plus à payer des sentences contre des typographes.

On mit tous mes papiers dans une boîte, en disant qu'on les feroit voir à un académicien & puis à un épicier, & mon esprit sortit de la maison avant que mon corps en fût dehors. Je suivis un peu de tems la route de mes papiers, & je vis l'académicien haussant les épaules d'un air dédaigneux : hélas, il me traitoit bien sévèrement!

Je sortis enfin porté par quatre hommes, dont deux étoient boiteux & les deux autres aussi maigres que mon squelète; j'allois assez lestement, lorsque je fus arrêté dans ma course par un illustre & riche trépassé, dont le convoi superbe, les flambeaux & l'étole brodée en argent du curé, contrastoient si fottement avec mon pauvre linceul noir & gâté, que la canaille, qui admiroit le bel enterrement, ne voulut pas s'ouvrir pour faire place au mien; le riche à travers le son des cloches, l'illumination des cierges & le chant funèbre de cent prêtres en élégans surplis, s'enfonça dans une église royale, où une fosse particulière l'attendoit à quelques toises du maître-autel, & moi j'allai me voir précipiter, à l'aide d'une corde, dans mon cimetière; le cercueil manqua son coup, & je tombai sur celui d'une ravaudeuse qui, deux jours auparavant, étoit morte en couche.

Je trouvois que j'étois aussi bien là qu'ailleurs; mais ce qui me réjouit, c'est que je vis qu'à deux heures du matin on exhumoit mon illustre mort

enterré avec tant de pompe, & qu'on vint le déposer juſtement à côté de moi; je ne pus m'empêcher de ſourire, en reconnoiſſant que tout pendant la vie n'eſt que ſimulacre.

Abſolument trépaſſé, & ayant lu le court éloge des journaliſtes, j'abandonnai ce globe & tout ce qu'il portoit & je m'élançai vers la région éthérée; là je cherchai d'abord Socrate, Séneque & Fénelon; enfin, tous les adorateurs de la divinité; je les priai de m'initier dans la langue adoratrice; la muſique eſt la langue dans laquelle les intelligences parlent à Dieu; c'eſt la langue du ſentiment, ce fut celle que nous employâmes dans une proſternation profonde, religieuſe & filiale.

Je renouai connoiſſance avec tous les grands perſonnages de l'antiquité, & ce fut alors que je fus plongé dans la ſcience, dans ce rayon ineffable d'une vive lumière: elle éclairoit, elle embraſoit mon ame; les vains fantômes de l'erreur ne m'environnoient plus, je découvrois dans toute leur abſurdité les thèſes du ſcolaſtique obſcur, du ſophiſte arrogant, & les chimères dont le bigot nourrit ſon zèle extravagant; mon œil découvroit l'origine de ces penſées qui s'élancent dans l'eſpace & qui cherchent ſans ceſſe la meſure de l'éternité; je voyois l'échelle myſtique qui par la gradation des êtres, élève la raiſon vers le Dieu créateur; mais un profond reſpect m'arrêta, & quoique

j'euſſe d'autres yeux, & une autre intelligence, je craignis d'avancer & je ne ſondois pas cet abîme ſans fond, de gloire & de lumière.

Mais il n'étoit pas de bonheur ſans la contemplation de l'Être ſuprême.

Mon ame ne pouvoit exiſter ſans l'influence de ce divin ſoleil; point de félicité loin de ſes rayons; j'oubliai tellement la terre & les ſiècles précédens, mes ſenſations étoient ſi vives & ſi profondes que je m'imaginois avoir toujours vécu dans cet état d'harmonie, de ſentiment & de liberté; je nageois dans cette délicieuſe ivreſſe, lorſque mon miſérable corps que je croyois enterré (je ne ſai pas quel fil imperceptible) tira mon ame de cette ſainte alegreſſe, & je vis avec douleur que je n'étois pas mort. Me voilà donc encore ſoumis aux opérations matérielles : où eſt le ſonge où ſans pieds je marchois, où ſans mains je donnois la forme à pluſieurs objets, où ſans yeux je voyois, où ma tête commandoit, & où tout le reſte de la nature obéiſſoit?

# ADMINISTRATEUR D'HÔPITAL,

## *VISION V.*

JE méditois ſur les importantes fonctions d'adminiſtrateur d'hôpital, ſur le bien ſacré des pauvres, ſur l'intégrité ſévère de la conduite d'un tel dépoſitaire, & ſur cette ſenſibilité renaiſſante qui doit caractériſer encore toutes ſes actions; lorſque je tombai dans un état, qui approchoit beaucoup du ſommeil, & j'eus le ſonge ou plutôt la viſion ſuivante.

Il me ſemble que je me promenois au coin d'un bois ſombre & ſolitaire, la lune étoit voilée par des montagnes, l'aſtre nocturne monta dans les airs, & j'entendis ſous mes pieds comme un bruit ſourd qui me pénétra de terreur; les arbres de la forêt tremblèrent ſans qu'il y eût de vent; je regardai la lune qui ſe fendoit lentement en deux, & chaque partie ſéparée tomba tout-à-coup dans l'immenſité au milieu des étoiles qui fuyoient & paliſſoient, & voici que toutes les cloches de la ville voiſine ſonnèrent d'elle-même & firent retentir ce ſon lugubre & prolongé, « la fin du » monde, la fin du monde ».

Chacun portoit ſes pas égarés çà & là, & la

parole des humains n'étoit plus que des lamentations confuſes; les uns levoient les btas, les autres ſe cachoient le viſage; bientôt la terte comme empottée ſous les pas de l'homme, ſe détoboit rapidement ſous ſes pieds, & il ſentoit dans l'effroi qu'il tomboit avec le globe dans un eſpace obſcur & incommenſurable.

Les villes fondirent, comme la cire ſe fond devand un braſier ardent; les bois, les forêts, & tous les végétaux qui parent la nature s'écroulètent auſſi; de ſorte que le genre humain ſe trouva pauvte, triſte & nu fut le noyau inculte de la terre, noyau plus dur que le fet, & dont la vue affligeante faiſoit regretter la douce verdure d'un buiſſon, & la végétation d'un arbriſſeau.

Tous les hommes comme emportés vers un même lieu, ſe trouvoient raſſemblés dans une plaine qu'environnoient trente volcans; à certe lueur affreuſe, chacun ſe trouvoit dépouillé de ſes vêtemens, de ſes titres & de ſa gloire paſſée; les enfans des hommes étoient égaux dans leut triſte nudité, & voici qu'une voix tonnante fit retentir ces mots: « le grand jugement de l'univers »: chacun reçut ſon arrêt en ſilence. Les uns proſternés, les autres pteſqu'anéantis à la lueur terrible & au feu rougeâtre des éclaits; car la voix redoutable avoit patlé à tous dans un ſeul & même inſtant. La tace humaine étoit immobile & n'exiſtoit que

par l'oüie, lorſqu'une ſeconde voix, non moins majeſtueuſe, mais plus douce, cria : « l'Éternel » eſt miſéricordieux, il veut abſoudre les enfans » des hommes, & les rappeler à lui; grace à tous » les pecheurs, un ſeul eſt excepté » !

Toute la race humaine tremblante répéta, en frémiſſant, un ſeul eſt excepté! qui? qui? Les parricides, les empoiſonneurs, les homicides, les calomniateurs ſe frappoient la poitrine. Il ſe fit un ſilence de conſternation. La même voix répéta, avec un cri qui fit treſſaillir l'univers : « un ſeul eſt » excepté! ..... & c'eſt ....., un adminiſtrateur » d'hôpital ».

Alors les portes de l'éternité s'ouvrirent & ſe fermèrent ſur le coupable.

# DE L'AME,

## *VISION VI.*

JE me trouvois au lever du ſoleil ſur une haute montagne : mes regards, tournés vers l'orient, ſe promenoient ſur la magnificence de la nature variée & renaiſſante. Après avoir embraſſé cet horizon immenſe, revenant ſur ce qui m'environnoit, j'aperçus ſous un jeune cèdre le même génie que j'avois vu la nuit précédente. Pénétré de reſpect & de reconnoiſſance, je m'inclinai pour embraſſer ſes genoux. Il me releva avec une bonté majeſtueuſe, & me dit d'une voix, dont la douceur inſpiroit la confiance & la joie.

Ami, je veux encore t'éclairer, puiſque tu as un déſir ſi vif de l'être. Je vais te dévoiler ce qu'il t'eſt permis de comprendre ſur ce eſprit caché qui vit en toi, qui t'anime, qui ordonne à la fois ta penſée & ton action. Avant que ce corps, que tu traînes ſous la volonté d'un Dieu, ſoit rentré dans la pouſſière, dont il eſt formé, je tâcherai de faire deſcendre les choſes céleſtes à ta portée. Je voulus une ſeconde fois embraſſer ſes genoux ; laiſſe, me dit-il, ces génuflexions pour les enfans groſſiers des hommes : mon œil lit dans ton

cœur : regardes du côté du couchant. J'obéis, & je vis une plaine agréable, ſurmontée d'une colline que couronnoient des citronniers, qu'embaumoient des grouppes de roſes. Je la crus d'abord inhabitée, mais bientôt j'aperçus une belle perſonne, au corps lumineux, à la taille majeſtueuſe & plus qu'humaine, qui deſcendoit de la colline; elle étoit environnée de jeunes enfans, à la démarche légère, au ſourire gracieux. Ils annonçoient la joie & la gaieté : tels la fable nous peint les amours, les ris & les jeux accompagnant la déeſſe de la beauté.

Cette nymphe majeſtueuſe (me dit mon conducteur) ſe nomme Ame; elle tire ſon origine des cieux, elle en fut exilée; mais la cauſe de cet exil eſt au rang des choſes qui ſont cachées. Les uns diſent que c'eſt parce qu'elle avoit trop bu de nectar dans l'Olympe, & les autres, parce qu'elle avoit conçu d'elle-même un ſentiment d'orgueil trop déraiſonnable. Quoi qu'il en ſoit, jetée ſur ce malheureux globe, elle eſt devenue à moité terreſtre. Tandis que le génie parloit, l'ame s'approchoit de plus près, & je pouvois la mieux conſidérer, elle & ſa ſuite. Son viſage ſembloit encore étonné de ſon nouvel état; ſa phyſionomie incertaine étoit mélangée de deux nuances preſque oppoſées : elle paroiſſoit conſulter en elle-même, ſi elle devoit ſe fier aux objets qui

qui l'environnoient, & ſurtout à ces enfans qui l'accompagnoient. Ils s'appeloient les Deſirs. Leur phyſionomie étoit ſimple & crédule; elle annonçoit plutôt l'inexpérience que la dépravation; ils étoient tous d'une forme agréable & fort ſéduiſante. Cependant je crus apercevoir quelque choſe de volage dans leur vivacité brillante. L'Ame tournoit ſouvent ſes regards vers le ciel, & à ſon ſourire contemplateur, aux ſoupirs qui lui échappoient, on pouvoit aiſément interpréter qu'elle n'avoit pas perdu la mémoire du ſéjour divin qu'elle avoit habité.

Non loin de cet endroit étoit une éminence couverte de fleurs qui formoient un lit embaumé. Deſſus repoſoit une femme, dont tous les traits du viſage étoient fins & délicats: cependant ſon front efféminé portoit une certaine empreinte de hardieſſe. Ici bas on la nomme Félicité terreſtre, mais les habitans de l'Olympe ne balancent point à l'appeler Folie. Elle étoit environnée d'une multitude innombrable de Sylphes & Sylphides de toutes ſortes de formes & de couleurs, & tous legers comme l'air. Tels on voit des papillons différemment bigarrés, errer au milieu des parterres odoriférans, & d'une aîle inconſtante ſe repoſer tantôt ſur les tiges touffues des fleurs, tantôt dans leurs calices entr'ouverts. Ils portent pour nom, *les volages Plaiſirs*: ils ſont enfans

de la Folie; elle les a élevés & nourris dans de ſecrets embraſſemens. Cet eſſain de plaiſirs reſſembloit à ces mouches colorées, qui, ſur le ſoir d'un beau jour, volent & bourdonnent dans les derniers rayons du ſoleil. Ils formoient un certain bruit flatteur, qui révéilla l'Ame de ſa demi-léthargie. Les Deſirs coururent aux plaiſirs, dès qu'ils les aperçurent; c'étoit une ſympathie ſecrète & forte qui les attiroit l'un vers l'autre. Ils s'embraſsèrent avec la plus vive ardeur, & chaque couple paroiſſoit comme un jeune berger qui s'unit à ſa nymphe. L'Ame indéciſe de ſa nature ne ſavoit de quel côté elle tourneroit ſes pas. Elle écoutoit avec une complaiſance ſecrète les ſoins attirans de la Félicité : elle vouloit s'avancer vers elle, mais je ne ſais quoi l'éloignoit de la route, &, lorſque je cherchois à comprendre ce myſtère, j'aperçus un petit ange aux aîles d'or, qui planoit ſur ſa tête. Il battoit des aîles de joie, lorſqu'il la voyoit s'écarter du chemin trompeur des plaiſirs; au contraire il trembloit de frayeur, lorſqu'il la voyoit y remettre le pied, & ſa douleur alloit juſqu'à verſer des larmes.

Je priai mon divin conducteur de m'expliquer ce qu'il vouloit bien me dévoiler; il me dit: auſſi ſouvent que tu vois l'Ame s'approcher avec impatience du côté où la Félicité l'invite par ſa voix de ſyrène, auſſi ſouvent un ſombre ſentiment

s'empare d'elle : tu la vois qui s'éloigne triſtement malgré les vifs Deſirs. Tel eſt l'effet du ſouvenir de ſon état précédent, que lui renouvelle avec ſa tendreſſe toujours vigilante, cet ange charitable. Autrefois elle vivoit ſous les céleſtes lambris, comme ſœur & compagne des pures intelligences; elle étoit accoutumée à un jour, près duquel celui-ci n'eſt que ténèbres. Son oreille entendoit une harmonie dont on n'a point ici la moindre idée. Au jour de ſon banniſſement, elle fut forcée de boire dans le fleuve d'oubli; mais l'impreſſion de ſon bonheur paſſé étoit ſi profonde, qu'il lui en eſt reſté une mémoire confuſe. Dès qu'elle fixe le ciel, ſon ordre ſublime l'émeut; elle reconnoît ſon ancien domicile, & cette majeſté imprimée ſur le front des aſtres, l'élève, la tranſporte & la fait ſoupirer. Mais, lorſque les attraits de cette trompeuſe déeſſe, que les mortels nomment Félicité, la maîtriſent, au point qu'elle eſt prête à ſuccomber, alors cet ange du ciel, qui l'a toujours aimée, protecteur compatiſſant, lui inſinue de ſes aîles divines une force ſurnaturelle; elle abandonne les routes dangereuſes, & ce bel ange, que le ciel a chargé du ſoin de la conduire, la remet avec des tranſports de joie dans le ſentier étroit; qui peut ſeul la rendre à ſa grandeur paſſée; mais tu vois qu'il eſt ſouvent trop foible pour l'écarter des puiſſantes amorces d'une volupté préſente; tu vois

comme elle s'approche de plus en plus de la colline dangereuſe : tu vois comme la main des Deſirs l'emmène mollement. Hélas ! elle eſt en péril, elle va céder à leur pouvoir. L'ange bat en vain des aîles ; ſes ſoupirs, ſes pleurs, ſes efforts ſont impuiſſans. Les Plaiſirs lui bandent les yeux de guirlandes de fleurs ; ces guirlandes ſont enchantées, tous l'entourent, tous lui font une douce violence, ſourient d'une réſiſtance inutile, & l'entraînent dans les bras de la Folie.

Tandis que je conſidérois cette ſcène, un grand changement ſurvint tout-à-coup entre la troupe des Deſirs & celle des Plaiſirs. Ces enfans, naguère ſi attrayans, ſi doux, qui s'embraſſoient avec les plus vifs tranſports, ſe transformèrent ſoudain en ſerpens, en couleuvres, en ſpectres horribles. Les plus jolis devinrent les plus hideux. Les Deſirs ſe ſéparèrent, en frémiſſant, des Amours. Je vis l'Ame elle-même s'arracher avec dégoût de ces embraſſemens qui lui devenoient odieux ; mais à peine eut-elle fait un pas en arrière, que tous ces petits enchanteurs reprirent à ſes yeux leur forme première, & ſéduiſante. Foible, elle ſe laiſſa entraîner de nouveau, abuſée qu'elle étoit par leurs graces nouvelles & décevantes. En même tems la Félicité menſongère faiſoit la prude ; elle ſembloit vouloir fuir les Deſirs, pour en être pourſuivie avec plus d'ardeur. Lorſque les Deſirs,

quelquefois rebutés, retournoient en grondant sur leurs pas, alors cette magicienne ingénieuse couroit après eux. Hélas ! dans leur naïve crédulité, ils revenoient toujours pour rejoindre l'indéfinissable déesse : elle fuyoit de nouveau, pour les mieux attirer dans ses pièges. On ne voyoit qu'un tourbillon diversement bigarré, qui, dans un mouvement continuel & rapide, formoit un bruit confus. Les plaintes des Desirs trompés, l'impatience fougueuse des Plaisirs; leurs regrets, leurs reproches, les cris de la Jalousie furieuse, tantôt plaintive, tantôt éclatante, enfantoient un murmure perpétuel. Et que faisoit l'Ame? L'Ame sommeilloit à côté de la Folie, sur un lit de roses; sa main nonchalante laissoit échapper les rênes des Desirs : elle se réveilla au bruit tumultueux de tant de voix discordantes, & se voyant enchaînée, elle voulut rappeler tous les Desirs vagabons, pour leur donner des fers & les emprisonner dans son sein. Vaines tentatives! La Folie plus forte captivoit sa volonté foible, soumise à un instinct impérieux; elle ne pouvoit se faire obéir. Alors, une femme pesante, d'une lourde figure, nommée l'Habitude, vint, & d'un bras invincible, la lia de nouveaux nœuds sur le lit de la fausse Félicité; & les Desirs en tournant autour d'elle avec une rapidité continuelle, la lassèrent tellement, qu'elle tomba dans l'assoupisse-

ment, ou plutôt comme engourdie dans une léthargie profonde.

Au milieu de ce calme funeſte & du ſein de ce ſommeil de mort, l'Ame entendit quelques ſons lointains, mais doux & perçans, qui par degrés la réveillèrent, & la maîtrisèrent d'une manière ſi puiſſante, qu'elle fit les plus grands efforts pour ſe relever, & déchirer les guirlandes qui la retenoient. J'aperçus alors l'ange aux aîles d'or, que je n'avois point vu depuis long-tems, errer à l'entour d'elle avec empreſſement, l'exciter du geſte & de la voix, pleurant de joie, lorſqu'elle redoubloit de force & de courage. Elle lutta long-tems avant de ſe débarraſſer de ſes liens. Elle alla réveiller la foule des Deſirs endormis, qui étoient couchés çà & là; ſa voix les engagea à diriger leurs pas vers la ſymphonie héroïque & ſublime qui ſembloit s'éloigner, & dont les derniers ſons, encore raviſſans, venoient expirer dans ſon oreille; mais je crois qu'elle n'auroit jamais pu s'arracher de l'autel de la Folie, malgré cette muſique céleſte, & malgré ce bel ange aux aîles d'or, ſi elle n'eût trouvé à propos une belle femme, d'une figure noble, qui paroiſſoit d'abord ſérieuſe, & même un peu auſtère, mais dont on découvroit les charmes en la conſidérant de plus près. Mon conducteur me dit qu'elle s'appeloit la Réflexion.

Elle tenoit en main un verre myſtérieux; elle le donna à l'Ame, en lui ordonnant de contempler la Folie & ſes filles. L'Ame regarde. Quelle ſurpriſe! Ces nymphes, qui lui avoient ſemblé ſi charmantes, laiſsèrent tomber le maſque qui couvroit leur difformité. Quel contraſte! c'eſt la laideur hideuſe du crime & du remords. L'Ame examina à travers le même criſtal, la Félicité terreſtre : ſon ſourire étoit faux & cruel; ſes yeux qui ſembloient ſi doux, étinceloient des feux de la haine & de la vengeance; des ſerpens entrelacés avec art formoient ſa chevelure; on liſoit dans ſon regard qu'elle ne ſongeoit qu'à tromper les humains, qu'à creuſer ſous leurs pas les abymes du malheur & de la honte. L'Ame étoit obligée de clignoter des yeux pour ſoutenir ſon aſpect. La ſage Réflexion lui ordonna une ſeconde fois de regarder à côté d'elle dans le lointain, & elle découvrit, ſur un mont eſcarpé, un beau Génie, dont l'éclat ſurpaſſoit tout ce que peut créer l'imagination. L'Ame, après l'avoir conſidéré long-tems, crut ſe reſſouvenir d'avoir vu quelque choſe de ſemblable dans ce ſéjour où elle étoit heureuſe; elle vola comme ſi elle eût eu des aîles aux pieds, à l'endroit d'où partoit cette divine mélodie, qui rempliſſoit les airs. L'Ame marchoit, accompagnée du bel ange aux aîles d'or, qui précédoit ſa marche, & ſourioit d'alégreſſe, en lui indiquant la route.

Les Deſirs voloient ſur ſes traces; ils voloient pleins d'impatience, & paroiſſoient deviner, par un ſecret preſſentiment, que le vide qu'ils éprouvoient dans le cœur ſeroit bientôt rempli.

Ils arrivèrent au pied de la montagne & s'y arrêtèrent; elle leur parut d'un abord difficile; mais voici que trois femmes, ſemblables à des déeſſes, non par la richeſſe de leurs atours, mais par la ſimplicité majeſtueuſe de leur démarche, & par la nobleſſe & la douceur de leurs traits, deſcendirent vers eux. C'étoit la Tempérance, la Modération & la Patience. Elles offrirent à l'Ame de la tranſporter entre leurs bras au ſommet de la montagne. Quant aux Deſirs, irrités par l'obſtacle, ils étoient trop actifs & trop empreſſés pour ne pas atteindre leur but ſans ſecours & ſans guide.

Alors il me ſembla, par un mouvement auſſi prompt qu'imperceptible, être porté moi-même ſur le front de cette montagne, & je conſiderai de près la ſcène auguſte & brillante qui s'offrit à mes regards.

Je vis une eſplanade entourée d'un côté de hauts cèdres, & de l'autre d'arbuſtes odoriférans. Le penchant étoit ſemé de plantes ſalutaires; on reſpiroit en ces lieux l'air pur de la vie & de l'immortalité; on s'y trouvoit plus de ſérénité dans l'eſprit, & quelque choſe de céleſte dans le cœur; mais la divinité de ce ſéjour frappa ma vue ſous le

corps qu'elle avoit bien voulu revêtir. Elle s'évanouit de deſſous les cèdres; ſon viſage étoit brillant comme le ſoleil, orné de tous ſes rayons; c'étoit même cette divinité que l'Ame avoit aperçue de loin par le verre admirable de la réflexion. Lorſqu'on a été aſſez heureux pour l'enviſager, on ne peut rien deſirer de plus beau; mais il eſt impoſſible d'en tracer un portrait à l'œil qui ne l'a point vue. Elle porte une bande d'or ſur ſon front; deſſus eſt écrit ſon nom en caractères ſacrés; il n'appartient qu'aux intelligences céleſtes de pouvoir le lire; les profanes mortels doivent baiſſer en ſa préſence un œil reſpectueux. Ici bas nous l'appelons Vertu. A ſa gauche étoit une déeſſe ſemblable à une fille raviſſante, mais d'une beauté ſi noble, ſi touchante, qu'en la voyant on ſe ſentoit ému d'un plaiſir inaltérable. Mon divin conducteur me dit que c'étoit l'Harmonie, que la lyre d'or qu'elle portoit ſur ſes épaules d'albâtre, étoit celle qui régloit le mouvement des mondes & des ſoleils, en même tems qu'elle marquoit parmi les anges les hymnes éternels conſacrés aux louanges du créateur. Quoiqu'elle ne touchât point alors ſa lyre, il s'en écouloit un frémiſſement harmonieux qui me raviſſoit en extaſe; ainſi lorſque le ſoleil ſe couche derrière les montagnes, il répand encore dans les plaines des airs, des lances dorées qui annoncent de quelle magnificence il couron-

noit ſa tête lorſqu'il pourſuivoit ſa courſe au ſommet brûlant des cieux. Dès que l'Ame aperçut la Vertu qui venoit au-devant d'elle avec un air de tendreſſe & de bonté, elle s'empreſſa de ſe jeter à ſes pieds, & d'embraſſer ſes genoux : c'eſt alors qu'elle reſſentit, pour la première fois, depuis qu'elle avoit abandonné les céleſtes lambris, quelque choſe de ſemblable à la félicité divine dont elle jouiſſoit dans l'aſſemblée des anges. Elle crut même découvrir ſur le viſage de la Vertu, & juſques dans les draperies dont elle étoit revêtue, quelques traits de l'éternelle beauté, qu'elle avoit ci-devant adorée ſans voiles.

La Vertu, en la relevant, l'embraſſa tendrement, & la conduiſit à côté de ſa ſœur l'Harmonie, ſur un gazon uni où elles s'aſſirent. Je découvris ſur le viſage de l'Ame un contentement radieux; il ſembloit convenable à l'ordre de ſon excellente nature. Elle me parut dans ſon véritable état auprès de ces auguſtes déeſſes. Je les jugeois faites & créées pour vivre enſemble, & ne devoir jamais ſe ſéparer. O que l'Ame étoit belle alors ! tout ce qu'elle diſoit me cauſoit une ſatisfaction intime; je ne doutois plus de ſon origine céleſte; je ne ſais quoi de divin me frappoit. Pendant ce tems, les Deſirs en foule, languiſſans, étonnés, étendus par terre, étoient comme des enfans ſans force & ſans lumière; leurs yeux ne pouvoient

ſupporter la majeſté rayonnante de la Vertu; leurs oreilles ne pouvoient entendre ſon langage mâle & ſublime; mais dès que l'Harmonie eur pris en main cette lyre qui commandoit à l'univers, & qu'ils virent toute la nature obéir à cette muſique douce & puiſſante, rout-à-coup métamorphoſés, ils ſortirent de cet état de foibleſſe & d'indolence; ils élevèrent les mains au ciel, les battirent en cadenſe, ſe joignirent enſemble & formèrent une danſe majeſtueuſe en environnant l'auguſte Vertu. Leur danſe imitoit le cours de ces aſtres, de ces ſoleils, de ces planètes, qui, dans diverſes orbites, tournent au gré des loix d'une conſtante harmonie; car le bel ordre du ſyſtême phyſique n'eſt, ſans doute, que la foible image de cet ordre moral qui regnera dans le monde éternel. Jamais les Deſirs ne s'étoient trouvés ſi heureux, ſi ſatisfaits. Ils n'étoient plus légers, folâtres, inconſtans, capricieux; ils reſſentoient cet équilibre paiſible, fruit du vrai contentement; leur cœur étoit rempli, & dans cette agitation modérée, douce jouiſſance qui ne produit ni la laſſitude ni le dégoût. Mais ce qu'il y avoit de plus admirable pour mon œil enchanté, c'eſt que chaque Deſir qui obéiſſoit à l'Harmonie, en figurant autour de la Vertu, en recevoit auſſitôt l'aimable & vive empreinte; vous euſſiez vu comme autant de miroirs, qui tous réfléchiſſoient fidellement un ſeul & même objet.

On l'auroit priſe pour une mère environnée de la riante de ſes enfans, qui portent chacun d'eux quelques traits de leur mère, quoique la reſſemblance ne ſoit pas entièrement parfaite.

Une voix raviſſante frappa mon oreille : c'étoit celle de l'Harmonie : cette voix donnoit un nouvel éclat aux cieux & à la terre. Le breuvage des immortels n'eſt pas plus doux que ſes paroles. Enfans du Créateur, voyez l'ordre qui règne au-deſſus de vos têtes; fixez votre œil ſur ce point de vue élevé; qu'il ſoit votre lumière; ni les richeſſes, ni la gloire, ni la volupté, ne pourront contenter vos deſirs, vous ſeriez tourmentés & miſérables dans les bras de ces fantômes trompeurs; il reſteroit toujours dans vos cœurs un vide affreux. Et par qui ce vide peut-il être rempli, ô mortels? Ce n'eſt que par la vertu. Eh! dans toute l'étendue de la création, eſt-il rien d'auſſi beau, eſt-il rien de plus parfait? Qu'il eſt doux de la poſſéder! Heureux, qui ſe dit : je n'ai qu'un inſtant à vivre dans cette priſon mortelle, mais je perfectionnerai mon ame; j'ennoblirai les facultés dont elle eſt ornée autant qu'il ſera en moi; je la rendrai digne des regards du Dieu qui l'a créée! Toi, qui vivras ſous ſon aimable empire, mortel! tes heures ſeront douces, paiſibles; la Modération, la Simplicité préſideront aux vœux de ton cœur. C'eſt la Modération qui crée le Sentiment; le Sentiment qui ſourit

au Sage. Alors ſi tu traverſes les plaines émaillées, ou les gras pâturages, le Plaiſir parfumera pour toi les airs; c'eſt toi dont l'eſprit embraſſera dans ſes méditations, & les globes de feu que je fais rouler, & le ver que je loge & que je nourris dans un grain de pouſſière. Songe, ſonge, ſurtout, que ce Dieu, dont je ſuis la fille, eſt le plus aimable de tous les êtres. O! que ne m'eſt-il donné de le pouvoir peindre! Mais nous marchons à lui. Tout paſſe; toutes ces ſcènes changeantes tomberont dans le gouffre du néant; plane d'avance dans les régions, où je tiens mon trône près du ſien, vois tout fuir, & la Vertu ſeule qui ſurvivra, pompeuſe, inébranlable, amie immortelle de l'homme, guide fidèle du bonheur, tréſor & récompenſe des cœurs qui la révèrent & qui l'adorent.

*Fin des Songes & Viſions.*

79736

# TABLE

## DES SONGES ET VISIONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SONGES ET VISIONS PHILOSOPHIQUES

DE M. MERCIER.


| | | |
|---|---|---|
| Songe premier. *De l'Amour*, | pages | 1 |
| Songe II. *De la Guerre*, | | 41 |
| Songe III. *De la Royauté & de la Tyrannie*, | | 65 |
| Songe IV. *D'un Monde heureux*, | | 89 |
| Songe V. *L'Égoïſme*, | | 99 |
| Songe VI. *L'Optimiſme*, | | 105 |
| Songe VII. *Le Blaſon*, | | 131 |
| Songe VIII. *De la Fortune & de la Gloire*, | | 136 |
| Songe IX. *Mahomet*, | | 157 |
| Songe X. *Sémiramis*, | | 163 |
| Songe XI. *L'Homme de Fer*, | | 166 |
| Songe XII. *Le Méchant ſera ſeul*, | | 237 |
| Songe XIII. *De la Cupidité*, | | 239 |
| Songe XIV. *Le dernier Jour*, | | 250 |
| Songe XV. *L'Opulence*, | | 253 |

SONGE XVI. *L'Envie*, pages 258
SONGE XVII. *Les Lunettes*, 261
SONGE XVIII. *L'auguſte Aſſemblée*, 281
VISION PREMIÈRE, 291
VISION II. *Les Tours*, 293
VISION III. *Nouvelles de la Lune*, 299
VISION IV. *Je ſuis mort*, 309
VISION V. *Adminiſtrateur d'Hôpital*, 316
VISION VI. *De l'Ame*, 319

Fin de la Table des Songes & Viſions.

~~10651~~